

BULLETIN
DES
"AMIS DE SCEAUX"

3^E ET 4^E ANNÉES. — 1927-28



SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE SCEAUX



LE PUY-EN-VELAY
IMPRIMERIE " LA HAUTE-LOIRE "
23, BOULEVARD CARNOT, 23

BUREAU ET COMITÉ

Président : M. HENTGEN, professeur honoraire d'histoire au lycée Henri IV,

Vice-présidents : M. l'abbé JAGUÉLIN, archiviste diocésain ;
M. LEMAÎTRE, directeur de la Revue des Bibliothèques.

Secrétaire général : M. PANTHIER, professeur d'histoire au lycée Lakanal.

Secrétaire administratif : M. HAYER, secrétaire de la mairie.

Secrétaire archiviste : M. CHOUTEAU, bibliothécaire communal.

Trésorier : M. AUBINEAU.

Membres du Comité : MM. BARBERIS, CHAUVET, FIX,
Mlle FOURCADE-CANCELLÉ, MM. FOURCADE-CANCELLÉ, HAINGLAISE,
HORDÉ, JACQUEMOT, LOISEAU, MARICHAL, REIGE.

AVIS

1929. — La cotisation annuelle, de 10 francs, peut être versée par chèque postal à M. Chouteau, trésorier, 18 bis, rue des Imbergères.

Compte : Paris, c. 1361-09.

TABLE DES MATIÈRES

A. PANTHIER : La guerre de 1870 à Sceaux.	1
ANNALES DE SCEAUX.	74

A. PANTHIER
Professeur au lycée Lakanal

LA GUERRE DE 1870 A SCEAUX

Les Amis de Sceaux sont les premiers inspireurs de ce travail. Il faut remercier MM. Denus, Saunier, Faye, Picard, M. et M^{lles} Pichard, M. et M^{me} Retrou, M. Mascré, M. Godfroy, M^{me} Pigeaux, M^{me} Fourcade, M^{lle} Fernique, MM. Degas, Dervieux, Sinet, qui ont bien voulu laisser exploiter leurs souvenirs et leurs traditions de famille.

Les documents français ont permis de critiquer et de compléter ces témoignages. Ils n'ont pas été aussi complets que nous l'aurions désiré. A Sceaux, les actes d'état-civil sont représentés par deux cahiers de papier timbré, vierges de toute mention ; le registre des délibérations municipales entre le 23 août 1870 et le 26 juin 1871, comprenant 44 feuillets paraphés par M. de Champagnac, sous-préfet de Sceaux, a disparu ; les papiers de la garde nationale, qui avaient été conservés longtemps par M. Troufillot, ont été brûlés par son successeur ; il ne reste que quelques pages dans les Archives de la fabrique et quelques inscriptions au cimetière. A Paris, les Archives départementales n'ont pu offrir que les quatre cartons où achèvent de jaunir les dossiers des réparations (cote I R⁶ 380-384) ; les autres archives n'ont rien. Les documents imprimés seuls sont assez abondants. Il faut citer :

Commandant PALAT : *Bibliographie générale de la guerre de 1870-71*, indispensable à toute étude sur la guerre ;

Général DUCROT : *La défense de Paris*, 4 volumes, bourrés de documents et de statistiques, et publiant un trésor pour nous : un extrait de l'histoire de la division Berthaut, du 18 au 20 Janvier 1871 ;

Général VINOY : *Campagne de 1870-71 et Siège de Paris*, 2 volumes, très nets, qui laissent l'impression de ne pas tout contenir ;

Maréchal DE MAC-MAHON : *Rapport sur les opérations de*

l'Armée de Versailles, depuis le 11 Avril époque de sa formation jusqu'au moment de la pacification de Paris le 28 Mai (Journal officiel du 3 Août 1871, pp. 2395-2402), type de document officiel ;

J. RICHARD : *Annuaire de la guerre de 1870-71*, 2^e partie : *Armées de la Défense de Paris*, petit livre bourré de blancs, de coquilles et d'attaques personnelles ;

ADVIELLE : *Histoire de la ville de Sceaux*. (On y trouve les derniers souvenirs du registre des délibérations municipales).

Abbé LIEUTIER : *Bourg la Reine, essai d'histoire locale*.

(Il y a là encore un trésor : le journal de sœur Angèle Givodan, qui essaya de rester à l'Orphelinat pendant le siège).

Il ne faut pas négliger quelques histoires générales :

A. DUQUET : *Guerre de 1870-71*, 4 volumes, partiels, mais farcis de documents régionaux, surtout sur la vie économique ;

Lieutenant-Colonel ROUSSET : *Guerre franco-allemande*, 2 volumes clairs et pleins d'illustrations documentaires ;

P. LEHAUTCOURT (Général Palat) : *Le siège de Paris*, 3 volumes qui mettent au point l'histoire critique du siège ;

L. FIAUX : *Histoire de la guerre civile de 1870-71*, 1 volume, histoire du même genre pour la Commune.

Les documents allemands, si abondants pour Bagneux et Bourg la Reine, le sont moins pour notre localité. Ajoutons que les bibliothèques françaises ont un peu négligé de les acquérir. Pourtant les Allemands ont fini par fournir leur collaboration.

GRAND ETAT-MAJOR PRUSSIEN : *La guerre franco-allemande de 1870-71*, traduction Costa da Cerda, tomes III et IV, modèle de publication officielle et allemande, où il faut lire les omissions, redresser les chiffres et rapprocher les renseignements savamment écartelés ; texte précieux pour le bombardement ;

ETAT-MAJOR BAVAROIS : *Darstellungen aus der bayerischen Kriegs-und Heeresgeschichte* :

Heft I : L. VON GEBSATTEL : *Die Stellung des II. bayerischen Armeecorps vor Paris 1870-71*, encore une étude officielle et allemande, abondante en documents, en chiffres contradictoires et en cartes inexactes ; texte précieux pour la répartition et les travaux des Bavarois :

Heft IV : F. OTTO : *Aus dem Kriegsleben einer Feldbatterie*, étude d'une rare objectivité ; encore un trésor pour nous, car il s'agit de la VI^e batterie de campagne de 6 livres, capitaine Jamin, du 4^e régiment royal bavarois d'artillerie, juste la batterie installée la 1^{re} à Sceaux et cantonnée à Sceaux pendant tout le siège ;

OSKAR LEIBIG : *Erlebnisse eines freiwilligen Jägers im Feldzuge 1870-71*. Voici le texte par excellence : il s'agit d'un étudiant à l'université d'Erlangen, incorporé comme volontaire au 6^e bataillon royal bavarois de chasseurs, 3^e compagnie, 3^e peloton. Nous avons là le journal d'un combattant, qui a surtout stationné à Bourg la Reine, mais qui s'est battu à Sceaux le 1^{er} jour, qui est revenu plusieurs fois à Sceaux, et qui a tout avoué sans arrière-pensée.

I. — LE DÉPART

Le recensement de 1866 avait compté à Sceaux 2578 habitants. Sceaux se composait de deux exploitations agricoles accolées et sans liaison : le pays et le château. D'une part dans le pays il n'y avait guère que des vigneron, comme au moyen-âge, à part quelques notables, quelques marchands, quelques ouvriers et quelques villégiatureurs de Paris ; les vignes couvraient encore les deux versants du coteau ; elles étaient seulement interrompues par des pommes de terre, des noyers et quelques essais d'horticulture. D'autre part au château la famille de Trévisse reprenait les traditions de Colbert sur l'exploitation de la terre ; le duc de Trévisse avait fait valoir son domaine jusqu'à sa mort toute récente ; le marquis de Trévisse se passionnait pour ses arbres ; et le personnage le plus connu était peut-être M^{me} Retrou, la maîtresse fermière de l'Intendance, qui dirigeait ses troupeaux, sa cavalerie, ses hôtes, ses ouvriers et son mari.

Dans la paix des champs, Sceaux avait oublié les catastrophes que les guerres d'autrefois ramenèrent trop souvent autour de Paris. Quelques vieillards seulement radotaient encore les souvenirs de 1815, les brutalités des Prussiens et l'assassinat du maire de Châtenay. Sceaux n'avait rien de militaire, en dehors de quelques gardes nationaux et de quelques gendarmes. Les Scéens s'ingéniaient même pour ne pas fournir de soldats à l'armée impériale ; et les malchanceux qui tiraient un mauvais numéro s'adressaient volontiers à Durand, le gargotier qui gâtait aux Quatre chemins et qui vendait des remplaçants.

Le 19 juillet 1870, la France déclarait la guerre à la Prusse. A Sceaux, on n'y pensa guère, car les travaux des champs battaient leur plein. La mobilisation était mot nouveau, chose vague. L'irrésistible engrenage de la guerre ne s'ébranla que par secousses.

17 Juillet : mise en route des soldats. Il y eut des Scéens rares, comme le jeune Denus, qui aperçurent par hasard des régiments s'embarquant à la gare de l'Est. Il y eut des Scéens rarissimes qui partirent dans ces régiments. Signalons un ouvrier de M. Fernique, Briançon, qui était soldat au 100^e de ligne et qui devait être fait prisonnier à Metz. Signalons encore Dupont, ex laveur de vaisselle chez le marchand d'hommes Durand, engagé comme remplaçant du conscrit Picard, et incorporé au 7^e cuirassiers : il avait promis des nouvelles, il n'en donna jamais. Signalons encore le sous-lieutenant Arnould : il reste de lui une inscription au cimetière :

A LA MÉMOIRE
DE ALBERT ARNOULD S^s-LIEUTENANT
7 NOV^e 1847 — 14 AOÛT 1870
TUÉ A LA BATAILLE DE BORN-Y-SOUS-METZ

11 Août : brusquement la situation devenait grave ; l'armée impériale avait été écrasée et le ministère Palikao songeait à organiser une armée de renfort. Le 11 Août, ordre de départ pour les mobiles. La garde mobile, c'était la grande pensée du maréchal Niel et de la loi militaire de 1868. Sceaux était le chef-lieu du 18^e bataillon de la garde mobile. La classe 1847 était déjà recensée depuis un an ; elle avait reçu des uniformes ; elle avait été convoquée plusieurs fois au fort de Vanves pour faire l'exercice avec des fusils à tabatière un peu rouillés. Quant à la classe 1848, elle n'en était encore qu'à son recensement ; et elle dut faire plusieurs jours la navette entre Sceaux et Paris avant de trouver vaille que vaille des uniformes aux Invalides. Alors tous reçurent des gamelles et des bidons neufs. Puis chacun s'ingénia pour acheter la musette et le reste de l'équipement. Enfin on s'empila dans un train à la gare de l'Est pour le camp de Châlons.

A Sceaux, la municipalité commençait à s'inquiéter de difficultés possibles dans les communications et le ravitaillement. Le 28 Août, le conseil municipal décida de seconder les boulangers Vincent, Signeux et Gérard pour compléter les réserves de farine, et on vota 12.500 francs pour l'achat de 160 sacs. En même temps le maire invitait les commerçants à compléter leurs approvisionnements en denrées alimentaires.

4 Septembre : le désastre s'avèrait ; la capitulation de Sedan explosa le dimanche 4 septembre. Le jour même, le nouveau gouvernement de la Défense nationale fit appel à un 3^e contingent : c'était le tour des gardes nationaux. Le 4 septembre

aussi, le conseil municipal de Sceaux, convoqué d'urgence, votait une indemnité d'1 fr. 50 par jour pour les citoyens ainsi appelés à défendre la patrie envahie. Les moins enchantés de cette importance belliqueuse, c'était peut-être les gardes nationaux. Ils s'étaient faits gardes nationaux avant la guerre, parce que c'était une agréable société, composée des citoyens assez aisés pour se payer un uniforme, un fusil à piston et quelques jours de distraction. Ils étaient gardes nationaux pour échapper parfois à la surveillance conjugale, sous le prétexte d'aller monter la garde devant le petit poste à 4 colonnes qui ornait alors la place de l'église. C'était toujours les mêmes qui montaient la garde pour quelque argent, tandis que les autres s'occupaient dans le café du voisinage. Au bout de quelques heures, les gamins pouvaient s'amuser à tendre des cordes autour du poste pour entraver les équilibres chancelants. Et après la relève, on tâchait de rentrer à la maison sans trop de bruit, bras dessus bras dessous, en s'étayant les uns les autres. A vrai dire, depuis quelque temps ce bonheur pacifique se gâtait : service en campagne à la nuit tombante pour essayer de placer des petits postes dans la direction de Châtenay ; maniement d'armes une partie de la journée dans le parc de la Ménagerie, sous la direction d'un sous-officier de la garde impériale ; escrime à la baïonnette. Les gardes riaient, grognaient. Seul M. Legendre, clerc de notaire chez M. Maufra, les invitait à réfléchir. En qualité d'ancien soldat, il sentait venir le danger : « Vous n'avez pas raison de rire, Saunier, disait-il ; la guerre est chose sérieuse ; on ne sait pas ce qui peut arriver, on ne sait même pas si nous en reviendrons ni vous ni moi. » Or maintenant la réalité de la guerre était là. Par ordre, le 43^e bataillon de la garde nationale, comprenant les contingents de Sceaux, Chatillon, Fontenay, Bagneux, Antony, Bourg la Reine, Châtenay, devait se hâter d'accourir à la défense de Paris. Par ordre, tous les citoyens valides étaient acceptés dans la garde nationale. Par ordre, il fallait changer les pacifiques fusils à piston contre des fusils à tabatière, qui étaient lourds. Il y eut bon nombre de gardes qui partirent tout de suite pour Paris, si bien que le conseil municipal dut encore voter 1 fr. 50 par jour pour leurs familles. Il y en eut d'autres qui arrivèrent à temps pour figurer, en blouse et en sabots, à la sensationnelle revue de 300.000 gardes nationaux, passée par le général Trochu sur les grands boulevards, le 13 septembre. Il y en eut qui revinrent et repartirent. Faut-il en dénoncer quelques-uns, et des anciens, qui trouvèrent des raisons majeures d'aller villégiaturer en province ?

16 septembre : déjà le tour des civils était arrivé.

Le signe précurseur avait été l'ordre de transporter à Paris les subsistances : tout ce qui resterait à Sceaux serait livré aux flammes. Sursaut des commerçants. A l'Intendance, Mme Retrou, flairant le danger, avait déjà pressé la livraison d'une partie de ses moissons à ses clients ordinaires : les frères de Saint Jean de Dieu, les sœurs de Marie-Thérèse ; mais que de choses restaient encore ! Elle ne put que diriger vers Paris ses bestiaux et ses chevaux. Quant à M. Saunier, grainetier, et M. Godefroy, épicier, les voilà se débrouillant au milieu des stocks qu'on leur avait fait accumuler. En hâte M. Saunier s'adressa au ravitaillement militaire de Paris pour placer ses fourrages. En hâte M. Godefroy loua un magasin vide, rue de la Verrerie, pour entasser sucre, café, chocolat, tout ce qui ne tenait pas trop de volume. En hâte on dirigea vers la porte d'Orléans les voitures chargées. — Contre-temps : à la porte l'octroi continuait à fonctionner. Il y avait des voitures qui arrivaient de partout ; il y avait 50 voitures qui attendaient leur tour ; les commerçants s'exaspéraient ; mais les douaniers inspectaient, fouillaient, enregistraient, percevaient. Bientôt l'embouteillage s'aggrava de par les fugitifs qui poussaient des charrettes à bras. N'importe ! il fallait attendre deux heures, il fallait renoncer à faire plus d'un voyage par jour. Quand l'octroi fut suspendu, il était trop tard.

On pouvait prévoir en effet la fuite générale et obligatoire. On avait commencé par discuter de ce cauchemar, dans les boutiques et les ménages. Rue Houdan, M. Chapiro riait des voisins effarés. Rue des Ecoles, M. Pichard répétait que ce n'était pas la peine. A l'Intendance, Mme Retrou prédisait l'arrivée imminente des Prussiens, tandis que M. Retrou restait jusqu'au bout le bon patriote. Puis on avait sagement fait partir un certain nombre de femmes et d'enfants, tandis que les hommes se préparaient à rester pour protéger la maison. Dès le 12 septembre on constatait que Sceaux était à moitié vide. Le 16 septembre, aucune hésitation n'étant plus possible, la municipalité fit tambouriner un avis enjoignant à tous les habitants de quitter Sceaux sans délai.

Fuite sans organisation. On utilisait les voitures de la maison Boulogne ; on attelaux aux véhicules de tous les styles les coursiers de toutes les sortes ; on se disputait les voiturettes à bras ; on partait à pied au besoin. Juste le temps d'emporter en ballots les objets les plus chéris. Juste le temps d'inventer une cachette pour quelques autres. Ici on sacrifia une partie des caves, qu'on fit hâtivement murer, et on vieillit le jeune mur

en le badigeonnant de poussière. Ailleurs M. Saunier creusait dans le jardin un trou soigneusement repéré ; M. Hiard enfouissait 70 bouteilles de vins sous des fagots ; M. Godefroy cachait ses bouteilles de vins fins dans une dépression de son hangar, sous un tas de poussier. M. Pichard laissait sa famille recourir aux bons soins de M. Thiphaine, le maçon voisin ; et une pièce de toile disparaissait juste à temps sous une trape qu'on allait murer. A la dernière minute, M. Saunier recevait encore une tante chargée d'un coffret sur les bras : Cachez-moi cela, il faut le cacher, je n'entends rien. » Et M. Saunier, à bout d'ingéniosité, jetait le coffret sous un escalier (ce fut d'ailleurs une des rares cachettes qui ne furent pas éventées). Et puis il fallut se résigner à laisser presque tout, marchandises, meubles de famille, mobiliers neufs des jeunes ménages. Le temps n'appartenait plus à personne.

Eparpillement. Quelques-uns songèrent à la tranquillité de la province. Dès le début M^{me} Retrou avait expédié son fils en Normandie chez les parents de son ouvrier Blanchet. M. Lemonnier, le loueur de voitures, prit aussi la direction de la Normandie avec ses chevaux et ses gondoles. M. Fernique, l'entrepreneur, se rappela qu'il avait des parents à Vendôme ; il leur avait envoyé d'abord ses deux filles, puis sa femme ; il partit lui-même à la dernière minute, en obtenant une place dans une voiture jusqu'à Chateaudun. La famille Guillot se dirigea vers Blois. Les familles Tripier et Voru se réfugièrent au Mans. Les familles Rivière et Raval allèrent fonder le début d'une petite colonie à Niort. On cite encore les familles Rivard, Pigeaux, Plateau, Garnier. Il en est qui poussèrent jusqu'en Auvergne.

M. Godefroy partit l'un des derniers pour chercher l'hospitalité des parents de province. Il attela la tapissière à deux roues ; il y chargea sa femme, sa belle-mère, son jeune fils avec quelques bagages. Pour la grand'mère on eut soin d'installer un fauteuil bien au fond de la voiture ; pour l'enfant on emportait le petit lit. M. Godefroy revêtit une blouse bleue pour ne pas se faire remarquer ; et on fila. On courut si bien qu'on arrivait le soir à Trappes. Las ! l'unique auberge du pays était déjà encombrée de gens mal connus et de soldats sans situation régulière. L'aubergiste, voyant surgir encore un individu en blouse, répondit qu'il n'avait pas de place. M. Godefroy revint à sa voiture, retira sa blouse, prit son chapeau et son pardessus et reparut devant l'hôte, qui consentit à trouver une chambre : « Mais je ne garantis rien ; surveillez vous-même vos bagages et votre cheval. » M. Godefroy passa

la nuit dans sa voiture, en compagnie de ses deux révolvers. Quant aux deux femmes avec l'enfant, elles étaient médiocrement tranquilles dans leur chambre. Les couloirs étaient pleins de cris et de chants de soldats ; la porte ne fermait même pas à clé. Elles poussèrent une commode derrière la porte ; elles hissèrent une table sur la commode, une chaise sur la table, la cuvette et le pot à eau sur la chaise : si on ouvrait, ça ferait du bruit. On n'ouvrit pas. Le lendemain la famille put repartir pour Vauve (Eure-et-Loir), où elle avait trois vieilles cousines. On s'y réconforta et on déposa quelques objets précieux dans une cachette qu'elles préparaient. Puis on parvint à Tours, où l'oncle et la tante de M^{me} Godefroy recueillirent les réfugiés pour quelque temps et où on vendit le cheval. L'asile était d'ailleurs précaire, car bientôt les Prussiens menaçaient Tours ; et il fallut prendre le dernier train pour échouer enfin à Niort.

Cependant Paris attirait la grande majorité des fugitifs : Paris contenait des parents et des amis, Paris concentrait les mobiles et les gardes nationaux qu'on ne voulait pas abandonner, et puis Paris était proche. La mairie donnait l'exemple en transportant à Paris ses bureaux et ses archives. Sans plus discuter, M^{me} Retrou quittait l'Intendance et son mari entêté pour gagner Paris avec ses derniers bestiaux. La femme du mobile Picard partait avec sa mère, son grand père et un enfant de 18 mois sur les bras. La femme et la famille du mobile Faye partaient de même. M. Denus poussait quelques hardes dans une charrette à bras. La famille Pichard louait un char à bancs de paysan, où s'entassaient le père, la mère, les deux fillettes, le linge, les matelas et les deux chats ; jusqu'au dernier instant le père répétait : « Ce n'est pas la peine ! » M. Hiard accourait de Charenton pour charger sur une voiture trop petite quelques meubles et les confitures. M. Auguste emportait ses pommes de terre, ses poules et ses lapins. M. Bouttemotte, qui avait d'abord expédié sa famille en Normandie, changeait d'avis, ramenait tout son monde à Paris, achetait des pommes de terre à M. Brulé, en revendait la moitié. M. Saunier se résignait à laisser des quantités de marchandises et deux voitures. Il prenait la direction de Paris avec une voiture, deux chevaux, sa femme, ses enfants, une bonne, une nourrice, un charretier ; et il s'habillait en garde national dans la voiture. Tous ces fugitifs se hâtaient vers l'abri des fortifications et se croyaient sauvés.

Quant au chemin de fer, dont la gare s'arrondissait devant la place de l'église et dont les tranchées zigzaguaient sur tout

le versant Nord, personne n'y avait pensé. Faute d'ordre, la gare continuait à recevoir et à faire partir de temps en temps un train à peu près vide. Le 17, un officier supérieur de marine, passant par hasard, vit encore arriver un train :

« Qu'est-ce que c'est donc que ce train-là !

— C'est le 34.

— Comment ? Vous fonctionnez encore ! »

Et il repartit pour sa mission. Le dimanche 18, comme les hussards d'arrière-garde retraits jusqu'à Sceaux, le personnel de la gare se permit de prendre une initiative : vite on chargea dans quelques fourgons le mobilier de la station, le télégraphe ; et on partit avec le dernier train. Il en était d'ailleurs de même sur la ligne de Limours. Un employé ayant laissé tomber son chapeau de paille par la portière, on ne s'amusa pas à s'arrêter : on croyait apercevoir déjà les uhlans.

Et pourtant il restait des Scéens à Sceaux. On cite M^{me} Sahugue, malade et intransportable, rue des Imbergères, M. Benoist, ancien marchand de vin, rue Voltaire, M. Capiaumont, propriétaire, rue Houdan, M. Hans, jardinier. Il y eut certainement le maçon Thiphaine, 14, rue des Imbergères, avec sa femme, ses deux fils et sa fille ; le plombier Contour, avec sa femme et sa fille. Le blanchisseur Levacher, 42 et 44 rue Voltaire, tenait à défendre son matériel et se vantait d'être approvisionné. Il y eut encore un lot de miséreux : une mère David, un Devade dit Moustache, un Bibi qui était venu cueillir la fraise. Les fugitifs ont été persuadés que d'aucuns restaient sans bonnes intentions et qu'il y avait des maraudeurs guignant les maisons abandonnées et les cachettes fraîches. On n'a pas voulu citer de nom ; mais M. Saunier connaît un individu qui se vanta plus tard d'avoir déménagé ses tiroirs ; M. Godefroy aussi a entendu plus tard un maçon en goguette confesser que toutes les boissons nouvelles ne valaient pas le vin qu'on avait trouvé chez le père Godefroy.

Retenons surtout M. Tripier Bradel, 31, rue des Imbergères, ancien relieur, petit rentier. Il se flattait d'apprivoiser les Prussiens : « J'aurai des pipes, du tabac ; je les recevrai ; au moins ils ne feront pas de mal et ils ne détruiront pas ma maison. »

Enfin il y avait à l'Intendance M. Retrou, resté seul avec sa confiance et une voiture. Il tint bon le 16, le 17 et même le 18. Il faillit le 19 désertier comme les autres et suivre son épouse. Au bruit des obus et des balles, il chargea sa voiture, il ouvrit la grande porte. Trop tard : les Prussiens étaient derrière.

2. — L'OCCUPATION

Tandis que les anciens Scéens fuyaient, de nouveaux Scéens approchaient. Ils étaient faciles à distinguer, par leur vêtement uniforme : habit gris bleu clair, buffleteries en cuir fauve, énorme sac en cuir poilu, casque en cuir bouilli, surmonté d'une colossale chenille noire. Génériquement on les appelait les Prussiens. Ces Prussiens-là étaient d'ailleurs des Bavares : II^e corps d'armée bavarois (général en chef von Hartmann), faisant partie de la III^e armée (général en chef le Kronprinz de Prusse).

Tous les témoignages, tant français qu'allemands, s'accordent pour affirmer que nos Bavares étaient de bons Bavares. Ils n'étaient que les cousins des Bavares du I^{er} corps, illustrés par les stigmates de Bazeilles, Coulmiers, Chateaudun. Ils n'étaient que les pères des Boches de 1914, orgueilleux de répandre par le monde la barbarie scientifique. Ils se contentaient d'être des barbares — nature. Ils étaient d'ailleurs menés par des officiers tout à fait distingués.

Ces Bavares venaient de Munich, de Nuremberg, de Ratisbonne, du Palatinat. Il y en avait d'aucuns qui n'ignoraient pas Sceaux. Sans trop chercher, vous y auriez reconnu les bergers allemands qui avaient amené des milliers de moutons au marché de Sceaux jusqu'à sa fermeture en 1867 et qui avaient goûté l'hospitalité de M^{me} Retrou à l'Intendance, ou quelques-uns des pépiniéristes qui avaient travaillé aux établissements Croux. Et puis, en cherchant beaucoup, car l'homme se cachait, vous auriez fini par y dénicher un vieux Scéen presque authentique : je veux dire François Hauch, le berger de la boucherie Pigeaux. Il était arrivé à Sceaux en 1863, racontant que les Prussiens menaçaient son pays et qu'il ne voulait pas être enrégimenté pour le roi de Prusse. Tout le monde à Sceaux connaissait François et sa grosse carrure. Il menait ses moutons par les terrains vagues, tout en apaisant sur les tuyaux de son pipeau sa passion nationale pour la musique bucolique. Il avait fréquenté les bals du dimanche ; il s'était marié à Sceaux avec la bonne du n^o 14 de la rue de Fontenay ; il avait un fils né à Sceaux. Il avait aussi un frère, le père Nicolas, domestique dans une ferme aux environs et célèbre par sa probité. Bien entendu, la déclaration de guerre avait coïncidé avec la disparition de François. M^{me} Pigeaux

est encore persuadée que le pauvre berger, avec sa femme et son fils, a gémi pendant toute la tourmente dans un camp de concentration. Elle l'a retrouvé d'ailleurs après la guerre, qui s'installait non plus tout à fait à Sceaux, mais à Bagneux. Pourquoi faut-il qu'un témoin ait rencontré François Hauch dans le II^e corps bavarois, 4^e division, 8^e brigade, en résidence à Sceaux ?

La III^e armée avait combattu à Wissembourg, Woerth, Sedan. Puis elle avait été chargée de procéder vite à l'investissement de Paris, front Sud. Elle s'était donc remise en marche, dans cet ordre : V^e corps prussien, II^e corps bavarois, VI^e corps prussien, division wurtembergeoise. La guerre semblait déjà finir en une liste d'étapes vers Paris. Voici la marche de nos Bavarois qui se rapprochent :

5	septembre	: Machault
6	—	: (repos)
7	—	: Suipe
8	—	: Chalons sur Marne
9	—	: Vertus
10	—	: Sézanne
11	—	: (repos)
12	—	: Monceaux lès Provins
13	—	: Jouy le Chatel
14	—	: (repos)
15	—	: Rosoy
16	—	: Moissy-Cramayel

Le 17, ils sont à Corbeil, jettent un pont de bateaux sur la Seine et font passer la moitié de leurs effectifs. Le 18, ils arrivent à Monthléry, Saulx les Chartreux, Arpajon, Longjumeau ; ils poussent leurs avant-postes à la Croix de Berny et leurs reconnaissances en avant.

C'est ce jour-là, 18 septembre, que la III^e armée se heurta aux nouvelles levées que le gouvernement de la Défense nationale rameutait hâtivement dans Paris. La II^e division de cavalerie, qui couvrait la marche, a les prémices de cette surprise. Engagements de cavalerie à Antony et au Petit-Bicêtre. Puis des uhlans débouchent dans Bourg la Reine ; ils brisent les vitres avec leurs grandes lances ; ils menacent M. Bernard, le garde-champêtre, avec leurs mines farouches et leurs grands pistolets ; et ils se retirent sans faire d'autre mal. Puis un parti de hussards prussiens s'approche de Sceaux et s'enfuit en rapportant qu'il a vu des troupes partout. Puis les reconnaissances d'infanterie arrivent à leur tour. Au Petit-Bicêtre,

le 47^e régiment, du V^e corps prussien, s'arrête devant des forces supérieures. A Fontenay, les patrouilles bavaroises aperçoivent des détachements occupés à construire des ouvrages de campagne. La redoute des Hautes Bruyères ouvre le feu, non sans causer quelques pertes aux arrivants.

Le 19 septembre était marqué pour l'investissement du front Sud de Paris. L'état-major du Kronprinz avait ainsi réparti les rôles :

V^e corps prussien à l'ouest, entre la Seine et la route de Bièvres à Chatillon ;

II^e corps bavarois au centre, entre la route précitée et la Bièvre ;

VI^e corps prussien à l'est, entre la Bièvre et la Seine ;

Division wurtembergeoise entre la Seine et la Marne.

Le général von Hartmann à son tour donnait des ordres pour pousser ses Bavaois jusqu'à la position qu'il osait souhaiter, c'est-à-dire la ligne de hauteurs qui s'allonge par le Plessis-Piquet et Sceaux jusqu'à Bourg la Reine. La 3^e division ferait l'impossible pour amener ses avant-postes le long de cette ligne, la 6^e brigade s'installant d'abord à gauche vers le Petit-Bicêtre, la 5^e brigade arrivant ensuite à droite sur la côte de Sceaux. La 4^e division et la brigade de uhlans suivraient en réserve, jusqu'à Pont d'Antony et Fresnes les Rungis. — Les états-majors se hâtèrent de préciser les détails. A la 5^e brigade, ce fut le 3^e bataillon du 6^e régiment d'infanterie (roi Guillaume de Prusse) qui reçut la mission d'occuper Sceaux.

Par malheur il y avait des Français. Le général Ducrot avait même obtenu de son ami Trochu la permission de troubler le défilé des Allemands le long de la place. Le 14^e corps (général baron Renault) avait été chargé de l'opération et il se groupait sur la côte qui domine immédiatement le Sud de Paris, par Meudon, Clamart, Chatillon, Bagneux, parallèlement à la crête de Sceaux. La division de Caussade était en avant, vers Meudon et le Plessis-Piquet ; la division d'Hugues en arrière, vers Clamart et Chatillon ; la division de Maussion protégeait la gauche, occupant Bagneux, détachant un bataillon à Fontenay, étendant des avant-postes jusqu'à Sceaux et Châtenay.

Ainsi l'entrée des Bavaois fut dramatisée par la bataille de Petit Bicêtre-Chatillon, le lundi 19 septembr. — Bataille de ce temps-là : ennemis invisibles, projectiles inattendus, troupes novices, galopades, énervements.

Les Français risquèrent d'abord des attaques d'infanterie. Dès 5 heures du matin les troupes prenaient les armes. A 6

heures 3/4, à travers le brouillard matinal, la division de Caussade lançait la première attaque, poussant vers le Sud Ouest, surprenant les avant-postes du V^e corps aux bivouacs, enlevant Villacoublay, le Pavé Blanc, le Petit Bicêtre, pénétrant dans le bois de Meudon et le bois de Verrières, où le feu allemand l'arrêtait enfin. A 7 heures 1/2 par un beau soleil, on tentait une 2^e attaque avec des régiments frais ; mais elle était immédiatement enrayée par la mitraille. C'est l'heure où des zouaves improvisés se laissaient émouvoir par quelques explosions vers la ferme Trivaux et s'enfuyaient irrésistiblement jusqu'à la place de la Concorde. — Alors Ducrot changea de tactique : il ne s'agissait plus pour les Français que d'utiliser à leur tour les projectiles contre les colonnes allemandes qui débouchaient. Plusieurs heures de mitraille. La division de Maussion notamment concentrait ses batteries de campagne sur l'éperon au Sud-Est de Bagneux pour bombarder Sceaux. La redoute de Chatillon et celle des Hautes Bruyères ajoutaient l'appoint de leurs grosses pièces de 12. La place de l'église et la grande avenue du château de Trévisé semblaient particulièrement visées ; mais rien n'était épargné, une grosse bombe tombait même sur l'escalier de l'orphelinat des sœurs à Bourg la Reine. Les derniers habitants n'avaient qu'à se terrer dans leurs caves.

Cependant le commandement allemand poussait ses troupes l'une après l'autre vers la fournaise. La 18^e brigade du V^e corps prussien avait eu l'honneur d'éprouver les premiers coups. Surprise, refoulée, elle avait dû renoncer à suivre le reste de son corps dans la direction de Versailles et elle s'était regroupée tant bien que mal en face du Petit Bicêtre.

Dès 7 heures, la 6^e brigade bavaroise, rassemblée à Bièvres, recevait un officier d'état-major accouru à toute bride pour implorer du secours. Très militairement, le colonel von Diehl, commandant cette brigade, abandonnait ses instructions et obliquait à gauche pour soutenir ses voisins. Ses troupes s'emmêlaient dans les fractions retardées du V^e corps ; elles subissaient des pertes ; elles se pelonnaient sous l'abri du bois de Verrières.

A 7 heures 1/2, la 5^e brigade bavaroise partait à son tour. Un instant elle essaya de maintenir ses directives. A 8 heures, le 8^e bataillon de chasseurs délogeait de Châtenay les éclaireurs de la division de Maussion. Ils rétrogradèrent vivement vers Sceaux, s'égarèrent quelque peu dans la rue des Imbergères, demandèrent leur chemin à M. Tripier et disparurent. A huit heures 1/2, comme la grêle des projectiles commençait, le 3^e bataillon du 6^e régiment bavarois, exécutant toujours le programme

convenu, entra dans Sceaux. On occupa la localité sans coup férir, assure le grand état-major allemand. Ce ne fut pas tout à fait l'avis des soldats. Ce ne fût sûrement pas l'avis de M. Tripiet, trop bien placé pour recevoir tous les arrivants. Les Bava-rois, venant de Châtenay et montant vers la rue des Imbergères se persuadaient qu'il fallait des tireurs français embusqués dans toutes les maisons. Faute de mieux, ils empoignèrent le bon-homme, l'accusèrent de cacher les *Franzous*, le tirèrent, l'inju-rièrent, le plaquèrent le long du mur du gymnase en face de chez lui et le mirent en joue. Protestations du pauvre vieux, qui suppliait et se défendait de son mieux sans savoir un mot d'allemand, et qui sentait sa dernière minute arriver. Par bonheur un officier survint, demanda des explications aux hom-mes, interrogea le prisonnier en français et le fit relâcher. Bien vite M. Tripiet se réfugia au logis, où il constata que toutes ses provisions, si savamment calculées, avaient disparu. A l'Intendance, M. Retrou semble avoir éprouvé une mésa-venture du même genre : il s'en tira par l'intervention de quelques bergers qu'il avait hospitalisés autrefois, mais il y perdit sa voiture. — Les exploits de la 5^e brigade à Sceaux ne durèrent d'ailleurs pas. La bataille se développait autour du Plessis-Piquet, où la 15^e de marche, énergiquement com-mandé par le lieutenant-colonel Bonnet, arrêta à lui seul les deux brigades précédentes. La 5^e brigade à son tour dut abandonner ses objectifs pour grimper vers de vrais tireurs français.

Pendant le général von Hartmann lui-même avait poussé jusqu'à Châtenay ; il installait son poste maison Sinet, 60, rue des Prés hauts ; il établissait deux canons en avant dans le jardin ; il voyait tomber à côté de lui dans la maison trois hommes démolis par un seul obus de Chatillon ; il ordonnait de faire avancer les réserves.

C'était au tour de la 7^e brigade bavaroise. Le 1^{er} bataillon du 5^e régiment d'infanterie partit en tête. A son tour il gagna Châtenay, puis il approcha de Sceaux. Il se déploya dans le chemin des Glaises, il monta vers la rue des Im-bergères, il entra sous la grêle des projectiles. Pour se venger les soldats se précipitèrent dans les maisons. Et encore une fois on n'y trouva que l'inévitable M. Tripiet. On s'empare de ce chien, on le jette dans la rue, on le traîne dans le chemin de la Chrétienté, on l'applique contre un mur ; et on allait encore le fusiller sans souci de ses jérémiades, quand un officier survint encore pour le sauver. Puis le bataillon, furieux de peur, monta vers la rue Houdan, en continuant à fouiller caves et maisons.

Derrière lui, le 6^e bataillon de chasseurs arrivait. Il s'était massé le matin à la Croix de Berny ; et le major Caries avait exhorté ses hommes : « Voilà l'heure où nous allons reprendre le travail de la bataille, au nom de Dieu. » Le bataillon partit en chantant par la grand'route. Aux premières maisons de Bourg la Reine, on s'arrêta un peu, tandis que les pionniers brisaient la grille du château. Puis on monta par l'avenue du château et sous les arbres de l'Orangerie. Les obus éclataient en avant et en arrière, les branches dégringolaient, les arbres cassaient ; et les hommes sentaient l'angoisse de passer sous la mort sans pouvoir riposter. On arriva pourtant devant le château, qui semblait ménagé par l'ennemi ; on eut un instant pour admirer la seigneuriale demeure du duc de Trévise et les parterres de géraniums rouges. Mais il fallait continuer la marche. Dans quel sens ? Du côté de l'église, la mitraille exagèrait. Je crois bien qu'instinctivement le bataillon choisit le moindre danger et une autre direction. En colonnes par sections ! Puis on dégringola à travers les pelouses, entre les ifs et les bosquets, jusqu'au ru d'Aulnay. En tirailleurs ! Et on remonta par bonds, de mur en mur, dans les jardins vers Aulnay. Mais ainsi on se rapprochait du dangereux Plessis-Piquet. Voilà justement un terrain découvert, qu'on essaie de franchir au pas de course. Malheur ! il est pris en enfilade par les mitrailleuses des pantalons rouges. Une première salve est trop courte, une 2^e s'égare encore, une 3^e tombe dans le tas. Le soldat Dietsch s'effondre en portant la main au cœur, deux autres sont blessés, il y a un plumet vert arraché, un sac transpercé. Ah ! les maudits moulins à café ! les maudites orgues de Barbarie ! Instinctivement tout le bataillon se précipite, le volontaire Leibig se tapit derrière un gros noyer, d'autres se pelotonnent derrière une maison. C'est tomber de mal en pis, car les obus se mettent de la partie. Un premier éclate trop court, un 2^e plus près : gare le 3^e ! Des cris éclatent : « En arrière, vivement ! » Et tout le bataillon se rue en une fuite éperdue, on s'entrave, on culbute, on se relève, on se retrouve dans le fond tranquille du ruisseau, au-dessous des Sablons. Ici, dit Leibig, il y a un sentier, un mur qui borde ce sentier et une allée de tilleuls au-delà du mur. Nous reconnaissons le paysage du chemin des Glaises et du parc. Les fuyards consentent à se rallier derrière le triple abri de la côte, du mur et des arbres. Le commandant Caries ne se ménage pas, parcourant le sentier, réconfortant son monde : « Allons les gens ! cachez-vous ! cachez-vous ! » Puis le bataillon reformé remonte jusque derrière le petit Château.

Il était temps de reprendre la bonne direction, vers la crête de Sceaux. En avant vers la place de l'église ! On se divise en petits paquets, on court, on passe la place, on passe la Ménagerie, on dégringole par la rue de Penthievre, où on peut à peu près s'abriter derrière les murs des jardins. A peu près seulement, car les projectiles tonnaient toujours. De temps en temps les officiers essayaient de stimuler leurs hommes : « Voilà notre artillerie qui arrive ! » Mais les officiers le croyaient-ils ?

Ici se place un épisode trop longtemps ignoré à Sceaux. Je cite le texte de Leibig :

« Während eines solchen Haltes, geschah es, dasz etliche Soldaten des 5. Regiments mit einem Unteroffizier zwei französischen Civilisten vorüberführten, einen älteren Mann und einen halbgewachsenen Burschen, beide darüber ergriffen, wie sie aus einem Keller in Sceaux auf uns Deutsche schossen. Das Todesurteil war ihnen bereits gesprochen und nur um einige Ecken in einem Garten ging der kleine Zug ; dann fielen einige Schüsse und es war vollzogen. So, sagten unsere Leute, den Hunden ist recht geschehen. Gegen Civilpersonen, die ihm bekämpfen, kennt der Soldat kein Erbaum, und mit Recht. » (Leibig, p. 105-6).

Je traduis : « Pendant une de ces haltes, nous vîmes passer devant nous quelques soldats du 5^e régiment avec un sous-officier. Ils entraînaient deux civils français, un homme assez âgé et un gamin à moitié grandi, tous les deux surpris dans une cave de Sceaux en train de tirer sur nous autres Allemands. La condamnation à mort était déjà prononcée et la petite promenade n'avait pour but qu'un coin dans un jardin ; alors claquèrent quelques coups de fusil, et ce fut la fin. Bien ! disaient nos hommes ; les chiens n'ont que ce qu'ils méritent. Envers les civils qui le combattent, le soldat ne connaît aucune pitié, et il a raison. »

Quelles furent ces deux victimes, que les Allemands accusèrent d'avoir défendu Sceaux contre un corps d'armée et qui moururent sans protester ? Mystère.

Mais l'artillerie bavaroise, que faisait-elle ? Elle arrivait enfin et elle essayait de se mettre en position en avant de Sceaux. Hélas ! elle était plus visible que l'infanterie et elle eut moins de chance encore. Tout de suite elle perdit nombre de ses chevaux, sans compter le reste, et elle dut déguerpir.

Savourons le communiqué du grand état-major : « La 7^e brigade bavaroise se concentrait dans le vallon entre Sceaux, Bourg la Reine et Bagneux. »

Cependant les Français se calmaient. — Midi et demi : le 15^e de marche, un peu oublié au Plessis-Piquet, reçoit l'ordre de rentrer à Chatillon. — Trois heures : le feu cesse, les Français ont disparu. La division d'Hugues a éprouvé un commencement de panique ; le général de Caussade a jugé bon d'abandonner Clamart de sa seule autorité ; le général de Maussion a lâché Bagneux en protestant, à la suite d'un ordre mal donné ou mal transmis ; le général Ducrot, resté en pointe à Chatillon, s'est résigné à écouter de bonnes raisons ; il a fait évacuer le village et même la redoute, laissant canons, munitions, vivres, fanions. Quelques Bavares risquent l'attaque de la redoute, découvrent Paris sous leurs pieds et hurlent des Hurrah ! En arrière, sur la ligne prescrite par les ordres, au Plessis, à Sceaux, à Bourg la Reine, le gros des forces attend.

Pertes françaises : 723 tués ou blessés.

Pertes allemandes : tués 8 officiers, 117 hommes, 25 chevaux ; blessés 11 officiers, 285 hommes.

Ainsi les Bavares se trouvaient victorieux.

N'empêche qu'une deuxième guerre commençait. On ne l'avait pas préparée, celle-là ; on avait marché trop vite. Le soir du 19 à Sceaux, les Bavares ne jouissaient pas de la victoire : ils avaient faim. Écoutons encore le récit de Leibig.

Depuis 4 heures du matin, les chasseurs étaient restés sac au dos, à marcher, à courir, ou à guetter. Les officiers prirent sur eux d'installer des cantonnements d'alerte derrière la voie ferrée, une section par villa. La section de Leibig se trouva, sans doute rue de Fontenay, devant une villa cossue. Mais le gîte était défendu par une grille haute et par une porte bien fermée. Grondements : Sâle cahute ! Sâle porcherie ! On ébranla la porte à coups de crosses, on appela le serrurier de la compagnie, il fallut attendre les pionniers pour ouvrir une brèche. Irruption. Mais alors ce fut le lieutenant qui se mit en travers du perron : « Halte-là ! Garde à vous ! Il faut d'abord visiter la maison et inventorier les vivres. » A ce mot la meute s'insurgea. En vain le lieutenant tira son sabre et commanda : « Repos ! » Les sous-officiers n'intervenaient pas, les volontaires restaient prostrés sur les marches, il fallut l'intervention du lieutenant de la section voisine qui bondit et braqua son pistolet dans une figure : « Pas un mot de plus, ou j'abats le premier de vous, tas de chiens ! » On entra enfin, on fouilla... et on trouva au total, dans un cabinet, 5 ou 6 chapeaux hauts de forme. Heureusement qu'on était trop épuisé pour se venger ! On se contenta d'allumer du feu dans toutes les cheminées, de ronger n'importe quoi et de s'étendre sur les parquets.

Le lieutenant avait eu soin d'inviter les deux volontaires à partager sa chambre. Le grand état-major ne connut pas ce début d'insurrection à Sceaux.

Le lendemain, la faim sortit les Bavaois de la maison. Un instant le soleil du matin les illumina d'un mirage : partout sur le coteau les yeux allemands contemplaient des vignes chargées de raisin bleu. Leibig ne fut pas le dernier à courir à la vendange ; il se munit d'un chapeau haut de forme qu'il remplit jusqu'au bord. Pendant deux jours on mangea tout le raisin de Sceaux. Puis il fallut avouer que cette nourriture était creuse pour des estomacs allemands ; on gaula les noyers, on retourna quelques carrés de pommes de terre, on envia les soldats d'une section voisine qui avaient trouvé dans leur villa plusieurs miches de pain blanc abandonnées par un poste français, on fit des bassesses pour obtenir un tout petit morceau d'amitié. Enfin, quand arriva la relève, on quitta sans regret ce pays de Sceaux, si beau, mais si peu nutritif !

Il fallait improviser une organisation. Pendant 20 jours, on s'appliqua.

20 septembre matin. Le général en chef von Hartmann entendait d'abord utiliser la retraite incompréhensible des Français pour s'assurer la meilleure ligne d'avant-postes, une ligne qu'on n'avait jamais prévue, depuis plusieurs années qu'on faisait le siège de Paris dans les bureaux d'états-majors. La dernière crête était libre ! Les éclaireurs franchirent les tranchées du chemin de fer, grimpèrent les pentes, occupèrent le village de Chatillon, Bagneux, et se rassasièrent à contempler la grande ville.

21 septembre. Il fallait maintenant penser à l'installation. Le général en chef von Hartmann s'établit à Châtenay, dans la propriété Roland-Gosselin, et examina son secteur. Il y constata deux positions stratégiques : c'était d'une part la redoute de Chatillon qui faisait pointe dans la ligne des forts (les Allemands l'appelaient redoute du Moulin de la Tour et ils allaient bientôt la surnommer *Bayernschanze*). C'était d'autre part la vallée de la Bièvre, qui laissait au contraire les Français enfoncer un coin entre les Bavaois et le VI^e corps prussien. Alors on confia le Moulin de la Tour à la 3^e division, dont nous n'aurons pas à nous occuper, et la vallée de la Bièvre à la 4^e division, qui fut la nôtre.

Le lieutenant-général comte von Bothmer, commandant la 4^e division, prit logement à Antony, étudia son secteur et y distingua deux parties. D'une part et surtout, il y avait le couloir et le rentrant de la Bièvre, avec le village de Bourg la

Reine ; d'autre part il y avait les côtes qui faisaient le remplissage entre Bourg la Reine et le Moulin de la Tour, par Bagneux, Fontenay, Chatillon. Alors il concentra sur la Bièvre la 7^e brigade et il remit la ligne des côtes à la 8^e.

Le général-major Börries von Wissell, commandant la 7^e brigade, choisit le château de Trévisé à Sceaux, pour se loger, avec ses bureaux, que dirigeait le capitaine Kellner. Puis il répartit ses 6 bataillons : un bataillon en avant-postes à la lisière Nord de Bourg la Reine, étendant ses piquets et ses vedettes, jusqu'à la Maison Pichon ; un bataillon en avant-postes à la lisière Est de Bourg la Reine, alignant ses piquets le long de la Bièvre ; un bataillon en soutien dans le centre de Bourg la Reine, vers la place qu'on appelait alors place Montebello, dans un hôtel où une grande salle pouvait contenir 300 couverts ; un bataillon en réserve rapprochée à la lisière Nord Est du parc de Trévisé ; 2 bataillons en disponibilité à Antony.

Le lieutenant-général von Maillinger, commandant provisoirement la 8^e brigade, établit lui aussi son poste de commandement à Sceaux. La maison n'est précisée par aucun document. Les cartes de Gebstättel, insuffisamment sûres, placent ce poste à l'ouest de Sceaux et juste au nord de la rue Houdan. Il y avait là d'ailleurs la sous-préfecture, inaugurée en 1865. Le général dut donc habiter l'appartement de M. de Champagnac, tandis que le capitaine Orff, son chef d'état-major, trouvait des bureaux tout préparés. Quant aux 6 bataillons, on les répartit ainsi : un bataillon aux avant-postes dans le village de Chatillon (qu'il ne faut pas confondre avec la redoute), poussant ses piquets jusqu'aux dernières maisons ; un bataillon aux avant-postes à Bagneux, dissimulant ses piquets derrière le mur de clôture au nord et ses vedettes dans les plâtrières ; un bataillon en soutien à Fontenay aux Roses ; 3 bataillons en disponibilité à Sceaux.

Les troupes d'ailleurs devaient circuler sans cesse, car les compagnies de grand'garde étaient relevées tous les jours à l'aube et les bataillons faisaient roulement tous les deux jours. Les camarades de Leibig prétendaient appartenir à la brigade des nomades. Enumérons le détail des troupes qui passaient par Sceaux. A la 7^e brigade, dans le parc, on fit circuler les 2 premiers bataillons du 5^e régiment d'infanterie (grand duc de Hesse) avec le colonel Mühlbauer, les 3 bataillons du 9^e régiment d'infanterie (de Wrede) avec le colonel von Heeg, le 6^e bataillon de chasseurs avec le major Caries. A la 8^e brigade, dans la localité, il y eut le 3^e bataillon du 1^{er}

régiment d'infanterie (du Roi) avec le major baron von Dürsch, le 3^e bataillon du 5^e régiment d'infanterie (grand duc de Hesse) avec le major baron von Feilitzsch, le 1^{er} bataillon du 7^e régiment d'infanterie (Hohenhausen) avec le major Curtius, le 3^e bataillon du 11^e régiment d'infanterie (von der Tann) avec le major von Gropper, le 3^e bataillon du 14^e régiment d'infanterie (Hartmann) avec le major Remich von Weissenfels, le 5^e bataillon de chasseurs avec le lieutenant-colonel baron von Gumpfenberg. Ne pas oublier l'artillerie de la 8^e brigade : c'était la VI^e batterie de 6 livres, du 4^e régiment d'artillerie (du Roi) ; elle était commandée provisoirement par le lieutenant Gessner, qu'assistaient le lieutenant Hederer, les sous-lieutenants Windstosser et von Tucher. — Cela faisait environ 2.200 habitants à Sceaux, presque autant qu'autrefois.

Grand travail pour aménager les cantonnements. Ici l'état-major bavarois avait sa doctrine : tandis que les Français tenaient à faire coucher les hommes par terre comme en Afrique, les Prussiens et plus encore les Bavares appréciaient les maisons. Dans la banlieue de Paris, la tâche était facile : partout des localités vides, où les chambres, les lits, les salons, les bûchers et les caves semblaient attendre des habitants. On put loger confortablement non seulement les réserves, mais même les grand'gardes ; c'est juste s'il fallut renoncer à installer dans une maison en pierres de taille chaque piquet et chaque vedette. Sceaux ressuscitait, les rues retrouvaient leur mouvement, les appartements s'illuminaient. Le poste de police réoccupa naturellement le petit monument de la place de l'église ; et on y installa aussi un des personnages les plus représentatifs de l'armée allemande en 1870, le caporal-schlague. Les officiers firent la chasse aux meilleurs gîtes : un état-major se logea au n^o 14 de la rue Bertron ; un officier est signalé chez M. Saunier père, rue de Fontenay ; un officier de réserve, professeur à l'Université de Munich, reconnut les mérites de la maison Degas, 21, rue du Petit Chemin ; il y a un médecin qui semble avoir été particulièrement délicat, car on le suit d'abord chez M. Fernique, 61, rue Houdan, puis chez M. Lucas, 33, rue Houdan, puis chez M. Auguste, 27, rue des Imbergères ; on le reconnaît à sa sollicitude pour ses 2 chevaux, qu'il installait invariablement dans le salon. Les artilleurs invoquèrent aussi leurs chevaux pour réclamer un cantonnement de choix : ils obtinrent l'Intendance pour leurs chevaux, la Rotonde pour leurs fourrages et les maisons voisines pour eux-mêmes. Puis les fartassins reçurent le reste des maisons, le rez de chaussée se transformant d'ordinaire en cuisine et les étages en chambrées.

Le mobilier des anciens Scéens se trouva insuffisant. On rafla très loin en arrière les literies ; on rechercha les grands chaudrons à bestiaux ; les officiers collectionnèrent tapis, rideaux, argenteries, livres, pianos.

Il semble qu'au début les officiers aient fait un effort pour maintenir hygiène et propreté. Le 29 septembre par exemple, sœur Angèle a vu des corvées ramasser les immondices qui s'entassaient déjà dans les rues de Bourg la Reine. Les soldats les mirent dans de grandes marmites et vinrent avec de grands éclats de rire les déposer dans la cour de la mairie. Mais les Bavares produisaient de telles quantités d'ordures qu'il fallut renoncer au travail herculéen du nettoyage.

C'était d'ailleurs inutile si on ne trouvait pas une solution au problème essentiel des subsistances. On n'a pas assez remarqué combien la médiocre dévastation des environs de Paris fit souffrir les Allemands. Pendant des jours, les appétits allemands n'eurent que les vivres des échelons de réserve et les trouvailles des cachettes. A Sceaux les résultats furent minces. On n'y fit pas de ces découvertes que l'histoire a retenues dans certains secteurs voisins. Ah ! la 3^e division avait eu la chance de ramasser dans la redoute du Moulin de la Tour des approvisionnements tels que la garnison dut consacrer trois semaines à les engloutir ! A Sceaux on ne recueillit guère que des quantités inépuisables de vin, avec quelques liqueurs, quelques légumes verts et quelques pommes de terre. — Alors ce fut la famine. Il fallait entendre par exemple les grognements des artilleurs. Evidemment, ils avaient de la pâtre pour leurs chevaux, grâce à l'Intendance du château, où les fermiers avaient laissé de l'avoine, de la paille, une batteuse. Mais ils n'avaient rien pour eux-mêmes. Le 23 septembre, pas de viande : on dut se contenter de deux soupes avec des pommes de terre, du riz et un peu de lard, plus un litre de vin par homme. Le 24, pas de viande. Le 25, un tiers de livre de viande par homme. Le 26, rien ; le 27, le 28, le 29, rien. Ce jour-là, on se fit à l'idée de manger du cheval ; on sacrifia une des bêtes prises à Sedan et on fit macérer la chair dans du vinaigre pendant 24 heures. Le 30, rien ; le 1^{er} et le 2 octobre, pas de distribution officielle encore.

Pourtant l'état-major essayait d'organiser le ravitaillement par l'arrière. On réquisitionnait les voitures laissées dans la localité ; on envoyait des corvées dans le département de Seine et Oise pour cueillir pommes de terre, raisin, fruits ; on payait très cher les paysans et les marchands qui consentaient à faire fortune en ravitaillant les assiégés de Paris ; on poussait la

cavalerie très loin pour réquisitionner sans trop de précautions les troupeaux de la Beauce et du Gâtinais. C'était insuffisant. — L'état-major dut organiser le ravitaillement par l'Allemagne. On répara une voie ferrée depuis la frontière jusqu'à Corbeil ; et puis les moutons allemands par milliers reprirent la vieille direction du marché de Sceaux. On n'a pas remarqué cette résurrection du marché de Sceaux en 1870 ; et pourtant sans les bergers bavarois de Sceaux, le siège de Paris aurait difficilement duré.

A Sceaux même on se débrouillait pour l'abattage et la distribution des vivres. D'après les renseignements locaux le culte du ventre se centralisait autour de l'église : le personnel occupait le presbytère ; le gros bétail, d'ailleurs assez rare, était tué dans les abattoirs privés des deux bouchers ; quant aux moutons innombrables, ils étaient sacrifiés dans le hangar de l'épicerie Godefroy. On enlevait hâtivement les peaux, les entrailles, les viscères, les pattes et les têtes, dont les Allemands ne mangeaient pas ; on en combla le vieil étang de l'épicerie Godefroy, on en accumula dans les jardins de la rue de Florian et de la rue Houdan, on en remplit même un certain nombre de puits dans la rue des Imbergères. Puis le découpage et la distribution avaient lieu dans le café de la place de l'église, sur le billard.

21 septembre encore : déjà les assiégeants entreprenaient des fortifications pour se défendre contre toute sortie des assiégés. Ici le colonel Fogt, directeur du génie de campagne du corps d'armée, avait pris la direction des travaux. Trois lignes de défense devaient être échelonnées en profondeur. La 1^{re} suivait la chaîne des avant-postes, par la redoute du Moulin de la Tour, Chatillon, Bagneux, et le nord de Bourg la Reine, tout le long de la 1^{re} crête miraculeusement occupée. La 2^e ligne suivait la 2^e crête, par la ferme de Trivaux, le Plessis-Piquet, Sceaux et le sud de Bourg la Reine. La 3^e ligne passait par le Petit Bicêtre, Villacoublay, Malabry et la Croix de Berny. Dans chaque ligne on mit au travail tous les soldats qui n'étaient pas de service ; on abattit des arbres, on creusa des tranchées, on crénela des murs ; on construisit des barricades, des fortins, des batteries, des remblais et des ponts ; on aménagea des abris dans les caves. Occupons-nous seulement des travaux de Sceaux.

On organisa d'abord les obstacles défensifs. Le chemin de fer, en montant sur le versant nord, creusait trois longues tranchées parallèles : ce fut la base des premiers travaux. On allongea cet obstacle à l'ouest jusqu'à Robinson par des

abatis et des terrassements. On le renforça un peu en arrière par 4 fortins : le 1^{er} entourait le cimetière, le 2^e utilisait les grands murs du boulevard Desgranges, le 3^e barrait la rue de Penthièvre derrière le hangar de l'épicerie Lucas (aujourd'hui n° 26), le 4^e utilisait la gare de Bourg la Reine et l'entrée du tunnel. — Le parc de Trévisé, un peu en arrière, offrait un 2^e obstacle, avec ses hauts murs et ses haies vives ; on l'organisa de même. Le mur situé au bas de la rue Houdan, entre le pavillon de Bourg la Reine et Sartoris, fut transformé en redoute sur 142 m. de long ; les haies de Sartoris (où s'élève aujourd'hui le lycée Lakanal) furent renforcées par des abatis ; les autres murs furent aménagés sur toute la périphérie, avec des banquettes de tir et des créneaux. Le dossier des réparations permet de compter 1.076 créneaux. On y ajouta deux fortins, l'un sur la crête au sud-est de l'Orangerie, l'autre autour du Marché de Sceaux.

Puis on s'appliqua pour n'omettre aucun accessoire. Des emplacements de batterie durent renforcer ces ouvrages sur les deux flancs. Dès le 22 septembre, le lieutenant Gessner reçut ordre de reconnaître un emplacement à l'ouest, pour battre la vallée entre Fontenay et Sceaux ; et il choisit une plateforme au nord de la ferme Robinson. Bientôt il fut chargé de chercher un emplacement à l'est, dominant la vallée de la Bièvre ; et il trouva une plateforme assez défilée, dans un jardin à la sortie est du village, à 300 m. environ du petit parc, derrière la tranchée du chemin de fer. Ces deux emplacements furent déblayés. — Puis on pensa aux communications stratégiques. On établit des chemins de ronde, reliant les défenses d'une même ligne, à travers les jardins, par des brèches dans les murs et des tranchées continues. On construisit des chemins de colonnes, pour amener les renforts de l'arrière sans les risquer sur les anciennes routes repérées. Le principal de ces chemins passa par Sceaux : il commençait à la Croix de Berny, suivait le côté ouest de la voie ferrée, puis se cachait longuement dans les fourrés du parc au-dessus de l'Octogone ; puis il débouchait vers l'Orangerie, passait à l'ouest de l'Orangerie et du château ; il atteignait la rue Houdan, longeait l'est de la Ménagerie ; puis il descendait droit vers le nord dans les cultures jusqu'au ruisseau de la Fontaine et il remontait pour aboutir à l'ouest de Bagneux. Il fallut abattre beaucoup d'arbres, établir des tranchées et des remblais, élargir des morceaux de sentiers, construire un pont. A l'est, deux chemins accessoires passaient dans Bourg la Reine, en utilisant les cours de chaque côté de la Grande rue. A l'ouest, on aména-

geait la route de Sceaux à Fontenay, si remarquablement creusée et défilée entre de grands murs, en lui ajoutant quelques masques. — On pensa encore aux observatoires : il en fallait un par division. Celui de la 4^e division fut installé au Belvédère du château de Trévisé : entendez le Pavillon de l'Aurore. Il y eut là en permanence un officier, avec des lorgnettes et des estafettes. — On pensa aux liaisons. On construisit une ligne télégraphique, en employant le matériel des stations de Sceaux et d'Antony, pour relier le corps d'armée avec le grand quartier général à Versailles. Pour arriver aux divisions et aux brigades, on essaya aussi une ligne télégraphique, qui fut coupée 5 fois en un jour ; alors on essaya des signaux optiques, qui ne réussirent pas beaucoup mieux dans les brouillards automnaux ; on se décida pour l'organisation d'un service d'estafettes. — On pensa aux alertes. Un poste d'alerte fut établi dans chaque cantonnement. En cas de signal, les réserves de la 7^e brigade devaient se rassembler à la Croix de Berny, celles de la 8^e sur la place de l'église à Sceaux. — Le 11 octobre, le colonel Fogt pouvait annoncer que les travaux urgents étaient prêts.

Restait à régler la question des rapports avec les rares civils qui s'entêtaient à encombrer les cantonnements. Tous les témoins s'accordent à dire que les officiers et les soldats bavarois furent corrects, même un tantinet sentimentaux. A Bourg la Reine deux soldats revenaient le soir à l'orphelinat embrasser la petite Jeanne qui leur rappelait d'autres fillettes laissées au pays ; les soldats de corvée laissaient le domestique Jean arracher des pommes de terre à côté d'eux dans le champ des sœurs ; un médecin venait volontiers se raser et demander du café à l'orphelinat. A Sceaux les anciens hôtes de M. Retrou lui fournirent du travail à l'abattoir des moutons ; l'officier du 5^e régiment qui avait sauvé M. Tripier lui ordonna de se présenter quotidiennement aux distributions ; un médecin soigna la vieille M^{me} Sahugue. Mais les états-majors n'avaient pas le droit de s'attendrir. Dès le 25 septembre, un officier à grande barbe blanche inspectait les instrus avec un air féroce et leur interdisait de faire apparaître la moindre lumière pendant la nuit. Les cantonnements restèrent même alertés toute la nuit suivante, parce qu'on avait cru voir une lumière à l'orphelinat de Bourg la Reine. — Le 30 septembre, combat de Villejuif. Les Français réoccupaient Villejuif, le Moulin Saquet, les Hautes Bruyères, poussaient un instant jusque dans l'Haÿ. La position des Bavarois devenant dangereuse, on redoubla de suspicion contre les civils. On établit une rela-

tion entre cette mésaventure et une réparation à l'horloge de l'orphelinat de Bourg la Reine. On crut avoir vu des signaux faits avec un drapeau dans la pharmacie voisine. On parla d'un souterrain qui ferait communiquer l'orphelinat avec les forts. Bref le général Börries von Wissel fit comparaître au château de Trévise le vicaire Liégeois et l'aide pharmacien ; puis il leur imposa un sauf-conduit pour aller villégiaturer ailleurs. Leibig ajoute que les soldats profitèrent aussitôt de l'aubaine. Ils pillèrent la pharmacie malgré les efforts d'un volontaire étudiant en pharmacie, et ils burent toutes les fioles qui ne portaient pas l'étiquette : poison.

Maintenant il n'y avait plus qu'à laisser venir la capitulation de Paris. Déjà on reprenait l'ennuyeuse vie de caserne ; les chefs commandaient des exercices ; les soldats s'ingéniaient à fabriquer des pipes et des porte-cigares. Mais les Français avaient beaucoup travaillé eux aussi ; ils avaient donné forme à leur armée nouvelle et ils mirent à rude épreuve la quiétude des assiégeants. — Le 10 octobre, la 7^e brigade, sous la pression française, dut reculer la plupart de ses vedettes et évacuer la Maison Pichon au nord de Bourg la Reine. Le 13 octobre éclatait la bataille de Chatillon-Bagneux.

En principe il ne s'agissait que d'une reconnaissance. Le général Trochu avait constaté le silence des troupes allemandes au sud de Paris ; il s'était demandé si les Allemands ne faisaient pas partir leurs effectifs contre l'armée de la Loire ; il avait le devoir de savoir s'ils étaient encore là. A minuit un quart le général Vinoy, commandant le 13^e corps d'armée et le secteur au sud de la Seine reçut l'ordre de faire avancer la division Blanchard pour opérer une grande reconnaissance sur le plateau de Chatillon : pas d'autre objectif. Le général Vinoy et son état-major s'étaient aussitôt débrouillés pour organiser une double attaque : la brigade de Susbielle agirait contre Chatillon et la brigade de la Mariouse contre Bagneux ; quelques compagnies feraient des diversions sur les deux flancs, à droite vers Clamart et à gauche vers Bourg la Reine. C'était tomber en plein sur nos nouveaux Scéens. Les troupes furent rassemblées tant bien que mal dans la nuit noire et par des chemins difficiles.

8 heures du matin. Les avant-postes bavarois sentaient des mouvements insolites sous la brume matinale. Bientôt ils annoncèrent que des troupes se massaient derrière les premiers ouvrages français, que des réserves s'avançaient par la route de Montrouge vers la Grange Ory. Les Bavarois se mirent aussitôt en garde. La malchance avait désigné pour le service

de ce jour-là le 3^e bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie du Roi à Chatillon, le 5^e bataillon de chasseurs à Bagneux, le 3^e bataillon du 5^e régiment en soutien à Fontenay. Les deux bataillons d'avant-postes occupèrent leurs positions de combat ; le bataillon de Fontenay envoya sa 9^e compagnie à Chatillon et la 10^e à Bagneux.

9 heures : juste à l'heure prescrite, l'attaque se déclencha. Instantanément les forts d'Issy, Vanves, Montrouge et Bicêtre, les redoutes du Moulin Saquet et des Hautes Bruyères criblèrent de leurs gros projectiles les ouvrages avancés qui furent en partie détruits. Puis l'artillerie de campagne entra en ligne : deux canons démolirent les barricades élevées sur la grande route de Chatillon, deux batteries prirent position à l'ouest de la route de Montrouge pour canonner Bagneux. Puis l'infanterie avança, procédant par bonds, utilisant les moindres obstacles du terrain, à la manière de vieilles troupes.

Or du côté de Chatillon l'attaque constata tout de suite des forces indiscutables. En vain les mobiles furent-ils appuyés par un régiment d'active, le 42^e. On occupa la grande barricade, on conquist un certain nombre de maisons, on arriva jusqu'à l'église. Mais c'était dur ; le bataillon bavarois se cramponnait, il fallait appeler les sapeurs pour briser les portes et éventrer les murs, il fallait assiéger chaque étage et chaque cave. Puis le général von Hartmann, qui tenait par dessus tout à sa Bayernschanze envoya tous les renforts de ce côté. Immédiatement les trois bataillons de Sceaux avaient été alertés derrière l'église ; le 3^e bataillon du 11^e régiment et le 1^{er} bataillon du 7^e régiment couraient à Chatillon ; le 3^e bataillon du 14^e régiment les suivait de près à Fontenay. Puis les réserves spéciales du corps d'armée à Châtenay étaient appelées à la rescousse. Il y avait là un bataillon non embrigadé, le 10^e bataillon de chasseurs (lieutenant-colonel von Heckel), qui partait aussi pour Fontenay. Les Français durent piétiner.

Il n'en était pas de même à Bagneux. Les 3 bataillons des mobiles de la Côte d'Or et le 1^{er} bataillon des mobiles de l'Aube arrivaient avec un entrain irrésistible ; ils enlevaient tout le nord de Bagneux, franchissaient les barricades, vidaient les maisons à la baïonnette, « Allons, mes enfants ! criait le commandant de Dampierre, vous verrez que ce n'est pas si terrible que cela ! » Et puis les mobiles tombaient juste sur le point faible de la ligne bavaroise, sur la ligne de remplissage mal remplie entre Chatillon et Bourg la Reine. Les 5 compagnies bavaroises incomplètes n'arrivaient pas à tenir un pareil front, et personne ne songeait à leur envoyer du renfort.

10 heures. Il fallait s'y attendre : la défense de Bagneux brusquement s'effondra. Un bataillon de mobiles avait commencé un mouvement tournant par l'est ; les 3 bataillons du 35^e régiment d'active arrivaient en renfort et entreprenaient un mouvement tournant par l'ouest. Comment tenir ? Les Français occupèrent les maisons au sud de Bagneux ; ils cernèrent, tuèrent ou prirent la plus grande partie de la garnison. Le soldat Le Gouil, du 35^e, ramenait à lui seul 10 prisonniers.

11 heures. La situation bavaroise devenait critique. Les Français menaçaient la crête de Sceaux. Voici l'infanterie qui garnit les lisières de Bagneux. Voici les deux batteries de campagne qui prennent position sur la place de Bagneux. Les projectiles sifflent. Or à Sceaux il n'y avait presque plus personne, à Châtenay de même. Ce fut l'heure décisive du siège : la trouée était presque faite. — La trouée ne fut pas faite parce que les Français n'avancèrent pas davantage. Faute d'autres ordres, leurs troupes se mirent à organiser le terrain conquis.

1 heure du soir. Il n'y avait encore à Sceaux que la VI^e batterie de 6 livres. Depuis 10 heures elle s'était mise en place. Le lieutenant Hederer avec les 2 pièces du 1^{er} peloton s'était dissimulé dans le petit parc ; le capitaine Jamin, récemment promu au commandement de la batterie, s'était posté avec les 4 autres pièces sur l'emplacement préparé derrière le chemin de fer. Or une batterie française débouchait vers la Maison Pichon. Le capitaine Jamin risqua une intervention. Il prit la distance de tir : 2.900 m. ; puis il commanda le feu. Le lieutenant Hederer hésita devant la distance : 3.200 m. ; puis il essaya de tirer aussi. On réussit à expédier 63 obus. Mais cette intervention ne fit qu'attirer une 2^e grêle de projectiles sur Sceaux. Aussitôt la batterie de Maison Pichon riposta ; les deux batteries de Bagneux l'appuyèrent ; les grosses pièces des forts s'en mêlèrent. Il faut bien avouer qu'en un clin d'œil 5 chevaux furent mis hors de combat et que le canonier Wiedemann mérita la croix de fer en réorganisant son attelage. Puis un obus de Bicêtre démonta une des pièces ; et le caporal Wachs mérita la croix de fer en essayant de réparer la culasse sous le feu. L'artillerie était déjà hors de combat.

1 heure 1/2. Mais l'état-major de la 4^e division avait eu le temps de se remettre, et il s'encourageait à organiser une contre offensive. Faute de mieux, on emprunta des troupes à la 7^e brigade qui n'avait pas de mal à défendre Bourg la Reine ; et on dirigea une première riposte par Sceaux. Le 2^e bataillon du 5^e régiment monta d'abord, à l'abri du parc de Trévise vers la gare de Sceaux ; il s'engagea dans les tranchées du

chemin de fer, il aborda le coteau de Bagneux par l'est. Puis le 1^{er} bataillon du même régiment arriva lui aussi par le parc, il descendit par le nouveau chemin de colonnes dans le bas-fond qui sépare Sceaux de Bagneux ; il monta vers l'éperon sud-est de Bagneux ; il reprit quelques maisons isolées et vides ; il arriva enfin à la lisière du village, d'où il exécuta des salves et des feux rapides. — Alors les troupes concentrées dans Fontenay furent chargées d'une deuxième riposte. Il y avait là les débris du 5^e bataillon de chasseurs, le reste du 3^e bataillon du 5^e, le 3^e bataillon du 14^e ; il y avait surtout le 10^e bataillon de chasseurs, encore frais. Le lieutenant-colonel von Heckel prit le commandement de l'attaque et poussa tout son monde vers la lisière ouest de Bagneux qu'il finit par occuper.

3 heures. Les Bavares charmés se mirent à enlever à qui mieux mieux barricades et maisons, aussi bien dans Bagneux que dans Chatillon. Ils ne comprirent pas tout de suite que l'état-major français satisfait avait ordonné la retraite. Ils durent pourtant marquer le pas quelque temps au nord-est de Bagneux, où les marins de Montrouge entendaient détruire le mur du parc avant de partir. Puis ils arrivèrent à leurs anciennes positions. Puis ils eurent l'outrecuidance de poursuivre leurs adversaires : un demi-tour, quelques feux de bataillon, et les Bavares n'insistèrent plus.

4 heures 1/2. La nuit tombait.

La journée avait été dure pour nos nouveaux Scéens. Le lendemain ils durent demander un armistice pour ramasser les victimes. L'opération dura de 11 à 6 heures. Du côté français on relevait 409 morts ou blessés ; on regrettait surtout le commandant de Dampierre, tué à l'assaut de la dernière barricade de Bagneux. Du côté allemand le grand état-major catalogua : tués 4 officiers, 96 hommes, 12 chevaux ; blessés 6 officiers, 199 hommes, 4 chevaux ; disparus 61 hommes. Les deux bataillons exposés en première ligne étaient hors de combat. A Chatillon le 3^e bataillon du 1^{er} régiment avait perdu presque tous ses officiers et le quart de son effectif : 3 officiers tués, 3 blessés, 34 hommes tués, 62 blessés, 28 disparus. A Bagneux le 5^e bataillon de chasseurs avait perdu 1 officier tué, 1 blessé, 22 hommes tués, 40 blessés, 32 disparus. En 1870 il faut chercher les pertes autour de Metz pour trouver pareils chiffres.

De tout cela il nous reste un monument au cimetière. C'est une stèle trapezoïdale, sur laquelle un sculpteur ignorant a gravé des fautes d'allemand et des lettres gothiques incomplètes.

†

DEM

AN DEN LENDER BEI

CHATILLON-BAGNEUX

D. 13 O//BR 1870 AUF

DEM FELDE DER EHRE

GEBLIEBENEN OFFIZIERE

BAPTIST THANNER

LIEUT. I. K. BAYR. I. INFT. REGT

HEINRICH WILD

LIEUT. I. K. BAYR. 5. JAEGER-BAON

GEWIDMET

VON DEN OFFIZIEREN IHRER

ABTHEILUNG

Traduction à peu près : A l'officier resté au champ d'honneur dans les contrées de Chatillon-Bagneux, le 13 Octobre 1870, Baptist Thanner, lieutenant au 1^{er} régiment royal bavarois d'infanterie ; Heinrich Wild, lieutenant au 5^e bataillon royal bavarois de chasseurs ; consacré par les officiers de leur groupe.

Les états-majors bavarois ne perdirent pas de temps pour utiliser cette leçon.

Tout de suite ils s'en prirent aux civils. Dès le 14 octobre ordre de déguerpir, tous. Pas de rémission, même pour les sœurs et les orphelines de Bourg la Reine : l'unique faveur qu'elles obtinrent, ce fut une voiture à âne pour emmener les bagages et les toutes petites. Seule M^{me} Sahugue, n'étant pas transportable, ne fut pas transportée. Les expulsés furent dirigés vers Longjumeau ; puis ils furent laissés à peu près libres, mais sous la condition de ne pas revenir en deçà de la route Versailles-Antony. Ils eurent du mal à vivre. M. Retrou dut entrer comme cuisinier au service d'un général allemand à Longjumeau. M. Tripier dut quelque peu mendier son pain à Saclais, jusqu'au jour où il glissa sur le verglas et où il fut admis à l'hôpital de Palaiseau avec une jambe cassée. Il n'y eut guère que le blanchisseur Levacher qui se débrouilla ; et même, d'après une note mise par M. Arnoult dans le dossier des réparations, il aurait obtenu la permission de revenir à Sceaux un jour par semaine.

Deuxième constatation urgente : les états-majors à Sceaux avaient été trop exposés. Alors le général von Maillinger s'abrita sur le versant sud de Sceaux. Leibig indique la maison d'un ancien maréchal de France : le général von Maillinger eut donc

la gloire de remplacer Bernadotte, tandis que ses bureaux devaient se réorganiser à côté dans la maison Vandermarcq. Quant au général Börries von Wissel, il déménagea du château de Trévisé jusqu'à la Croix de Berny ; et il eut soin de cantonner autour de lui un des deux bataillons primitivement affectés à Antony.

Troisième constatation : les effectifs de la 8^e brigade s'étaient révélés insuffisants pour tenir une ligne qui n'était pas un remplissage. Ils devenaient bien plus insuffisants désormais, car on ne put jamais remettre en ligne les deux bataillons démolis. Alors on rétrécit le front, en passant la défense du village de Chatillon à la 3^e division. Puis on renforça l'infanterie par 2 bataillons de nouveaux Scéens : le 1^{er} bataillon du 7^e régiment (Hohenhausen), emprunté à la 5^e brigade, et le 10^e bataillon de chasseurs, emprunté à la réserve du corps d'armée. Puis on renforça l'artillerie par 2 batteries provenant de la même réserve : la V^e batterie de 6 livres, du 4^e régiment d'artillerie, capitaine Blume, et la IX^e batterie de 12 livres, du 2^e régiment, capitaine Ebner. On pria encore la 7^e brigade de mettre un de ses bataillons au service de la 8^e. Il était entendu que ces renforts permettraient d'abord d'établir 2 bataillons à Bagneux. Mais il y aurait aussi 5 bataillons et 3 batteries à Sceaux.

Quatrième constatation : les fortifications n'avaient pas été assez fortes. Donc on reprit et on renforça les trois lignes. A Sceaux même, on s'occupa surtout des batteries. D'abord il y eut 3 emplacements armés. Mieux vaut ne pas les chercher dans les cartes de Gebtsattel. Grâce aux souvenirs des survivants et aux dossiers des réparations, nous pouvons les fixer ainsi. Ils étaient tous les trois au bord nord de la rue Houdan. La batterie Ebner aménagea pour ses gros canons de 12 une plateforme qui fut admirée, en face du Saut du Loup, comme on disait alors, c'est-à-dire à peu près vers la maison des Eaux, aujourd'hui n^o 36 de l'avenue V. Hugo de Bourg la Reine. La batterie Jamin améliora l'emplacement déjà préparé par elle, qui dominait le chemin de fer, au fond du jardin de M. Lenoir, aujourd'hui numéros 3 et 4 de la rue Lakanal. La batterie Blume s'installa un peu plus près de Sceaux, au fond du jardin de M. Montagne, aujourd'hui n^o 24 de la rue Houdan. Puis ces emplacements furent fortifiés : on construisit sur leur front des épaulements en gabions et en terre, s'élevant à peu près à hauteur d'homme. Enfin on y ajouta quelques fausses batteries, l'une par exemple dans la propriété Bertron, à l'angle de la rue de Fontenay et de la rue Bertron, armée de tuyaux de poêle. — Quel était l'ob-

jectif ? Les vieux Scéens sont restés persuadés que ces batteries étaient destinées à leur envoyer des obus dans le quartier du Panthéon ; et Advielle n'a pas manqué de l'imprimer. C'est ignorer la portée des canons allemands en 1870. Les documents allemands révèlent une destination plus modeste : les batteries de Sceaux surveillaient d'une part le débouché de Bagneux et d'autre part le couloir de la Bièvre avec la route d'Orléans et la maison Pichon.

Un problème supplémentaire s'imposa bientôt : puisque le siège durait, il fallait faire hiverner toutes ces troupes. (Un recensement fait le 31 octobre dans le corps d'armée dénombrait 20.972 hommes, 2.732 chevaux, 102 canons ; la population de Sceaux dépassait donc sensiblement 3.000 hommes). On serra les soldats : 75, 80 par maison. On apporta des literies supplémentaires. On aménagea quelques salles de récréation : par exemple la salle de billard de la maison Fernique fut transformée en salle de danse, qu'on meubla d'un harmonium emprunté à la pension Meunier et d'une multitude de petits oriflammes enlevés à l'école des sœurs. Les déménageurs de pianos surtout travaillèrent avec une conscience allemande : ils apportèrent tant d'instruments qu'on ne put pas trouver assez d'amateurs pour taper sur tous ; on en établit un dépôt à l'Intendance ; et il en resta pour construire une barricade supplémentaire à Bourg la Reine : la *Pianinobarrikade*. — Naturellement les difficultés surgissaient de tous côtés. Un jour c'étaient les écuries de l'Intendance qui brûlaient ; et il fallut installer les chevaux de l'artillerie dans les caves du château. Un autre jour les rapports commençaient à signaler les immondices qui comblaient un certain nombre de chambrées. Bientôt des rapports nombreux se plaignirent du froid. Si on avait beaucoup admiré les cheminées françaises au début et si on y avait fait gaiement des flambées automnales, on grondait maintenant qu'elles n'étaient pas capables de lutter contre l'hiver de 1870. On les poussa, on les cassa. Sceaux prenait l'allure d'une entreprise de chauffage. Partout des hommes chargés de bois sur les épaules, sur la tête, sur le dos. Quelquefois on se mettait à plusieurs pour entraîner un morceau colossal. Planches, portes, lattes, arbres, tiroirs, fenêtres, traverses, chaises, escaliers, meubles, on brûlait tout. Et on regrettait les poêles d'Allemagne ! — Enfin on annonça de nouveaux arrivants. Cette fois il fallut chercher de nouvelles installations. On recourut à des huttes de terre qu'on éleva en grand nombre dans le parc. Les hommes grognèrent encore beaucoup, car ça ressemblait à des tanières pour des animaux et on ne pouvait

même pas s'y tenir debout. Puis les murmures s'atténuèrent quand on eut installé un fourneau dans chaque hutte ; et l'état-major affirma que les soldats s'y trouvaient mieux que dans les localités.

Alors il n'y eut plus qu'à recommencer à s'ennuyer. « Ah ! nous assure Leibig, on attendait avec confiance les Français cette fois. » Mais les Français ne venaient plus. On ne peut guère compter les maraudeurs qui apparaissaient parfois en avant de Montrouge. A la rigueur les camarades de Leibig auraient bien essayé ces cibles ; mais le capitaine Schwemmer les en empêchait : « Ah ! laissez-les donc courir, car ils doivent avoir faim ! » Quant aux troupes, elles ne se montrèrent qu'une fois dans le voisinage : le 29 novembre, combat de l'Hay. Mais c'était loin, dans le secteur du VI^e corps prussien, et puis ce n'était qu'une feinte pour préparer la grande sortie de Champigny. Seuls les artilleurs en profitèrent un peu.

6 heures 1/4 : tous nos Bavaois furent alertés.

8 heures : on entrevit l'attaque d'artillerie et d'infanterie qui s'abattait sur l'Hay.

8 heures 1/2 : le capitaine Ebner fit tonner ses grosses pièces de 12 contre des réserves d'infanterie qui apparaissaient vers Arcueil et Cachan. Aussitôt les forts ripostèrent par un arrosage qui détériora les parapets et un cheval. Le capitaine Jamin appuya son collègue avec un résultat analogue. Il eut le temps d'expédier 48 obus ; puis il eut 5 chevaux démolis, 1 homme blessé ; le cavalier Wagner mérita la croix de fer pour avoir réorganisé son attelage.

9 heures : et les Français avaient déjà disparu. Le capitaine Jamin eut l'idée d'envoyer des obus incendiaires sur une fabrique qu'il apercevait dans Arcueil ; il tira 18 obus, mais sans résultat, car la distance était trop grande.

On arrivait ainsi en décembre. Le blocus s'éternisait et les Bavaois s'énervaient. Eux qui avaient cru la guerre finie après Sedan, eux qui avaient accepté tout au plus l'idée d'assiéger Paris pendant quelques semaines, ils étaient forcés de constater que la maudite ville durait et même qu'elle frappait de plus en plus. L'artillerie française se renforçait sans cesse. Leibig nous signale deux ordonnances abattus dans la grande rue de Bourg la Reine. Un obus tomba au milieu de la grande salle de l'hôtel de Bourg la Reine, où étaient massées deux compagnies, d'ailleurs sans toucher personne. Les obus abondaient sur Plessis-Piquet. Les obus arrivaient jusqu'à la Croix de Berny. Les obus affectionnaient la place de l'église

de Sceaux, si bien qu'on dut l'interdire par un entourage de palissades et par un écriteau : GRANATENPLATZ. Les soldats grognaient : c'était comme si l'armée allemande était venue se faire assiéger par l'armée de Paris ; on en avait assez des concerts et illuminations offerts tous les soirs par l'artillerie française, tandis que l'artillerie allemande faisait les silences. Les états-majors ajoutaient que la pointe formée par les Bavaois au sud de Paris ne serait bientôt plus tenable et que l'investissement serait rompu.

Ainsi le grand état-major de Versailles surmonta les scrupules du Kronprinz et permit d'organiser le bombardement. Pendant tout le mois de décembre une activité nouvelle ranima les environs de Sceaux. Voici passer un grand chef, le lieutenant-général von Kameke, commandant le génie, qui amène à côté de la 4^e division bavaroise la 5^e compagnie de pionniers. Puis c'est le général-major prince von Hohenlohe-Ingelfingen, qui conduit une espèce nouvelle de nouveaux Scéens. Ceux-là, on les reconnaît à leur uniforme bleu foncé et noir, ainsi qu'à la boule de cuivre qui surmonte leur casque. Ce sont des Prussiens. Ce sont les artilleurs du 4^e régiment d'artillerie de forteresse de Magdebourg. Il y en a tout un groupe sous le commandement du major von Storp : I^{re} compagnie, capitaine Meyer ; II^e compagnie, capitaine Wittich ; III^e compagnie, capitaine Leo ; IV^e compagnie, capitaine Klier ; XIV^e compagnie, capitaine Schrecker. — Bientôt on voit rouler aux environs quelques chariots pesamment chargés. Ils avaient passé la Seine sur le pont de Corbeil ou même sur la glace. Ils se dirigeaient vers Villacoublay, où s'organisait le grand parc d'artillerie de siège. Ils apportaient les gros canons et les gros obus.

Sapeurs, artilleurs, fantassins travaillaient de tout leur cœur à la préparation des batteries. Songez que le front sud avait l'honneur d'être désigné pour l'attaque principale, à cause de la pointe que les Bavaois poussaient vers Paris. Le général von Kameke avait dessiné 3 groupes de batteries, à Meudon-Clamant, à Chatillon, à Fontenay-Bagneux. Ce 3^e groupe revenait aux artilleurs de Sceaux. On y préparait 5 batteries :

N^o 11. Face nord de Fontenay. Tirant à enfiler et à démonter. Objectif : front ouest du fort de Montrouge. Distance de tir : 2.700 m.

N^o 12. Face nord de Fontenay. Tirant à enfiler et à démonter. Objectif : front ouest du fort de Montrouge. Distance de tir : 2.750 m.

N^o 18. Ouest de Bagneux. Batterie de bombardement et de

tir à démonter. Objectifs : fort de Montrouge, batterie à l'ouest du fort et ville de Paris. Distances de tir : 2.000 et 7.000 m.

N° 15. Ouest de Bagneux. Batterie pour mortiers à tir courbe. Objectif : fort de Montrouge. Distance de tir 2.200 m.

N° 22. Ouest de Bagneux. Tirant à démonter et à enfler. Objectifs : front ouest du fort de Montrouge et emplacements de batteries à l'ouest de ce fort. Distances de tir : 2.100 et 2.300 m. (1).

Les trois batteries de Sceaux furent perfectionnées pour ne pas se montrer trop inférieures à leurs grosses voisines. On haussa les parapets jusqu'à 5 pieds ; on les renforça par des étais ; on construisit à côté des casemates solidement couvertes pour le personnel et les munitions, les rails et les traverses du chemin de fer fournissant la charpente la plus adéquate pour supporter les épais toits de terre. On creusa encore des tranchées pour faciliter la circulation entre les batteries, des boyaux pour amener les munitions et les renforts. On construisit aussi un peu partout des abris couverts, pour protéger les fantassins contre des ripostes probables. Signalons que les travailleurs de la batterie Jamin furent récompensés par la découverte d'une cachette contenant 5 ou 600 bouteilles de vin.

Malgré tant de travaux, le bombardement tardait à venir, au gré des hommes. Il y avait des espérances mystiques et des scepticismes. La Noël passa sans amener l'évènement ; et on se consola mal en brûlant des arbres de Noël. La nouvelle année arriva : à minuit on choqua les quarts à la prompte capitulation de Paris et à la victoire des armées allemandes ; mais on n'eut pas les étrennes du bombardement. Pour bombarder, il manquait quelque chose. Il faut nous replacer en 1870 : avec tous ses efforts, l'artillerie allemande n'avait pu concentrer à Villacoublay, pour l'attaque principale sur tout le front sud, que 98 canons et quelques munitions. — Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier, une grande détonation fit sursauter tous les cantonnements : ce n'était que la tour à l'Anglais, là-haut à Chatillon, que le génie faisait sauter parce que les artilleurs français y avaient trouvé un trop beau repère. — Dans la nuit du 2 au 3, réquisition de tous les travailleurs disponibles : il ne s'agissait encore que de dérouler des lignes télégraphiques, établir des places de pansement et creuser des tranchées. — Dans la nuit du 3 au 4, les espérances se ranimèrent. Par ordre supérieur, les avant-postes avaient été poussés

(1) D'après les renseignements de M. Dervieux, les batteries de Bagneux étaient en avant du mur de la grande propriété Eustache.

aussi avant que possible ; le 10^e bataillon de chasseurs était parti pour Chatillon ; le bataillon de Fontenay avait été déployé tout entier au-delà de la lisière nord, et il avait fallu amener deux compagnies de Sceaux pour garder le village. Toute la nuit les routes gémirent sous le bruit des chariots qui montaient vers Bagneux ou vers Fontenay. C'était l'artillerie qui arrivait, au moins en partie. Le grand parc de Villacoublay avait enfin réussi à fournir à ce groupe 18 canons, avec lesquels on arma 3 batteries. A la batterie n^o 11 de Fontenay on établissait 8 canons de 12. La batterie n^o 12 de Fontenay avait 8 canons de 15. A la batterie n^o 15 de Bagneux on essayait de mettre en place 2 mortiers rayés de 21 cm. Les artilleurs recevaient leurs consignes : la conduite des feux serait réglée dans chaque batterie par un officier supérieur de jour. Après 24 heures de service, les effectifs seraient relevés et ils prendraient un repos, d'un jour pour les officiers, de deux jours pour les hommes. Une immense espérance traversa Sceaux. — Et le 4 janvier se passa sans apporter autre chose qu'une immense déception de plus. « Attention. voilà l'heure ! on va entendre la puissante voix des canons allemands ! » 7 heures : rien. 8 heures : rien. Il paraît que le brouillard était trop épais et que les artilleurs n'apercevaient pas leurs objectifs.

La nuit du 4 au 5 fut amère. Le 5 janvier commença dans le scepticisme. Pourtant la visibilité s'améliorait. Tout à coup, à 8 heures, une forte détonation retentit : c'était la batterie n^o 8 à Chatillon qui tirait le signal. Instantanément tout le monde fut debout dans les cantonnements de Sceaux, comme à un commandement, tandis que vibrait un colossal Hurrah ! Il était à peine fini qu'éclata un tonnerre, prolongé. Hurrah ! deux fois hurrah ! c'étaient les 9 batteries armées de Clamart et de Chatillon qui ouvraient le feu à la fois contre les forts d'Issy et de Vanves. A 10 heures 1/4 le concert se rapprocha par l'entrée en action des deux batteries de Fontenay, tirant sur le fort de Montrouge. L'instant d'après, les trois batteries de Sceaux tiraient sur la Maison Pichon et sur Cachan. Nos Bavarois trépignaient : on se félicitait, on envoyait des cartes postales aux familles. Là-haut, dans les avant-postes de Bagneux, les bataillons privilégiés écarquillaient les yeux et savaient les points de chute. Le fort était touché : hurrah ! Une caserne flambait : hurrah ! Tous les documents allemands, qu'ils soient du volontaire Leibig ou du général en chef von Moltke, s'accordent pour répéter le hurlement d'allégresse.

Le plus beau concert du monde souffrait bien de quelques accros. A la batterie n^o 15 de Bagneux, les artilleurs ne

purent pas faire fonctionner leurs mortiers. Et puis les forts avaient commencé tout de suite la riposte. Le grand état-major en était à se demander si les Français n'allaient pas épuiser leurs munitions en un jour. Il est bien entendu que la supériorité de l'artillerie Krupp est un dogme. Pourtant il fallait bien reconnaître que l'artillerie française avait encore pour elle les avantages du nombre, du calibre, de la portée, de la vitesse, de la précision. Grâce à la position dominante de Chatillon, on marquait quelques points, d'ailleurs chèrement payés, dans la lutte contre les forts d'Issy et de Vanves. Mais on les faisait valoir surtout pour ne pas dire que du côté de Fontenay et de Bagneux on ne réussissait pas du tout. Oh l'inferral fort de Montrouge ! Encore aujourd'hui allez à la lisière nord de Bagneux, un jour d'hiver, pour contempler sa silhouette grise flottant dans la brume, au-delà du cimetière parisien. En 1870, on le comparait à un vaisseau de haut bord, bourré de marins et de pièces de marine, crachant le feu par ses 18 sabords, ripostant aux batteries, fouillant les cantonnements. On ébréçait ses parapets, on faisait flamber une de ses casernes ; mais quant à le dominer, jamais !

Et puis il y avait un autre accroc. Constatons que les jours suivants le tir allemand fut ralenti et même suspendu. La batterie Jamin par exemple tira certains jours 9 obus ; elle n'en tira pas le 14, le 24, le 26. Facile d'accuser la brume hivernale. En réalité, on n'avait pas de munitions. Les chiffres sont là : la batterie Jamin eut 492 coups à tirer en 22 jours. Rappelons que pendant toute la guerre de 1870 les deux artilleries consommèrent moins de munitions que pendant une demi-journée de la dernière guerre. Comment écraser des forts avec un rien ?

Pourtant le haut commandement allemand ne pouvait pas avouer un impair de cette grosseur. Puisque la lutte contre les forts était sans succès, il fallait la faire oublier sous le fracas d'un bombardement plus étonnant. Déjà la batterie n° 8 de Chatillon avait envoyé quelques coups d'avertissement au-delà des fortifications ; mais on voulait mieux, il fallait une batterie outillée spécialement pour tirer sur la ville. Et voici qui nous intéresse, car l'unique batterie du bombardement de Paris, ce fut la batterie n° 18 de Bagneux, servie par les artilleurs de Sceaux.

Tous les documents allemands avaient déjà fait ressortir la vue merveilleuse de Bagneux sur Paris. Leibig l'avait savourée toute une journée, caché derrière un mur de jardin. Le grand état-major l'avait notée : « Il y avait là un emplacement particulièrement avantageux pour le bombardement dans l'intérieur de la ville. » Evidemment il avait fallu travailler juste sur la chaîne

des avant-postes, à 2.000 m. du fort de Montrouge ; mais l'enjeu ne valait-il pas quelques dangers ? Autre difficulté : pas un canon de reste à Villacoublay ; il fallut en chercher dans les autres batteries, et notamment dans la batterie n° 12, qui cessa de compter. Enfin on choisit 6 pièces de 15 particulièrement réussies. On leur adjoignit la 1^{re} et la 2^e compagnies du 4^e régiment de Magdebourg.

Le soir du 8 janvier, la batterie n° 18 put tirer le 1^{er} coup. Gros effort des canons Krupp, s'efforçant d'égaliser les Joséphines de la marine française. Toujours plus loin, toujours plus vite ! D'une part on risqua toutes les ingéniosités pour augmenter la portée. On réussit à obtenir un angle de tir de 30° en appliquant la culasse sur une cale glissée dans l'encastrement de route de l'affût. On essaya d'augmenter la charge de poudre jusqu'à 3 kilos, ce qui fut d'ailleurs désastreux pour la longévité des tubes et des affûts. On obtint la portée maxima de 7.000 m., jusqu'au pont St-Michel, au pont Notre-Dame et au Jardin des Plantes. D'autre part on s'évertuait pour tirer vite : dans cette seule nuit cette seule batterie put expédier 300 obus. Bien entendu, on n'avait ni le temps ni les moyens de se préoccuper des points de chute. Avec une malchance persistante, les obus tombaient sur les écoles, les églises, les hôpitaux : Val-de-Grâce, Sorbonne, Bibliothèque Ste-Geneviève, école des frères St-Nicolas. « Que voulez-vous ? répondra von Moltke au nom de ses artilleurs ; on tirerait mieux si les Français permettaient d'approcher davantage. » L'essentiel, c'est qu'il y avait dans la ville 22 morts et 37 blessés.

Le 9 on essaya de faire mieux. Aussitôt la brume éclaircie, dès 11 heures du matin, on recommençait le feu. Le Val de Grâce, la Charité, la Salpêtrière, l'hôpital Necker, l'hôpital des Jeunes aveugles furent touchés cette fois-là. Les jours suivants, on fit encore mieux, car on atteignit le débit de 400 obus. Dans la nuit du 14 au 15, on établit le record de 500 obus.

Il fallait d'ailleurs à nos artilleurs un courage allemand. Ne devaient-ils pas redouter les reprèsailles de l'infanterie française, qui humait cette proie si tentante et si proche ? Déjà dans la nuit du 9 au 10, un certain nombre de Bavarois s'étaient laissés occire dans Clamart. Dans la nuit du 11 au 12, le bruit courut que c'était le tour de Bagneux. On avait aperçu en avant de Montrouge des choses blanches se mouvant sur la neige. En hâte la 8^e brigade fut alertée à Sceaux. En hâte un officier courut demander le secours de la 7^e brigade, alertant et amenant même le bataillon d'Antony. « Tâchez d'en revenir heureusement, car il y aura de la casse ! » Toute la nuit nos

Bavarois piétinèrent dans la neige, sac au dos, pour protéger la batterie n° 18 contre un ennemi qui ne vint pas.

Mais le fort de Montrouge était encore là. Les marins fouillaient dans la brune, et arrivaient à repérer la batterie monstrueuse. Et alors, ce fut la fin. Le 17 au soir, un obus tombait juste sur la batterie n° 18. Le grand état-major a oublié de mentionner celui-là.

1^{re} coïncidence. Le lendemain 18, le grand état-major avoue incidemment que le régiment de Magdebourg a perdu 1 officier tué, 1 homme tué, 2 hommes blessés.

2^e coïncidence. Le 18, toutes les batteries de Chatillon, Fontenay, Bagneux, l'Hay concentrent leurs feux sur le fort de Montrouge. La batterie n° 15 elle-même semble avoir réussi à faire partir plusieurs de ses grosses bombes de 21 cm. Des parapets croulaient, le bastion n° 4 s'effondrait. Maximum de dégâts, maximum de pertes. D'ailleurs les 18 pièces des marins continuaient à riposter et expédiaient 800 obus.

3^e coïncidence. Le 18, les statistiques du bombardement de Paris relatent 0 tué, 0 blessé. Les jours suivants, le bombardement essaya de reprendre, mais sans vigueur. La batterie n° 18 était bel et bien hors d'état de nuire. On ne prendrait Paris que par la patience.

La vérité n'a été avouée que par une pierre, qui se cache dans un fusain au cimetière de Sceaux. C'est une petite colonne brisée, avec une inscription en belles capitales et en bon allemand :

HIER RUHT
CURT WETTEKE
SECONDE LIEUTENANT
IM MAGDEBURGISCHEN
FESTUNGS ARTILLERIE
REGIMENT N° 4
DURCH EINE GRANATE
AUS DEM FORT
DE MONTRouGE
GETROFFEN FIEL ER
IN TREUER
ERFUELLUNG SEINER
PFLICHT DEN TOD FUER
VATERLAND
AM 17 JANUAR 1871
IN DER
BELAGERUNGS
BATTERIE
N° 18

Traduction : Ici repose CURT WETTEKE, sous-lieutenant au 4^e régiment d'artillerie de forteresse de Magdebourg. Atteint par un obus du fort de Montrouge, il trouva dans l'accomplissement fidèle de son devoir la mort pour la patrie, le 17 janvier 1871, dans la batterie de siège n^o 18.

3. — LE SIÈGE

Cependant à Paris la plupart des anciens Scéens luttèrent contre les misères du siège.

Il y avait d'abord les civils, condamnés à se débrouiller isolément dans la tourmente.

Dès l'arrivée chacun dut affronter le problème du logement. M. Cullerier, maire, offrit asile aux bureaux de la mairie dans son domicile, 20, rue de Harlay, tandis qu'on empilait les archives et les registres d'état-civil non loin de là au greffe du tribunal de commerce. Un bon nombre de fugitifs furent recueillis par des parents ou des amis qui se serraient, comme les familles Saunier père, Mascré, Hiard. D'autres durent se résigner aux frais d'hôtel, comme M. Saunier fils qui installa son monde près du Panthéon. Pour les plus malchanceux, la mairie chercha quelques appartements réquisitionnés. Les bons de réquisition, paraît-il, n'étaient pas nombreux ni bien distribués. Pourtant quelques Scéens finirent par en obtenir, par exemple la famille Pichard, qui fut mise dans un appartement de la rue Taranne. Notons que presque tous les réfugiés s'étaient gâtés instinctivement dans les quartiers les plus proches, aux environs de la gare Montparnasse et du Panthéon.

Pour ceux qui avaient amené des animaux, il y avait un autre problème, particulièrement difficile. M. Saunier réussit à placer ses chevaux et sa voiture chez un ancien patron. M. Auguste imagina de mettre son cheval et sa voiture à la disposition d'une ambulance. Quant à M^{me} Retrou, elle n'avait pas tardé pour offrir les services de ses bêtes au ministre Jules Simon : les vaches furent officiellement chargées de fournir du lait aux enfants et aux malades ; les chevaux furent enrôlés pour la voirie, M^{me} Retrou se chargeant bien de conduire ses chariots elle-même quand il n'y avait pas de charretier ; on trouva la grande écurie nécessaire dans la rue de Sèvres, au numéro 133.

Bientôt l'hiver exceptionnel imposa l'angoisse du chauffage. Les combustibles étaient devenus des raretés. On remarqua la

famille Pichard, qui avait déniché un peu de grésillon, qu'il fallait chercher à la porte de Versailles. On admira M. Denus, qui trouva 50 livres de vrai charbon dans les derniers stocks de la compagnie d'Orléans et qui les ramena de la gare d'Ivry dans une brouette. Mais le plus souvent il fallut se contenter d'une solution négative : on n'avait qu'à se coucher avec le jour.

Et voici que la famine s'en mêlait. Les provisions familiales diminuaient vite. Même dans les familles Auguste et Hiard, on avait fini les confitures, on avait tué les poules et les lapins pour les empêcher de mourir de faim, on ne conservait plus que quelques pommes de terre de Sceaux. Bientôt il fallut recourir au ravitaillement municipal et rationné. Carte de pain, carte de lait, carte de viande. N'examinons pas trop la qualité du pain ni du cheval. Queues interminables, dans la pluie, puis dans la neige. Il faisait bon d'être jeune et alerte, comme les fillettes Pichard ou Bordier, qui parvenaient toujours à se placer au premier rang. Un jour vint où la famine mit en valeur des nourritures extraordinaires : on vit apparaître au marché Saint-Germain des chiens, des chats, des rats ; la famille Pichard constata en même temps la disparition d'un de ses deux chats.

La disette d'argent arrivait aussi pour les réfugiés. Dès le 16 septembre, la municipalité avait dû s'en préoccuper ; et elle avait fait voter une somme de 6.000 francs à répartir aussitôt après la fuite entre les familles les plus nécessiteuses. L'expéditeur Léon Arnoult, conseiller municipal, fut chargé de la répartition ; et certains l'accusèrent d'avoir su repousser des demandes. D'ailleurs les plus aisés même venaient vite au bout de leurs ressources. M. Saunier fils est encore là pour le dire : l'argent disparaissait dans la caisse de l'hôtel ; les effets de commerce étaient annulés par le moratorium ; les animaux risquaient d'être réquisitionnés par n'importe qui. Un jour M. Saunier arriva juste à temps pour s'opposer à l'enlèvement de ses chevaux par un commissaire de police : « Avez-vous un reçu ? demanda-t-il. — Non. — Alors vous ne les emmènerez pas. — Alors on vous emmènera vous-même. » M. Saunier resta au poste pendant une journée, jusqu'à ce qu'on le renvoyât, faute de savoir quoi faire de lui. Quelle chance le lendemain, que de vendre un des chevaux, un ancien cheval d'artillerie qu'on jugeait bon pour reprendre son rang dans l'armée !

A partir de janvier, le bombardement n'épargna pas les anciens Scéens, groupés justement dans les quartiers bombardés. Alerte et cave toutes les nuits. Les obus tombaient sur la plaine de Montsouris où les deux Denus gardaient le matériel de la

compagnie de chemin de fer. Les obus grêlaient autour du fort de Montrouge où M^{me} Retrou allait vider ses chariots, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain. Les obus arrivaient jusque dans le quartier latin, l'un s'enfonçant dans la maison voisine de l'appartement Pichard, un autre cassant un bec de gaz en face de la maison Auguste. Les familles les plus menacées durent recommencer la fuite. M. Pichard serra sa mère, sa femme, ses filles et le chat survivant dans un petit logement de la rue Greneta derrière les Halles. M. Saunier, cédant aux terreurs de sa femme, émigra chez des parents, rue de la Chaudière, près de l'église St-Roch. Il partit la nuit, avec sa femme, ses enfants, sa bonne. Il fallait voir les obus tomber sur le boulevard St-Michel cette nuit-là ! Comment n'y avait-il pas plus de victimes ? Il est vrai que les promeneurs n'étaient pas nombreux.

La maladie était inévitable. Un soir par exemple, M^{me} Saunier tomba. Le médecin diagnostiqua tout de suite : « Elle a faim, votre femme ; il faut lui donner un bouillon. — Un bouillon ? Voulez-vous me dire où je le trouverai ? ». Heureusement sur ces entrefaites M. Saunier rencontra un sien parent, qui était boulanger et qui lui demanda : « Voulez-vous du pain ? Venez me trouver cette nuit à tel endroit. » M. Saunier rapporta un pain de 4 livres en vrai pain, qui guérit sa femme. Dans la famille Pichard, ce fut plus grave. La grand'mère tomba malade, la plus petite fille aussi. Le médecin constata une fièvre muqueuse très maligne. Le lait devenant introuvable, on employa le remède d'un peu de pain blanc, qui ne réussit guère. Ailleurs ce fut encore pis : à défaut du registre d'état-civil le cimetière suffit à rappeler qu'il y eut des morts.

Le pire mal d'ailleurs, c'était la nostalgie de Sceaux. Dès le 13 octobre, M. Hiard suivait les troupes victorieuses jusqu'au près de Bagneux, ce qui lui permit de voir passer quelques nouveaux Scéens prisonniers. Souvent par les beaux jours d'automne il emmenait sa fille en promenade du côté du fort de Bicêtre, pour avoir le plaisir de chercher au loin le clocher de Sceaux ; et quand on rentrait, la maman demandait : « Est-ce qu'il est encore debout ? » — Le 30 décembre au soir M. Saunier et cinq autres gardes nationaux ne purent pas se résigner à laisser finir l'année sans revoir Sceaux. Ils s'esquivèrent de l'exercice à Montrouge ; ils arrivèrent jusqu'à la Maison Pichon, où ils furent rudement reçus par un officier d'artillerie : « Messieurs, qu'est-ce que vous faites là ? Vous me ferez le plaisir de vous en aller tout de suite. N'insistez pas pour nous faire repérer. Et même je vous conseille de partir séparément, si vous ne voulez pas rece-

voir des obus. » Ils regagnèrent Paris, non sans peine car les portes étaient déjà fermées. Mais ils avaient pu entrevoir une minute toutes les cheminées de Sceaux, qui fumaient.

Nous retrouvons aussi à Paris les mobiles du 18^e bataillon.

Ils s'en étaient allés en guerre, pour revenir à Paris sans avoir rien fait. Le train parti de la gare de l'Est les avait emportés cahin-caha jusqu'au camp de Châlons. Arrivée à cinq heures du matin, dans un pays inconnu, au milieu du débrouillage. Finalement les mobiles avaient obtenu un certain nombre de ces grandes tentes à marabout qui composaient tout le matériel militaire du camp ; ils avaient encore rapporté quelques bottes de paille ; ils avaient entendu l'appel ; et tout le monde s'en fut coucher. Le lendemain, appel le matin, appel le soir, rien de plus. Quelques jours plus tard, le sous-lieutenant Meunier reçut de la mairie de Sceaux une certaine somme, pour verser aux mobiles un franc chaque jour, deux francs chaque dimanche. Faute d'autre travail, on employa cette fortune. On améliora le couchage en louant des chalits ou en achetant trois planches aux mercantis. Puis on découvrit un café-concert et on y passa la journée. Les appels perdirent de leur majesté tellement qu'un tiers des mobiles prirent l'habitude de manquer à cette cérémonie. Le 18^e bataillon commençait à se surnommer le bataillon blindé. Tel fut l'emploi du mois d'août.

Dès les premiers jours de septembre, après le désastre de Sedan, il fallut songer à quitter le camp de Châlons. Pour quelle destination ? La plupart des généraux insistaient sur la paresse, l'indiscipline, le mauvais esprit des mobiles de la Seine et demandaient qu'on les expédiât en province. Mais le gouvernement de la Défense Nationale et le général Trochu n'osèrent pas manier les citoyens mobiles comme des soldats. Puisqu'ils étaient de Paris, l'ordre arriva de les ramener à Paris. Ne pas perdre de temps, car l'ennemi approchait. Déjà un cavalier s'était présenté en parlementaire aux officiers du 18^e bataillon. On partit donc de grand matin, à pied, avec la menace des uhlans par derrière. On crut un instant les voir galoper et on se cacha dans un bois. Pourtant on finit par arriver à Reims sur le soir. On s'empila dans un train de marchandises qui finit par s'ébranler dans la direction de Paris. Arrêts, coups de tampon. Il fallut douze heures pour arriver enfin au camp de Saint-Maur, dans la boucle de la Marne sous Paris.

Au camp de Saint-Maur, pendant le mois de septembre, les mobiles furent employés comme à Châlons. Le 1^{er} jour, on leur distribua des tentes qui étaient individuelles cette fois.

Les jours suivants, de temps en temps, on leur distribua des boîtes de conserves. Puis le 17 septembre, le gouvernement décida de casser les officiers nommés par l'empire et d'appeler les citoyens mobiles à élire eux-mêmes leurs officiers. L'élection eut lieu le 19 septembre, juste le jour de la bataille de Petit Bicêtre-Chatillon, quand les Bavares entraient dans Sceaux. Rendons justice aux mobiles du 18^e bataillon qui réélurent en général leurs officiers. Le bataillon était sous les ordres du commandant Delaître ; la compagnie de Sceaux était dirigée par le capitaine Dudon, avec l'aide du sous-lieutenant Meunier. Enfin attention ! les jours suivants, les mobiles commencèrent à monter la garde sur le front de bandière, avec des piquets de tente.

Pourtant on arrivait en octobre. Il fallait bien que le gouvernement de la Défense Nationale se décide à employer les mobiles, faute d'autres troupes. Dès le début d'octobre, on essaya la mise en action des mobiles de province ; et nous les avons vus à Bagneux. Quant aux mobiles de la Seine, ils avaient une réputation telle que le gouvernement hésitait toujours. On finit pourtant par les attribuer au secteur nord. Les 16^e, 17^e et 18^e bataillons de mobiles formèrent le 6^e régiment provisoire, sous les ordres provisoires du colonel Beugnot. Puis ils rejoignirent le 14^e et le 15^e bataillons de mobiles, le 134^e régiment de marche et les francs-tireurs de la Presse pour former la brigade Lavoignet. Enfin la brigade Lavoignet se joignit à deux autres pour former la division Carrey de Bellemare. Le 18^e bataillon fut installé à Aubervilliers. Les mobiles consentirent à se rendre au fort d'Aubervilliers et même au fort de la Briche pour remplir des sacs à terre. Pour tout dire, un jour qu'on les avait emmenés jusqu'au château de Villetaneuse, pour faire je ne sais quoi, ils refusèrent net, malgré les menaces d'un officier d'active : « Nous ne sommes pas venus pour travailler. »

C'est vrai qu'on les avait convoqués pour se battre. Vers la fin d'octobre, le gouvernement se résigna enfin à leur donner des armes. La cérémonie eut lieu dans la basilique de Saint-Denis, transformée en dépôt de fusils. Chaque mobile reçut un chassepot et une baïonnette. Après quoi, aux avant-postes ! Le bataillon avait son cantonnement à Aubervilliers dans les maisons des paysans, ses grand'gardes à la Courneuve et ses petits postes le long du ruisseau de Stains. Les Prussiens n'étaient certes pas loin et tiraient de temps en temps. Les mobiles ne répondaient pas, et pour cause, car on ne leur avait pas donné de cartouches. D'ailleurs le commandant acquérait la réputation de ne pas être trop partisan de la bataille.

Et nous voici soudain au 1^{er} combat du Bourget, le 28 octobre. C'était la faute au gouvernement, qui avait commis l'imprudence de distribuer enfin des cartouches, 9 paquets, 90 cartouches par homme. (On avait d'ailleurs oublié quelques hommes, par exemple le cuisinier Faye). Alors certaines unités furent prises de la folie d'essayer leurs cartouches. Les francs-tireurs de la Presse coururent sus au Bourget ; le 12^e et le 13^e bataillons de mobiles arrivèrent pour les soutenir, sous l'impulsion des commandants Baroche et Brasseur, deux bonapartistes qui faisaient du zèle. Reconnaissons que le 18^e bataillon resta où on l'avait mis, sans rien faire. En haut lieu, on fut d'abord abasourdi. Puis le lendemain on releva la brigade Lavoignet par la brigade Martin, autant que c'était possible. Et le surlendemain les Prussiens reprenaient le Bourget, où les enragés bonapartistes se faisaient détruire.

Il y eut bien à cette aventure une conclusion : ce fut l'émeute du 31 octobre, la prise de l'Hôtel de Ville par les tirailleurs de Flourens, l'inaction de la garde nationale exaspérée, et l'ordre rétabli par quelques coups de fusils. Fidèles à leur coutume, les mobiles du 18^e bataillon une fois de plus ne bougèrent pas. Ils approuvèrent le petit speech officiel de leurs officiers contre les mauvais citoyens qui font de la politique.

Novembre. La vie de secteur reprit, monotone : Aubervilliers, la Courneuve, ruisseau de Stains. Ne pas imiter le 13^e bataillon qui s'entêtait à tirer contre les Prussiens. Notre 18^e bataillon consentait à ne pas avoir d'histoire et n'en avait guère. Un jour pourtant, les sergents de ville « en redingotes grises » qui renforçaient un secteur voisin prirent prétexte d'un coup de fusil inconnu et ripostèrent par une décharge générale. Pan ! pan ! « Aux armes ! » Les mobiles courent aux faisceaux, empoignent des fusils, se précipitent. Le mobile Pichard, arrivé bon dernier, ne trouve plus son fusil, en ramasse un autre, constate que sa baïonnette s'y adaptait mal, regarde dans la direction où ses camarades ont disparu, et conclut : « Ils reviendront bien ! » Un autre jour, le mobile Picard, placé en sentinelle, avait reçu du sous-lieutenant Meunier la consigne : « Et surtout, Picard, ne te laisse pas approcher. » Dans la nuit, voyant remuer l'ombre, il tira un coup de fusil, le seul peut-être que le bataillon ait tiré contre l'ennemi ; et il n'en résulta rien. Enfin n'oublions pas le titre de gloire du bataillon : il eut un blessé. Le mobile Tessier, aubergiste à la Croix d'Arcueil, reçut une balle dans la jambe, tandis qu'il jouait au bouchon dans la cour d'une usine à la Courneuve. Vite le héros fut décoré de la médaille militaire.

Décembre. Le général Trochu sentait enfin qu'il avait laissé encager Paris ; il se débattait maintenant pour trouver une fissure dans le triple réseau des organisations allemandes. Le 1^{er} décembre il avait risqué la grande sortie de Champigny, sans succès et peut-être sans espoir. Incontinent il prépara la 2^e affaire du Bourget. Très sérieusement il avait essayé de monter quelque chose. Dès le 12 novembre il avait changé le nom des troupes du secteur nord, qui furent désormais dénommées Corps d'armée de Saint-Denis, sous les ordres du vice-amiral La Roncière le Noury. Le 19 décembre, il avait osé supprimer les élections d'officiers. Le 21, il lança la grande attaque sur tout le front nord. Le commandant Delaître fit la leçon à ses hommes : « Messieurs, il ne faudra pas reculer, il ne faudra pas avoir peur. — Mais parfaitement, avaient répondu les mobiles ; marchez devant, nous vous suivrons. »

Malheureusement c'était trop tard, car les Prussiens s'étaient fortifiés là comme les Bavares à Sceaux. Les divisions françaises, à peine sorties de leurs abris, se heurtèrent aux obstacles et à la mitraille. Au premier assaut pourtant, les francs-tireurs de la Presse réussirent à rentrer dans le Bourget ; puis des marins vinrent les seconder à la hache d'abordage ; puis les canons français envoyèrent des obus dans le tas. Au milieu de ce gâchis, le 18^e bataillon, « peu blindé » sentait le baptême de la bataille. Ce n'était plus le jour de rire. On formait d'ailleurs, comme toujours, la réserve. Déploiement le long de la voie ferrée, par 40 cm. de neige. Quelques obus passaient en l'air ; et le capitaine sifflait pour faire coucher son monde. On aperçut le général Trochu, un petit homme qui descendit de cheval pour essayer de se réchauffer. A 11 heures, on vit les marins et les francs-tireurs qui lâchaient le guépier du Bourget. Puis le feu cessa et les mobiles ne cachèrent pas leur soulagement. — D'ailleurs le général Trochu ne voulait pas s'avouer incapable de rien faire. Toute la journée le bataillon resta là ; toute la nuit on resta encore en place ; on coucha sur la neige, à deux sous une couverture ; le thermomètre descendit à 14 au-dessous de 0. Le lendemain on resta encore : impossible de creuser des tranchées dans le sol durci, impossible de lutter contre la congélation. C'était le camp du froid. Le 26 décembre, ayant dûment réfléchi, le général Trochu ordonna de reprendre les cantonnements.

Et la vie monotone recommença. On passa le temps à se réchauffer en brûlant les meubles, les portes et les parquets, comme les Bavares à Sceaux. La dernière occupation, ce fut la chasse à la nourriture. Certes on se gardait bien en haut

lieu de laisser manquer de vivres la garde mobile ; mais les vivres officiels étaient uniformes. Les mobiles sondaient les cachettes d'Aubervilliers ; et ce ne fut pas un jour insipide que celui où l'on découvrit une trape sous un tapis, et sous cette trape des bouteilles de vin si nombreuses qu'on put remplir tous les bidons. Puis on essaya de la maraude dans les bas-fonds de Stains, vers la papeterie de la Lanterne. Un jour, on réussit à y prendre un cygne qui corsa l'ordinaire ; et le cuisinier Faye ne négligea pas d'aller vendre le plumage, qui rapporta 60 francs. Puis, avec la témérité de la jeunesse, on poussa des pointes dans les champs jusque vers la ligne des vedettes prussiennes. Non sans émotions certes ! Un jour que mobiles et artilleurs maraudaient de compagnie, la sentinelle prussienne intervint : « Eh ! Hans ! qu'est-ce que tu fais là ? » Le mobile approcha posément et reconnut un camarade des pépinières Croux. Il dut rendre visite au piquet prussien, qui ne le laissa pas repartir avant d'avoir bourré ses poches de cigares et de noix : « Tu reviendras ? » Aujourd'hui encore on n'ôtera pas de la tête aux derniers mobiles que c'était une guerre pour soldats de carton.

Alors à quelles ironies s'exposaient les gardes nationaux, qui encombraient la ville !

Pour débiter, le 43^e bataillon de la garde nationale fit comme les autres : il s'enfla. A la nouvelle que la garde nationale acceptait tous les citoyens valides et que la mairie de Sceaux payait 30 sous par jour, tous les réfugiés vinrent réclamer l'honneur de toucher dans la garde nationale. En outre de la solde, on leur distribuait des fusils de tous modèles ; on leur distribuait même des uniformes de toutes les formes. Il y eut jusqu'à 344.000 gardes nationaux dans Paris, 1500 par bataillon.

Il fut assez délicat d'encadrer cette cohue. On offrit grades et galons. Le 43^e bataillon se trouva sous les ordres du notaire Lhuilier, qui était domicilié à Paris, 16, rue de Grammont, et qui avait une maison de campagne à Bagneux. On put lui adjoindre un Scéen, le capitaine adjudant-major Robaglia. Mais le notaire Lhuilier remarqua bien vite un autre Scéen, M. Legendre, qui était clerc de notaire et qui avait été sergent-major au 42^e régiment d'infanterie. Il le demanda personnellement à M. Maufra, le notaire de Sceaux, il se l'attacha comme adjudant de bataillon et il s'appuya sur cette expérience inespérée.

Maintenant il s'agissait d'obtenir un rôle dans la comédie héroïque du siège de Paris. Le gouvernement se pressait encore moins d'employer les gardes nationaux que les mobiles. Le 19 septembre, les gardes étaient à Montrouge, et ils entendaient

la bataille s'acharner sur Sceaux sans rien faire. Enfin il fut fixé que les 344.000 gardes nationaux accompliraient le service intérieur de la place. Le 43^e bataillon était attribué au secteur VIII. Tous les matins, rassemblement et appel près du clocher de Saint-Pierre de Montrouge. Là le sergent-major Troufillot distribuait les 30 sous. Là aussi l'adjudant Legendre distribuait le service du lendemain : garde aux remparts, au ministère de l'intérieur, à la Monnaie. Le tour de garde revenait tous les trois jours. Puis les hommes étaient libres de s'occuper de leurs affaires, de se donner des rendez-vous, ou de plaisanter sur le siège, l'état-major et le gouvernement.

C'était peu pour 344.000 gardes nationaux. Dès octobre, comme le siège s'affirmait, les critiques commencèrent contre l'inaction officielle. Dans les rassemblements des bataillons comme dans les causeries particulières, on ne parlait que de la sortie en masse et de la trouée irrésistible. Le gouvernement, très soucieux de l'opinion publique, finit par entendre le vœu crié par tant de gardes nationaux. Après les résultats surprenants du combat de Bagneux, le 16 octobre, il décida la création d'une compagnie de volontaires par bataillon. Les volontaires porteraient au képi un cor brodé. Je n'ai pu retrouver les chiffres pour le 43^e bataillon ; mais dans l'ensemble, sur 344.000 gardes nationaux il y eut 6.500 volontaires. Cela n'empêcha pas les autres de réclamer encore plus fort la trouée en masse. Alors, après la 1^{re} affaire du Bourget, au début de novembre, le gouvernement décida de créer dans chaque bataillon 4 compagnies de marche de 100 hommes. Le commandant les choisirait ainsi : 1^{er} échelon, célibataires et veufs sans enfant de 20 à 35 ans ; 2^e échelon, célibataires et veufs sans enfant de 35 à 45 ans ; 3^e échelon, hommes mariés et pères de famille de 20 à 35 ans ; 4^e échelon, hommes mariés et pères de famille de 35 à 45 ans. Il semble bien que dans le 43^e bataillon surpeuplé le recrutement de 400 hommes n'alla pas sans difficultés. Le commandant Lhuilier paya d'exemple en s'inscrivant à la tête du 43^e bataillon de marche. L'adjudant Legendre n'hésita pas à rester à côté de lui. On dut pourtant aller jusqu'au 3^e contingent où on discuta la situation de chaque garde : « Non, Saunier, disait l'adjudant Legendre ; le commandant ne veut pas de vous, puisque vous avez deux enfants. — Mais et vous-même ? Vous avez un enfant ! — Moi c'est différent : le commandant ne peut pas se passer de moi, et c'est mon avenir. »

Au mois de décembre, après Champigny, les critiques reprirent si bien que les régiments de la garde nationale mobilisée

firent leur apparition dans les dénombremens de l'armée de Paris. Le 43^e bataillon de marche fit partie du 17^e régiment de Paris, lieutenant colonel Ibos. On assembla d'abord le 43^e, le 83^e, le 106^e et le 193^e bataillons de marche. Puis tout de suite, selon la mode, on réorganisa, et on assembla le 43^e, le 44^e, le 106^e, le 136^e et le 193^e bataillons. Et ce fut tout encore une fois.

Mais on arrivait au mois de janvier. La famine et la misère interdisaient tout délai. Les gardes nationaux s'agitaient de plus en plus et criaient : « Marchons ! marchons ! » Les chefs résolurent d'obéir. Et voilà comment cette comédie héroïque se déroula par le drame de Montretout, le 19 janvier 1871.

L'état-major improvisa quelques directives. Le général Trochu commanderait lui-même la sortie suprême. Toutes les troupes se lanceraient à l'assaut, y compris les régiments de Paris et les francs-tireurs. On distribuerait un régiment de Paris par brigade et un bataillon de francs-tireurs par division. La direction de l'attaque serait à l'ouest cette fois, droit à Versailles, où les Prussiens célébraient la fondation de l'empire allemand. On formerait trois colonnes : colonne Vinoy à gauche, colonne Carrey de Bellemare au centre, colonne Ducrot à droite. Le signal de l'attaque serait donné par trois coups de canon du Mont Valérien. D'ailleurs l'état-major accepta de tenter la sortie tout de suite, le 19 janvier. Au fond de leur conscience généraux et officiers d'active s'avouaient que cette lutte suprême n'avait pas besoin d'autre préparation, car le véritable objectif était de montrer à ces Messieurs de la garde nationale les réalités de la guerre. « Il fallait faire une saignée à la garde nationale. » Suivons donc notre 43^e bataillon de marche, dans cette marche à l'exécution.

Le mardi 17 janvier, les troupes régulières se mirent en mouvement. Le corps d'armée de Ducrot par exemple quitta sans trop de bruit ses positions au nord-est de Paris. Il comprenait les divisions Faron, de Susbille et Berthaut. La division Berthaut, qui va nous intéresser, quittait Aubervilliers, passait par Saint-Ouen et venait enfin cantonner dans Asnières. Il y avait là 2 brigades : la 1^{re} (général Bocher) comprenait 2 régiments de ligne, le 119^e et le 120^e ; la 2^e (colonel de Miribel) comprenait les mobiles du Loiret et de la Seine-Inférieure.

Le mercredi 18 janvier, les régiments de Paris et les francs-tireurs furent mis en route à leur tour. L'ordre de marche seulement leur apprenait à quelle unité ils étaient ajoutés. Ainsi le 17^e régiment de Paris devait rejoindre la brigade Bocher qu'il n'avait jamais vue. Rassemblement du bataillon à Mon-

trouge ; rassemblement du régiment dans Paris ; marche fatigante dans des rues encombrées, puis dans des chemins boueux. Par hasard le grand froid venait de cesser brusquement, pour faire place à la pluie, au verglas. A 7 heures du soir enfin on arrivait dans Asnières, où on n'était guère attendu, où les cantonnements étaient pleins, où les convois ne parvenaient pas. Voilà une bonne leçon d'introduction pour la garde nationale. — D'ailleurs le même soir, à 11 heures 1/2, alerte. Le jour de gloire était arrivé. Ordres et contre-ordres ; rassemblement difficile dans une nuit exagérément noire, tandis que la pluie s'accroissait.

Le jeudi 19, à 2 heures du matin, la division Berthaut partait enfin. Chaque régiment de Paris était emprisonné entre 2 régiments réguliers. La brigade de Miribel s'ébranla d'abord ; puis ce fut la brigade Bocher, dans cet ordre : 120^e de ligne, 17^e régiment de Paris, 119^e de ligne. A peine d'ailleurs était-on parti qu'on se heurta les uns contre les autres dans le noir. Qu'est-ce qu'il y a ? On s'arrête, on ne comprend pas, on s'impatiente, on se fatigue. Mais il y avait que la division, encore dans Asnières, avait trouvé le pont du chemin de fer encombré par les batteries de la division Faron. La brigade de Miribel dut s'insinuer homme par homme au milieu de la cohue ; et la brigade Bocher dut presque en faire autant. Enfin on avait franchi ce mauvais pas et on arrivait dans Courbevoie. Deuxième arrêt, piétinement, toujours sac au dos. Il y avait que la division se heurtait à un 2^e embouteillage devant la mairie de Courbevoie ; il y avait là de l'artillerie, de l'infanterie, presque toute la colonne de Bellemare, qui était elle-même arrêtée par d'autres batteries et d'autres troupes obstruant toute la route du pont de Neuilly au rond point de Courbevoie. Entre temps, le jour arrivait mal à se lever, au milieu d'un brouillard opaque qui succédait à la pluie. On piétinait encore à 7 heures 1/2, quand retentirent les 3 coups de canon du Mont Valérien, bientôt suivis par le crépitement assourdi de la mousqueterie. La colonne de gauche avait commencé l'attaque sur la redoute de Montretout, tandis que les deux autres colonnes piétinaient l'une dans l'autre. A 8 heures on put enfin repartir, arriver au rond point de Courbevoie, apercevoir la grande route de Nanterre, où on devait s'engager ; mais on ne put même pas compter les troupes qui s'y empêtraient. Le général Berthaut risqua une initiative : il abandonna l'itinéraire prescrit et essaya un crochet par la route de Bezons qui était à peu près libre. Enfin on put avancer, glissant, enfonçant ; on passa sous le pont du chemin de fer ; on atteignit

Nanterre. A 10 heures, la tête de la division déboucha sur le champ de bataille, avec 4 heures de retard.

On arrivait pourtant au rendez-vous, en avant de la ferme de la Fouilleuse, à gauche de la maison Crochard. A 10 heures, la brigade de Miribel débouchait ; et les mobiles inclinaient à droite pour prendre leur emplacement de combat, tandis que le 8^e régiment de Paris, composé surtout des fortes têtes de Belleville, se portait fatigué et refusait d'en faire davantage. A 10 heures 1/2 la brigade Bocher arrivait à son tour ; et les deux régiments d'active étaient dirigés vers la gauche, tandis que le 17^e régiment de Paris gardait l'héroïsme de ne pas se plaindre. On lui accorda une heure de répit sur place.

Pendant la division Berthaut entrait dans la bataille. Le général Ducrot, qui s'impatientait depuis longtemps, dirigeait lui-même les bataillons à mesure qu'ils arrivaient. En avant, c'était le fameux parc de Buzenval, le plus sinistre abattoir de la journée. — A 8 heures 1/2, la brigade Valentin y avait pénétré, balayant quelques tirailleurs prussiens ; puis cette 1^{re} attaque était venue se heurter contre l'interminable mur de Longboyau, vomissant la fumée et les balles par ses crêneaux, sans qu'on pût voir un ennemi. — A 10 heures 1/2 Ducrot organisa une 2^e attaque avec les francs-tireurs de la division Berthaut et le 1^{er} bataillon du 120^e. Mais les Prussiens s'étaient renforcés eux aussi dans l'intervalle ; le 2^e bataillon du 50^e régiment d'infanterie prussienne avait été rejoint par le 3^e. Nappe de balles et massacre. — A 11 heures, tandis que nos gardes nationaux soufflaient, Ducrot monta une 3^e attaque avec le renfort du 119^e de ligne. L'ennemi venait de recevoir le 3^e bataillon du 40^e régiment d'infanterie prussienne. Encore une fois les balles fauchèrent tout ce qui se présentait devant le mur fatal. C'est l'heure où tombait, entre beaucoup d'autres, l'explorateur Gustave Lambert.

Alors Ducrot prit son temps pour lancer l'attaque en masse à midi et demi. Il avait résolu de faire donner la division Berthaut en entier, la brigade Bocher attaquant le mur en face, la brigade de Miribel essayant de le tourner au nord. Il avait fait serrer la division Faron qui formerait une réserve proche. Il avait obtenu du général Tripier 1 lieutenant et 11 sapeurs pour faire sauter le mur. On vit même arriver deux batteries de 12, qui prirent position en avant de la Malmaison. « Al-lons ! Messieurs du 17^e régiment de Paris, sac au dos ! » L'heure était arrivée. Nos combattants improvisés ne bronchèrent encore pas. Le 17^e régiment se forma ; bataillon par bataillon, on franchit la grille de Buzenval, on défila près du château,

on s'engagea dans le parc, on monta la côte rendue difficile par tant de glissements ; et puis : « En avant ! A la baïonnette ! » Ruée générale. En un clin d'œil, le lieutenant Beau et ses 11 sapeurs se font tuer sans avoir pu approcher du mur. Quelques obus de 12 éclatent dans les branches sans pouvoir atteindre davantage le pavillon de chasse. L'infanterie se précipite ; soldats, mobiles, gardes nationaux mélangés, les officiers les plus énergiques entraînant les hommes qui se trouvent auprès d'eux. Le commandant Lhuilier s'élançe comme les autres, avec l'adjudant Legendre. Les gardes les plus proches s'élançant à leur suite (et c'étaient les Scéens). On monte, on glisse, on franchit un sentier creux, on se bat contre les arbres, on enjambe des corps, on pousse une cohue qui tournoie, on arrive dans la fumée et dans le vide... Et puis le mur de Longboyau est en face, crachant les balles qui frappent les arbres et les corps. Quelques-uns tombent, les autres refluent. Des gardes nationaux qui avaient un peu traîné derrière se dispersent, tirent dans tous les sens. Les mobiles, les soldats de ligne eux-mêmes flottent. Il fallut l'énergie des officiers pour rallier à peu près cette foule dans le chemin creux.

Le commandant Lhuilier regroupa son monde tant bien que mal à l'abri, en bas du parc. On se coucha dans la boue et on attendit. Toute la soirée on attendit. On vit la division Faron qui entraît à son tour dans le parc maudit. On entendit le crépitement renouvelé de la fusillade. On apprit qu'une contre-attaque des Prussiens avait été repoussée aussi bien que nos attaques. Et puis l'obscurité tomba, les balles se raréfièrent. Les gardes nationaux commençaient à trouver la journée longue. Des groupes étaient signalés, qui s'esquivaient sous prétexte de reconduire un blessé ou de chercher des munitions. D'autres se dissimulaient dans les fourrés ou dans les dépendances du château.

La nuit était noire qu'on ne savait pas encore à quoi on était destiné. Voici des ordres, pour organiser des bivouacs et entreprendre des terrassements. On se relève à peine que les éclairs de la fusillade reprennent là-haut vers la lisière du parc : une contre-attaque prussienne qui se fait balayer. — Enfin à 11 heures, contre-ordre : on pouvait battre en retraite, la leçon était suffisante. Les généraux Ducrot et Berthaut s'appliquèrent à organiser une belle retraite. On fit sortir du parc d'abord les troupes étrangères à la division, puis les gardes nationaux, les mobiles, les soldats. Un bataillon du 120^e resta en place encore plusieurs heures, tirillant contre les Prussiens, qui n'avaient d'ailleurs plus l'envie d'insister. Les gardes nationaux se rési-

gnèrent à ne plus rechercher les manquants. Les bataillons sortirent du parc ; le régiment se regroupa vers la ferme de la Fouilleuse ; puis on reprit la direction de Paris. Marche silencieuse, que favorisait une nuit claire et glacée. Puis dislocation.

Le lendemain seulement on put apprécier les résultats de l'opération. Tandis que les Prussiens ne comptaient que 610 hommes hors de combat, les Français obtenaient le total exceptionnel de 4070. Le 17^e régiment de Paris avait bien pris sa part de la saignée. Le rapport du général Berthaut reconnaît partiellement ces sacrifices particuliers : « L'attitude des troupes de la division a été excellente. Une partie des gardes nationaux du 17^e régiment se sont vigoureusement conduits ; mais je dois dire que le plus grand nombre a été pris plusieurs fois de panique et a entraîné dans sa retraite des soldats de différents corps, qu'on a pu toutefois ramener sur leurs positions. » La liste des pertes ne cherche pas tant de nuances. De toute la division Berthaut et même de toute la colonne Ducrot, le 17^e régiment de Paris arrivait premier. Voici les chiffres, rectifiés par Ducrot :

17^e régiment de Paris. — Officiers : 2 tués, 2 blessés ; hommes : 24 tués, 103 blessés, 11 disparus.

119^e régiment de ligne. — Officiers : 3 tués, 2 blessés ; hommes : 38 tués, 77 blessés.

120^e régiment de ligne. — Officiers : 3 tués, 3 blessés ; hommes : 25 tués, 89 blessés, etc.

Le 43^e bataillon avait donné 3 tués, 8 blessés. Contentons-nous de noter que les 3 tués étaient de Sceaux :

Adjudant Legendre, rue du Petit Chemin, balle au ventre ;

Garde Mollière, rue Voltaire, balle derrière la tête ;

Garde Rollet, rue du Petit Chemin.

Il y a au cimetière une inscription sur un caveau de famille :

ALEXANDRE HENRI MOLLIÈRE
TUE A MONTRETOUT LE 19 JANVIER 1871
A L'ÂGE DE 27 ANS
REGRETTE DE TOUTE SA FAMILLE

4. — LE RETOUR

Le 23 janvier, Jules Favre arrivait à Versailles pour négocier. Le 26 on ordonna de suspendre provisoirement les hostilités à minuit. Le 28 on se mit d'accord pour signer à la fois la

capitulation de Paris et l'armistice. Il fallait entendre ce soir-là comme les Bavares chantaient dans les chambrées de Sceaux. Là haut aux avant-postes, dans les plâtrières de Bagneux, les soldats de la dernière garde recevaient la visite d'un groupe de mobiles, qu'ils bourrèrent de pain.

Le 29, livraison des forts. Notre 4^e division bavaroise avait reçu la part des lions : le fort de Montrouge. A huit heures du matin toutes les troupes étaient alertées ; les batteries se remettaient en position ; le général von Bothmer et son état-major se risquaient à Bourg la Reine, Grande Rue, Maison Motté, aujourd'hui n^o 27 ; les infanteries avançaient vers Fontenay et vers Bagneux. — Rappelons que le capitaine de frégate Larret-Lamilignie, commandant le fort en second, se faisait sauter la cervelle plutôt que de jouer un rôle dans la cérémonie.

Le même jour commença le désarmement de l'armée de Paris. Il ne s'agissait pas de la garde nationale, qu'on affectait encore de ne pas prendre au sérieux ; mais les troupes régulières devaient être désarmées sauf une division, et les mobiles aussi. Le 18^e bataillon de mobiles fut donc rassemblé près du fort d'Aubervilliers : « Messieurs, nous allons rentrer à Paris. » Et on partit sans trop de discipline. Même le cuisinier Faye entraîna un camarade pour faire d'abord l'inventaire du fort, car il y avait là certains tonneaux qui l'intriguaient. Il en défonça un. Oh ! c'était du lard ! On en remplit un panier et on ne se décida au départ qu'à l'arrivée des Prussiens, comme le poste commençait à présenter les armes : « Hé ! qu'est-ce que vous faites-là ? héla un lieutenant. — Nous allons ravitailler Paris ! » Le bataillon s'arrêta dans la gare du Nord ; on y jeta les fusils en tas ; puis chacun rentra chez soi. On était quasi-licencié. On ne gardait déjà plus de l'armée que l'uniforme et les rations ; car il y avait avenue Trudaine des distributions où on reçut encore quelque temps du vin, du café, beaucoup de viande.

Le 30, les exilés en Seine-et-Oise demandèrent aux autorités bavares la permission de rentrer. Ils l'obtinrent et partirent tout de suite. Quelques-uns firent la grimace en constatant que leur maison n'avait plus que des murs et des ordures. D'autres essayaient déjà d'imaginer quelque commerce. Bibi quêtait les abats de mouton dédaignés par les Bavares. Un certain Didier, dit Rossignol, ancien cultivateur, ancien cantonnier, s'installait avec une femme à la mairie et transformait en auberge la salle de droite.

Le mardi 31 janvier était le premier jour accordé pour le

ravitaillement de Paris. Ce jour aussi, les Allemands voulaient bien accepter les visites de quelques assiégés dans la banlieue. Les formalités étaient compliquées : passeport bilingue délivré par les autorités françaises, visa octroyé par les avant-postes allemands ; pourtant ce fut à qui se débrouillerait pour revoir le pays et la maison. M. Lenoir, beau-père du maire Cullerier, offrit d'emmener M. Saunier père qui serait son domestique, M. Saunier fils qui serait son cocher, plus un cheval et une voiture qu'il garantissait. Le chef de bureau chargé d'examiner le chemin de fer de Sceaux se fit accompagner par MM. Denus père et fils. On se rassembla devant la porte d'Orléans, puis on présenta les papiers aux Allemands. Refus de laisser passer tout le groupe Lenoir : « Nicht, passe pas. » D'autres furent agréés. Quand il y en eut cent, des soldats bavarois les emmenèrent, fusil sur l'épaule, jusqu'aux abords d'Arcueil. Ici halte ! Il y avait un poste qui entendait imposer un 2^e visa. Les soldats jetèrent beaucoup de cigares, qu'on fit semblant de ramasser pour les rejeter un peu plus loin. Les secrétaires se montrèrent tracassiers, tant que le chef de bureau du chemin de fer se vit refuser la permission de continuer. Les autres purent reprendre la route ; ils longèrent un convoi de 4 ou 5 canons qui revenaient de Bagneux et qui avaient peut-être participé au bombardement ; ils se moquèrent en eux-mêmes des shakos grotesques à deux visières qui surmontaient les conducteurs. Puis ils arrivèrent à Bourg la Reine et les gardiens les laissèrent libres.

MM. Denus père et fils, qui étaient les derniers Scéens de ce convoi, se hâtèrent dans la rue Houdan. Il fallut encore s'arrêter à chaque coin de rue devant des sentinelles : « Wer da ? Papier ? » Mais le laisser-passer portait une signature du préfet de police Cresson qui médusait les Bavarois. Vite on passa devant les batteries désarmées et on arriva devant l'église. C'était la sortie d'une messe, où toute la garnison avait assisté en grand uniforme. Deux officiers supérieurs arrivèrent aussi, en voiture, et demandèrent : « Journaux, Paris ? — Nous n'en avons pas. » Quant à l'entrée de la ville, hélas ! ce n'était plus qu'une saleté : peaux de moutons, tripes, ordures, débris de meubles, papiers surtout. La maison Denus n'avait pas été épargnée : le père s'indigna en constatant la disparition des traverses qu'il avait achetées, débitées et rangées au grenier pour l'hiver ; le fils ne retrouva plus la bouteille d'eau de Botot qu'il avait si ingénieusement cachée. Ils parcoururent encore le reste de la ville. Partout des ordures, des Bavarois, des casques à chenille, les uns en cuir bouilli, les autres en cuir

brut. Pourtant ils rencontrèrent aussi un grand squelette qui appartenait à la race française et peut-être parisienne. On s'approcha, on se parla et on se reconnut à la voix : « Mais vous êtes M. Jobey ? » Avant de repartir, les deux hommes s'arrêtèrent à la nouvelle auberge de la mairie ; ils reconnurent sans plaisir le tenancier qui n'éprouva pas plus de plaisir à les voir ; mais il y avait là du pain blanc ! On acheta six pains, des œufs ; et on revint ravitailler les amis affamés. Aussitôt rentré, le jeune Denus, toujours à pied, alla porter un pain chez un ami qui demeurait rue de Crussol à l'autre bout de Paris et trois œufs chez un moribond, qui mourut d'ailleurs le lendemain.

M. Degas réussit aussi à revoir Sceaux, le soir du même jour. Sur la place de l'église il entrevit la musique des Bavares qui continuait la fête en jouant la valse de Faust de Gounod. Dans sa maison, il rencontra son locataire-officier, qui put s'entretenir avec lui en latin, par écrit, et qui lui confia son grand regret de l'Allemagne. Plus heureux que beaucoup d'autres, il constata que sa maison avait été bien protégée : seuls les poissons rouges du bassin avaient disparu dans une friture. Il rapporta dans Paris du pain blanc, un œuf et une saucisse.

Le 1^{er} février, 2^e fournée de permissionnaires. MM. Saunier père et fils présentèrent les passeports qui avaient été refusés la veille. On les laissa se ranger dans un convoi, et ils partirent dans l'encadrement des soldats. Ils n'eurent pas la chance de suivre la grand'route ce jour-là ; ils durent patauger dans le fond d'Arcueil, par des chemins abominablement boueux ; mais ils étaient si contents de revoir le pays ! En arrivant à Bourg la Reine, la bande fut enfermée dans la cour du notaire pour attendre le 2^e visa. Les secrétaires s'attardaient et s'amusaient ensemble ; mais enfin ils rendirent les papiers et on fut libre.

MM. Saunier montèrent donc eux aussi la rue Houdan ; ils s'arrêtèrent devant 5 ou 6 sentinelles ; ils aperçurent les batteries, ils trébuchèrent dans les ordures ; ils arrivèrent au but. Voici la graineterie Saunier fils : la devanture était intacte, la porte ouverte, la maison vide. Pas un Bavarois, mais pas autre chose non plus. On continua vers la maison de M. Saunier père, rue de Fontenay. On aurait bien voulu y chercher l'argent qu'on avait caché ; mais on s'y heurta contre un encombrement. Le rez de chaussée était plein de soldats qui prenaient part à une distribution ; quant au premier étage, il était nanti d'officiers et rempli de meubles choisis par les officiers : il y avait un piano, il y avait un tapis où se prélassait un gros chien. Un

soldat prit le sac que portait M. Saunier fils : « Vous Paris ? Oh pas bonne mine ! » Il remplit le sac de viande de mouton : « Emportez ! emportez ! » Le Français ne pouvait pas refuser ; mais il profita du premier détour pour rejeter cette saleté. Les deux hommes revinrent déjeûner à la mairie ; ils y achetèrent un pain de 4 livres, du gruyère ; puis ils firent à Paris une rentrée triomphale : ils auraient bien vendu cent pains avant de rejoindre leur logis.

Cependant les mobiles se demandaient pourquoi ils ne reverraient pas le pays eux aussi. Les clauses de l'armistice leur interdisaient de quitter Paris, mais ils ne s'étaient jamais souciés de connaître ni d'observer un règlement. Le mobile Picard se présenta chez M. Cullerier pour réclamer un sauf-conduit ; il s'y heurta au conseiller Arnoult qui refusa : « Non, Picard, tu n'en as pas besoin. » Alors les mobiles Picard et Vignier résolurent de venir sans permission. Ils s'entendirent avec un aubergiste qui gîtait à Issy, juste à côté des sentinelles prussiennes. Ils cachèrent leurs uniformes sous des blouses ; ils profitèrent de la minute où la sentinelle avait le dos tourné pour sauter par la fenêtre et pour gagner le large. C'était facile d'arriver à Sceaux par là : tous les murs avaient été ouverts par les Prussiens. Il n'y a qu'à Sceaux qu'on se heurta aux Bavaois. La maison Picard était caserne de Bavaois ; les portes et les volets étalés sur des tréteaux servaient de tables de cuisine ; il y avait même un Bavaois qui gardait le cantonnement et qui cassait du bois au premier étage. On essaya de lui faire comprendre qu'il pouvait aussi bien le casser en bas : « Ach ! Nichts, Nichts ! » Inutile d'insister : « Allons-nous en ! » Mais le mobile Picard n'était pas content. Ayant rencontré au sortir de la ville un Bavaois qui rentrait avec un mouchoir plein de poissons, il donna un croc en jambes au Bavaois et il disparut avec les poissons.

Le mobile Faye réussit à venir aussi. Il constata que sa maison disparaissait dans les ordures. A chaque étage les Bavaois avaient fait un trou dans le parquet ; et ils s'en servaient comme latrines pour déverser leurs productions sur les Bavaois du dessous. Dans la rue il n'y avait que des ordures et des Bavaois. Mais le Français éprouva la stupeur de reconnaître un de ces étrangers. C'était François, le berger de la bouche-rie Pigeaux, le bon camarade d'avant la guerre : « Mince ! qu'est-ce que tu fais là, toi ? » Le Bavaois interrompit aussitôt : « Ne dis rien, ne me parle pas, tu me ferais attraper. » Le Bavaois confia le Français à un camarade qui le ramena jusqu'à la barrière de Paris.

Cependant les anciens Scéens étaient impatients de reprendre leur foyer et leurs travaux. Le 20 février, quand les préliminaires de paix furent conclus, le retour fut permis. Aussitôt les réfugiés de Paris accoururent. Tout de suite, le 21 février, la famille Godefroy quitta Niort, avec un grand passeport du préfet des Deux-Sèvres. M. Lemonier revint vite réorganiser le service de ses gondoles entre Paris et Sceaux. Le 28 février, le conseil municipal vota un crédit de 8.000 francs pour assainir la localité et pour payer le retour des indigents ou nécessiteux. Au début de mars, presque tout le monde rentrait, qui à pied, qui en charrette, d'autres en gondole, quand ils pouvaient payer les 20 sous du trajet.

Les Bavaois firent de leur mieux pour accueillir les revenants. Les officiers affectèrent quelque correction : par exemple le locataire de M. Auguste chargea le domestique de remporter des couverts et des livres qu'il avait empruntés chez M. Lucas. Les soldats se laissèrent attendrir par un afflux de sentimentalité allemande ; ils devenaient doux comme des moutons ; ils se mettaient aux petits soins pour les enfants : « Nous des petits comme ça. »

Mais les anciens Scéens restaient boudeurs et même grincheux. Il y avait surtout le conflit des ordures. Les anciens Scéens ne voulaient pas en sentir chez eux ; ils commençaient à les rejeter dans les rues provisoirement ; ils en avaient peut-être accumulé 1 m. 50 dans la rue Houdan. Les Bavaois au contraire continuaient à en produire, naturellement. Il faut stigmatiser la centaine de Bavaois qui se faisaient héberger chez M. Mascré. Ils s'amusaient à le regarder se fatiguer dans son jardin, et puis ils employaient chaque labour comme feuillées.

Les Scéens pestaient aussi contre les destructions. Les chevaux, les intempéries, les obus, les Bavaois avaient beaucoup démoli. Les boiseries avaient été brûlées, les dallages arrachés, les murs et les toits troués. Et ça continuait. M. Saunier en rentrant définitivement avait trouvé son magasin encore plus vide que la première fois, car les Bavaois d'en face avaient réussi à enlever trois escaliers ; et les Bavaois riaient de la tête du Français. M. Mascré n'arrivait pas à défendre ses serres hollandaises toutes neuves et ses chassis ; les Bavaois avaient arraché les tuyaux de cuivre, ils étalaient les chassis, ils pilaient les vitres ; c'étaient dix ans de travail et d'épargne à recommencer. M. Auguste regardait son salon de famille ou deux chevaux se prélassaient toujours et où le dernier tiroir de commode ne servait plus que de mangeoire. M. Fernique avait du mal à sauver sa barrière, que les Bavaois jugeaient bonne à brûler.

Enfin les anciens Scéens s'irritaient des déménagements. Presque tous ils cherchaient leurs meubles. M. Lenoir retrouvait la commode en bois de rose de sa fille dans une casemate de la batterie Jamin, où elle avait servi à ranger les gargousses. M^{lle} Hiard regrettait sa commode Louis XV dont elle ne retrouvait plus que les poignées. D'autres Scéens au contraire aspiraient à se débarrasser des ameublements étrangers que les Bavaois avaient déposés chez eux : à l'Intendance par exemple Mme Retrou ne voulait pas garder un magasin de pianos et d'armoires. Cependant chez M. Degas il fallait l'intervention de l'officier locataire pour arrêter les amateurs de fauteuils et de déménagements.

Alors il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y ait eu quelques querelles entre anciens et nouveaux habitants. Il y en eut à Bourg la Reine où la sœur supérieure se battait avec les soldats pour leur arracher les dernières bribes de son mobilier. Il y en eut à Sceaux, notamment dans la maison Mascré. Un jour, deux soldats qui jouaient à l'escrime avec des queues de billard entravèrent et firent tomber Mme Mascré qui ne se rangeait peut-être pas assez ; le mari accourut avec sa bêche ; un officier s'interposa et expédia les deux coupables au caporal schlague. Un autre jour, les Bavaois revenant de l'exercice constatèrent que leur pâture était par terre et que leur grand chaudron à bestiaux avait disparu.

Mieux valait que les Bavaois s'en aillent. C'était leur avis à eux-mêmes. Ils renflaient du côté du pays natal. Ils achetaient des jouets de Paris pour émerveiller les enfants de leurs familles. En haut lieu on pressait les ratifications. Le 26 février, la 4^e division avait organisé la suprême parade, dans les champs au sud-est de Bourg la Reine. On avait élevé un bel autel, les régiments s'étaient rangés en cercle alentour, un prédicateur avait célébré la gloire et le mérite des armées allemandes, les musiques avaient joué : « Louez le Seigneur ! » Il ne restait plus qu'à s'en aller.

Le 10 mars enfin, ce fut le départ. Toutes les troupes allemandes devaient ce jour-là évacuer le département de la Seine. « Allons-y, vers le pays ! » Une journée de priatemps, chaude et joyeuse. L'artillerie partit la première. Elle s'était précautionnée contre les lacunes possibles du ravitaillement. La batterie Jamin par exemple emportait 2 jours de viande, 3 jours de pain, 5 jours d'avoine, et du lard et du biscuit et du riz et du schnaps. Les voitures étaient si chargées que les neuf premières heures de marche furent difficiles, car à chaque cahot les timons menaçaient de se redresser. Il fallut profiter de la

grand'halte pour faire passer une partie du chargement dans les ventres ; après quoi on repartit avec un meilleur équilibre. On avait traversé la Seine à Choisy-le-Roi ; on passa par Brie-Comte-Robert, Tournon, Crécy ; et on put atteindre pour la nuit les environs de la Ferté sous Jouarre. — L'infanterie partit peu après, non sans regretter son cher Bourg la Reine et son aimable Sceaux. Elle fit une étape de 27 km., pour cantonner aux environs de Brie-Comte-Robert.

Enfin on était entre Français. Mais un tel séisme ne pouvait s'immobiliser instantanément. A la guerre étrangère, le 18 mars, succéda la Commune.

Dès la fin de février la garde nationale avait été reprise de nervosité. On grognait contre les capitulars, contre les ruraux. On se laissait aller à des manifestations un peu trop mouvementées place de la Bastille. L'état-major du général Vinoy, gouverneur de Paris, notait non sans quelque inquiétude les numéros des bataillons contaminés. Le 2 mars, à côté du 41^e, du 101^e, du 146^e, on remarqua trop d'uniformes de notre 43^e.

Le 18 mars, les actes de violence éclataient : affaire des canons de Belleville, défection du 88^e de ligne, assassinat des généraux Clément Thomas et Lecomte, supplice de plusieurs policiers, fuite du gouvernement à Versailles, premières barricades dans Paris. Le lendemain M. Godefroy, quittant la rue d'Alesia où il s'était abrité pendant qu'on déblayait Sceaux, eut quelque mal à se diriger dans les barricades et dans les trous d'eau qui remplaçaient déjà les pavés arrachés. « Tiens, Monsieur Godefroy, s'exclama un garde national ; qu'est-ce que vous faites par ici ? » M. Godefroy reconnut Jean, un de ses charbonniers, un brave homme, qui lui donnait déjà des explications : « Qu'est-ce que vous voulez ? Il faut bien gagner ses 30 sous pour manger. »

Mais à Versailles Monsieur Thiers s'improvisait Napoléon et organisait des armées contre les révoltés. Tout de suite l'ex-armée de Paris, sous les ordres du général Vinoy, se mettait en place autour de Versailles, étendant ses avant-postes jusqu'à Viroflay et Bas-Viroflay. De l'autre côté les gardes nationaux se laissaient entraîner et embrigader par les exaltés. Ils installaient des postes sous l'aqueduc d'Arcueil ; ils montaient des canons à Montrouge, au Moulin-Saquet, aux Hautes Bruyères. C'était la guerre qui revenait, et qui ramenait ses misères autour de Sceaux.

Les fédérés poussèrent les premiers jusqu'à Sceaux. Dès les derniers jours de mars on vit passer quelques-unes de leurs

patrouilles. Ils s'indignèrent d'être accueillis sans enthousiasme : « Vous allez voir si nous vous ferons marcher ! »

Le 3 avril, ce fut toute une armée de fédérés qui traversa Sceaux. La première rencontre entre les deux adversaires avait eu lieu la veille à Courbevoie, et les policiers avaient fusillé plusieurs fédérés prisonniers. Il s'agissait de venger les victimes, de convertir les soldats et de volatiliser le gouvernement de Versailles. Trois colonnes marchaient à la fois contre Versailles, sous l'impulsion de trois chefs d'une éloquence populaire : Flourens, Duval, Eudes. Ce fut là la colonne Eudes, celle de gauche, qui passa par ici. Itinéraire : Bagneux, Sceaux, Villacoublay, Vélizy. Cette colonne fut relativement heureuse, car elle refoula les cavaliers qui guettaient à Villacoublay, et elle arriva à 4 km de Versailles. Mais au Petit Bicêtre la défense était organisée par la brigade Derroja, 109^e et 110^e de ligne ; la colonne Duval s'y était brisée, la colonne Eudes s'y brisa aussi. Malgré un assaut d'enthousiasme, il n'y eut rien à faire contre les fenêtres et les murs crénelés qui crachaient des coups de fusil. Bientôt il fallut se défier de la division Pellé qui commençait à manœuvrer sur les flancs, tellement que les fédérés se débandèrent. Les fuyards se réfugièrent dans la redoute de Chatillon.

Alors ce furent les troupes de l'ordre qui avancèrent. Dès le 4 avril, le général Vinoy assaillait la redoute de Chatillon. Les Scéens purent suivre les phases de l'attaque, le déploiement de la division Pellé, la résistance de la redoute, l'intervention des forts, la blessure du général Pellé, l'hésitation des soldats qui renaclaient devant cette guerre civile. Mais la division Susbielle arrivait en renfort. Mais la brigade Derroja surgissait de la fosse Basin derrière la redoute. Le général Derroja payait de sa personne pour stimuler ses hommes : « Allons, camarade ! disait-il à un soldat qui mettait déjà la crosse en l'air, ce n'est pas de ce côté que l'on tire ! » La redoute fut cernée et les fédérés se rendirent sous promesse de la vie sauve. Les Scéens ne virent pas la suite, la fusillade des soldats transfuges, la fusillade des gardes nationaux qui essayaient de parler aux troupes, et enfin l'exécution de Duval sur l'ordre du général Vinoy même.

(1) Renseignements de M. Sinet : le général Duval reconnaissable à sa grande barbe et à sa grande ceinture rouge, fut fusillé avec deux officiers au Petit Bicêtre, le long du mur d'un horticulteur, chemin de Meudon, en face de la gendarmerie. Le sang coulait dans le lavoir où s'ébattaient oies et canards.

Le 5 avril, l'armée régulière se rapprocha encore. En tête le 3^e hussard, de la brigade Charlemagne, occupait le bois de Verrières, Verrières, la Croix de Berny. Par derrière la division Susbille installa une brigade à Chatillon, un régiment à Malabry, un régiment au Plessis-Riquet. Sceaux se trouvait investi.

Quelqu'un qui se ressentit de cette avancée, ce fut M. Denus fils, qui avait été envoyé comme employé du chemin de fer à Boulay les Troues et qui désirait revenir passer un jour ou deux à Sceaux. A la Croix de Berny, ce civil fut arrêté. Il eut beau exhiber sa carte d'employé et sa mission sur la voie ferrée : les soldats l'amènèrent à un officier, qui réfléchit et qui le renvoya au général Charlemagne, qualifié peut-être pour accorder un laisser-passer. D'ailleurs M. Denus n'alla pas jusque-là. Au premier détour derrière un buisson, il s'arrêta et examina la campagne en avant. Il y avait encore un hussard en sentinelle, et qui ne voulait pas se compromettre : « Qu'est-ce que vous faites ? On ne passe pas ! »

— Oh ! vous voyez bien que je ne suis pas un brigand.

— Enfin, allez-y, mais qu'on ne vous voie pas ! »

Vers le soir, les patrouilles des hussards arrivèrent à Bourg la Reine. Elles s'y heurtèrent à quelques fédérés vers la croisée de la rue Houdan. Contre les soldats il y avait une dizaine de gamins peut-être. Ils perdaient leurs cartouches en courant. Leurs balles faisaient pff ! dans les arbres. D'ailleurs les patrouilleurs évitèrent le combat.

C'est sans doute à cette date que la redoute des Hautes Bruyères se mit à tâter le terrain, à coups d'obus. Elle chercha peut-être du côté de la ferme Trivaux. Mais les artilleurs improvisés n'étaient pas encore sûrs de leur tir, de sorte que les obus tombèrent dans le domaine du château. L'ouvrier Blanchet et le jeune Retrou étaient aux champs dans ces parages. Une première explosion. Une deuxième explosion, entre eux deux : l'ouvrier détela les chevaux et détala. Une troisième explosion : l'enfant comprit que c'était dangereux et fila lui aussi vers la maison. A l'Intendance, Mme Retrou alertait déjà son monde : « Vite, rentrez les chevaux ! »

C'était bien la guerre. Les jours suivants il devint de plus en plus dangereux de se promener autour de Sceaux, et surtout en uniforme de garde national, comme l'apprit Acre Hippolyte, premier électeur de la liste de Sceaux, cordonnier, ivrogne, et garde national attardé à monter des gardes pour 30 sous. Oh ! depuis plusieurs jours déjà il avait renoncé à servir dans l'armée parisienne ; il n'avait pas voulu se résigner à changer

son fusil à tabatière contre le vieux fusil à piston qu'on prétendait lui imposer : « Je ne veux pas être soldat avec un fusil pour rire. » Il était donc revenu à Sceaux. Mais il eut l'idée d'aller flâner vers le Plessis, toujours en uniforme. Aussitôt il fut cueilli, mis dans une bande de prisonniers, poussé vers Velizy. Ils étaient une trentaine, qu'on aligna le long d'un mur. On commença par les fouiller : « Oh bien ! laissez-moi mon tabac ! — On va t'en passer, du tabac tout à l'heure. » Et en effet, feu de peloton ; les autres tombent ; Acre tombe comme les autres sans être touché. Heureusement un ordre arriva d'arrêter les exécutions, avant qu'il n'eût reçu le coup de grâce. Il en fut quitte pour savourer longtemps d'abord une prison de Versailles et ensuite un ponton.

Le 8 avril, les soldats de l'ordre firent encore un bond en avant. Les cavaliers de la brigade Charlemagne, 3^e et 8^e hussards étaient encore en tête. Ils occupèrent Bourg la Reine et Sceaux ; ils poussèrent leurs patrouilles jusqu'à la ferme de la Belle Epine et à la Vieille Poste. Le général Charlemagne s'établit à Sceaux, maison Vandermarcq. Le premier résultat, c'est que les redoutes des Hautes Bruyères et du Moulin-Saquet se mirent à viser la localité ; et il fallut reconnaître que leurs artilleurs avaient gagné de la précision. Le deuxième résultat, c'est que l'infanterie fédérée tenta des contre-attaques. Les fédérés pénétrèrent dans Bourg la Reine jusqu'à la place Montebello. Ils pénétrèrent dans Sceaux jusqu'à la ruelle de l'Intendance. Il y eut échange de coups de fusil entre Parisiens et hussards ; il y eut des tués, et des blessés qu'on recueillit à l'Intendance.

Cependant depuis le 10 avril la puissance militaire de M. Thiers était au point. A la place de l'ancienne armée de Paris, la nouvelle armée de Versailles entra en guerre. Le maréchal de Mac-Mahon, 3 corps d'infanterie, 1 corps de cavalerie pour commencer ; et en arrière dans toute la France on pressait la formation d'autres corps. Les nouvelles troupes ne ressemblaient pas aux précédentes. Elles étaient composées de soldats de l'ancienne armée impériale faits prisonniers au début de la guerre et mal renseignés sur la Défense nationale. On les avait organisés, armés, et on les avait surtout excités contre les brigands de Paris. Le maréchal lui-même parlait couramment de l'ennemi. C'était la croisade de l'ordre, la battue aux fauves.

Les opérations sur la rive gauche de la Seine étaient confiées au 2^e corps d'armée, général de Cissey. Sans délai le quartier général de ce corps fut installé à Villacoublay, et les troupes

furent poussées en avant pour achever l'investissement de Paris. Tandis que la cavalerie Charlemagne partait en direction de Juvisy, Sceaux recevait les troupes qui suivaient. Le 7^e dragons vint cantonner dans l'Intendance et l'Orangerie. Puis ce fut la 1^{re} division d'infanterie, général Le Vassor-Sorval. Voici la 1^{re} brigade, général Besson, qui se déploie en arrière de Bourg la Reine et qui détache le 82^e régiment de marche dans le parc du château, partie est. Voici la 2^e brigade, général Osmont, qui s'approche de Sceaux. Il y avait là le 113^e et le 114^e régiments de ligne. (Notons entre parenthèses que le 114^e était commandé par le colonel Boulanger). La maison Vandermarcq resta poste de commandement. Le petit Château devint ambulance. Les officiers furent logés chez l'habitant. Quant aux soldats, pour plusieurs raisons, ils restèrent au bivouac dans le parc du château. Ils y trouvèrent d'ailleurs la distraction de la pêche à la ligne dans les bassins et le grand canal.

Mais déjà M. Thiers ordonnait le 2^e bombardement de Paris. Il reprenait les plans du grand état-major prussien avec la confiance d'être plus heureux et de réussir jusqu'au bout. Ordre de préparer encore une fois l'attaque principale contre les forts du sud à Issy, Vanves, Montrouge.

20 avril. On avait déjà Chatillon ; on réussit à surprendre Bagneux, que les fédérés faisaient semblant de défendre. Le 22, on repoussa une contre-attaque. Le 24, on repoussa une contre-attaque encore. Entre temps, en toute hâte, on remettait en état les batteries prussiennes et on les armait.

Le 25 février fut le grand jour du second siège. De Chatillon et de Bagneux 95 pièces françaises ouvrirent le feu contre les forts de Paris. On s'acharnait surtout sur Issy, premier objectif. Comme de juste, les fédérés ripostèrent, et avec une précision qui ne laissait plus rien à désirer, pour le malheur de Sceaux. Des obus sur la tranchée du chemin de fer de Fontenay où un groupe de curieux s'étaient groupés. Des obus sur la propriété Reddon où des ouvriers travaillaient à la réfection d'un mur. Un obus tomba devant le jardinier de M. Hiard, qui se mettait à déjeuner. Un obus explosa dans le chantier Godefroy. Il fallut reprendre la direction des caves ; la cave de M. Bengel, entrepreneur, rue Houdan, fut appréciée de tout le voisinage.

Le 9 mai le fort d'Issy était trouvé sans garnison ; et l'activité était concentrée méthodiquement contre le fort de Vanves. Cette fois l'infanterie de Sceaux allait être au premier rang.

Déjà dans la nuit du 9 au 10 mai, le général Osmont emmenait 3 compagnies du 114^e de ligne, attaquait des barricades

élevées au nord de Bourg la Reine, esquissait un mouvement tournant par Cachan, tuait une cinquantaine de fédérés et ramenait 41 prisonniers attachés. Le 12 mai, le général Osmont recommençait, et réussissait à saisir le point où la route stratégique croise la route de Chatillon à Montrouge, coupant ainsi les communications du fort de Vanves avec celui de Montrouge.

Le 13 mai le fort de Vanves était occupé et le fort de Montrouge à son tour était désigné aux assaillants. Par les mésaventures des Prussiens, nous savons que cet objectif-là était dangereux. On s'y risqua pourtant. Le 18 mai, toutes les troupes étaient alertées sous les ordres de l'infatigable général Osmont. Il faisait partir d'abord quelques éclaireurs du 113^e de ligne ; il déployait ensuite le 82^e de marche, puis le 114^e de ligne. On enleva les deux dernières barricades que les fédérés tenaient encore au nord de Bourg la Reine, on réussit à pousser jusqu'au moulin de Cachan, on tua une centaine de fédérés et on ramena 48 prisonniers. La nuit suivante les Parisiens se vengèrent en bombardant Sceaux tant qu'ils purent.

Arriverait-on jusqu'au redoutable fort ? On n'eut pas cette peine. Les Parisiens ne parvenaient décidément pas à jouer le grand rôle d'ennemis. Le dimanche 21 mai, un régiment versillais trouva que la porte du Point du Jour était libre et entra dans Paris. De même la brigade Bocher franchissait sans obstacle la porte de Sèvres et la porte de Versailles. Vers la nuit, tout le 2^e corps était alerté, toutes les troupes quittaient Sceaux. A la porte d'Orléans, il suffit de quelques sapeurs, qui construisirent une passerelle par dessus le fossé. A 2 heures 1/2 de la nuit, les trois divisions de Cissey étaient dans Paris, sans avoir vu l'ennemi.

Nous n'avons pas à suivre dans la semaine sanglante nos hôtes de quelques jours. Contentons-nous de savoir que la division Le Vassor-Sorval prit Denfert, Montsouris, la place d'Italie, la gare d'Austerlitz. Remarquons aussi qu'elle ne s'illustra pas par des exécutions, comme celles que les deux autres divisions du même corps prodiguèrent à travers le quartier latin. Quant aux Scéens, ils virent les fournaises qui rougeoyaient sur Paris ; ils entendirent l'explosion d'une cartouche vers le Champ de Mars ; ils perçurent les feux de salve qui crépitaient du côté du Petit Bicêtre surtout vers le soir. Ils ne purent que laisser passer la tourmente.

Et la guerre n'était encore pas finie, car il restait encore les conséquences à liquider.

Déjà il avait fallu apaiser les malheureux qui n'avaient même plus trouvé de travail en rentrant à Sceaux. La charité des

Anglais était arrivée la première. Dès le mois de mars, la municipalité avait reçu trois gros colis de vêtements et 4000 francs, envoyés par la société de Quakers dite « les Amis ». Le 26 mars, le conseil municipal avait adressé ses plus chaleureux remerciements à M. Norcott, président de cette société. Mais il était prudent que les Français s'en mêlent aussi. Le 5 mai, le conseil municipal réinstallé à la mairie inaugura sa première séance en étudiant le sort des ouvriers sans travail. Il vota la grosse somme de 9000 francs pour organiser des travaux publics. On employa ce crédit à réparer et améliorer le sol de la rue de Penthièvre, puis à faire l'alignement du boulevard Colbert.

La lutte contre les ordures ne souffrait pas non plus de délai. Chacun poursuivait le curage des chambres, des jardins, des puits, des pièces d'eau. M. Hiard retirait de son puits des têtes de moutons, des fauteuils, un obus. M. Fernique entreprenait d'extraire de ses latrines un cheval que les Bavaois y avaient enfoncé tout entier. Le record semble avoir appartenu à Mme veuve Nonclère, 22, rue des Imbergères, car il ne fallut pas emporter moins de 25 tombereaux de fumier et 20 tombereaux de gravats avant de retrouver les murs. Quant aux rues, elles coûtèrent à la municipalité 2300 francs.

Alors on s'occupa des meubles. La première, Mme Retrou fit tambouriner un avis pour inviter les anciens possesseurs à reconnaître et à emporter au plus vite les pianos et les armoires accumulés dans l'Intendance. On soupçonna les premiers arrivés de s'être bien servis. La municipalité à son tour fit tambouriner l'avis de rassembler à la Rotonde les meubles en promenade. Le bâtiment fut bientôt transformé en dépôt de menuiseries entaillées, disloquées, tachées, boîteuses. Les victimes des déménageurs bavaois devaient reconnaître leur bien, inscrire leur nom derrière à la craie et attendre huit jours. On reconnut surtout que les meubles n'avaient pas tous été rapportés. On constata aussi que les débris n'étaient plus guère identifiables. M. Saunier par exemple ne put retrouver qu'une glace, et il ne put la reconnaître que par la distance des pattes de fixation. Il y eut des contestations. En fin de compte la plupart des déchets restèrent anonymes, tant qu'on dut les abandonner à M. Hordé, greffier du juge de paix, pour la vente aux enchères. Et les Scéens restèrent en général sans mobilier.

On pouvait maintenant évaluer les dégâts. Il y en avait beaucoup partout. Le curé Salesse craignait de ne jamais trouver les 18.000 francs nécessaires pour réparer l'église et remplacer les vitraux cassés, moins encore les 8.500 francs réclamés pour

le presbytère, d'autant plus qu'il avait déjà 67 ans ; il préféra donner sa démission. La municipalité dut constater que la mairie, l'école de garçons, l'école de filles étaient presque hors d'usage, si bien qu'il fallut voter encore 6.000 francs pour les réparations urgentes.

Au château les héritiers du duc de Trévise chargeaient leur architecte de préparer un mémoire des travaux indispensables. Le château même avait perdu des portes, des fenêtres, des parquets ; les serrures étaient brisées ; les boutons de porte et les boules d'escalier en cuivre avaient été subtilisés ; les cheminées étaient cassées et comblées. Au Pavillon de l'Aurore, les portes extérieures et les fenêtres étaient brisées, les portes intérieures enlevées ; il fallait refaire les huit pilastres en chêne et sapin et les lambris en chêne ; il fallait remettre 182 vitres, recommencer la peinture en gris à l'huile à deux tons. Mieux valait ne pas essayer d'expertiser les pertes d'art, car un des panneaux des enfants jardiniers avait disparu et la coupole de Lebrun avait été copieusement fusillée. L'orangerie semble avoir souffert le maximum de dégâts : obus sur les combles, obus sur la façade postérieure ; la grande chambre de l'est et la petite chambre à côté saccagées ; la rampe d'escalier en fer disparue ainsi que la première marche en pierre et le seuil en pierre ; le fourneau, le manomètre et la tuyauterie démolis ; quant aux 60 orangers, grenadiers et verveines qui habitaient naguère le monument, il n'en restait plus trace. Enfin le parc était à moitié déboisé : à l'allée de Paris, aux Caprices, aux Pintades, à Sartoris les arbres avaient été abattus par dizaines ; le taillis au-dessus de l'octogone avait été rasé.

Les particuliers dressaient des bilans non moins amers.

Ici nous devons rendre justice aux Bavares contre la légende : ils n'avaient pas emporté les pendules, ou ils n'en avaient pas trouvé. A peine peut-on en noter quelques-unes dans les piles des dossiers des réparations : chez M. Lucas André, une horloge ancienne, 35 francs ; chez les sœurs des écoles une pendule, 45 francs ; chez M. Vandermarcq, une pendule albâtre, dans la chambre n° 3 au 1^{er} étage, 130 francs.

Les livres ne suscitaient pas non plus de nombreux regrets dans le Sceaux de ce temps-là. On n'avait guère perdu que la bibliothèque de M. Bertron, le candidat humain, laquelle comprenait : « 2 bureaux, 1 chiffonnier, 1 armoire, 2 paravents à 5 feuillets, 2 globes terrestres, 1 banquette de char à banc, 1 colonne cannelée en marbre rouge, 3 fauteuils en acajou, 4 chaises Louis XVI, 4 grands rideaux de mousseline, 4 lampes, 1 paire de flambeaux, 1 paire de chenêts ; en outre 200 volumes

environ (ouvrages Français, Anglais, Italiens et Russes, à 400 francs le tout), plusieurs grands ouvrages illustrés grand format à 200 francs le tout, et parmi les ouvrages Français tout Voltaire. »

C'est sur les liquides que les Scéens épanchaient leurs plus intarissables lamentations. Voici une cave ordinaire :

chez M. Hordé « 180 bouteilles de vin rouge. »

Voici des caves de luxe :

chez M. Bertron : « 251 bouteilles de vin de Nuits 1864, 244 bouteilles de vin de Mâcon qualité supérieure 1864, 280 bouteilles idem 1866, 77 bouteilles vin de Graves 1859, 221 litres de Cognac vieux, fine champagne 1857, 15 litres cassis de 1857 à 1868 » ;

chez M. Lesobre, futur maire : « environ 400 bouteilles de vin ordinaire, 340 bouteilles de vin fin de Saint-Julien, 160 bouteilles de vin blanc de Barsac, 6 bouteilles d'anisette fine de Bordeaux, 15 bouteilles de vieux cognac et de vieux rhum » ;

chez M. Mascré, horticulteur : « une feuillette de vin blanc de Bordeaux en bouteilles, 3 bocaux de cerises, 12 bouteilles de vieux rhum, 12 livres d'huile » ;

chez M. Robine, horticulteur : « 25 bouteilles de Pommard, 50 bouteilles de Bordeaux, 50 bouteilles de vin blanc de Meursault, 11 bouteilles de Champagne, 10 bouteilles de Chambertin. »

Voici des caves de marchands :

chez M. Godefroy : « 800 bouteilles de vin fin » ;

chez M. Martine : « 2 feuilletes de vin rouge, une demi-pièce de vin blanc, 80 bouteilles de vin de Bordeaux, 50 bouteilles de vin de Mâcon, 40 bouteilles de vin blanc, 12 bouteilles de vin de champagne, 15 bouteilles de vin de Madère, 5 litres d'eau de vie, 10 litres d'absinthe, 15 litres de rhum, 12 litres d'eau de vie de marc, 25 litres de vermouth, 7 litres de kirsch, 30 litres de liqueurs diverses, 10 litres de vieux cognac. »

Les combustibles avaient brûlé de même en quantité. Citons comme exemple le chantier Godefroy, si bien approvisionné au mois de juillet : « 800 stères de bois gris et pétard, 2.500 bourrées et fagots, 50.000 kilos de charbon de terre de Charleroi et de Mons, 250 sacs de charbon de bois dur, 50 sacs de braise de charbon de bois dur, 60 sacs de poussier de charbon de bois, 5 voies de coke cassé, 50 falourdes de bois gris, 20 sacs de charbon de Paris, 1.500 margottins, 60 bottes de lattes, 100 bottes de lattes sciées mécanique, 300 pieux assortis, 24 bottes d'échalas. »

Et puis interminablement, il y avait les meubles, les maisons, les cultures.

Qui paierait ces dommages ? Dès le 28 février, la municipalité avait désigné une commission à l'effet de constater et d'évaluer les dégâts matériels causés aux propriétés et les pertes subies par les habitants. Cette commission devait se rendre sur les lieux, remplir des imprimés, exiger la promesse de s'en tenir aux chiffres débattus avec elle. Mais dès le mois de juin cette commission fut submergée sous le flux des réclamations apportées directement à la mairie. Force fut de renoncer aux enquêtes régulières, aux formules et aux formats officiels. Il fallut même engager un employé provisoire pour opérer un premier travail de classement.

Il y eut alors une commission cantonale et des sous-commissions municipales chargées d'examiner et de réduire les réclamations. La sous-commission de Sceaux comprit MM. Boulogne, Fernique, Robine ; et elle fut présidée par l'ex-épiciier Arnoult. Besogne fastidieuse et désagréable, que M. Arnoult accomplit avec conscience et sans pitié. Dans l'ensemble, il fut bon pour les petites réclamations, qui furent réduites de quelques francs seulement. Il fut dur pour les grosses sommes, qu'il sabra parfois de moitié et parfois davantage, d'un grand coup de crayon bleu : M. Godefroy, 18.000 au lieu de 28.286 ; M. Lesobre, 4.300 au lieu de 7.754 ; M. Reddon, 8.000 au lieu de 18.852 ; M. Robine 13.000 au lieu de 24.835 fr. 93 c. ; M. Vandermarcq 20.000 au lieu de 41.293 fr. 64 ; les héritiers du duc de Trévisse 50.000 au lieu de 93.336 fr. 70. Il n'épargna pas ceux qui avaient essayé de rester à Sceaux : M. Thiphaine 600 fr. au lieu de 1.020 ; M. Levacher 3.000 au lieu de 7.584 fr. 64. Sur-tout il traita en épiciier les œuvres d'art, qu'il ne voulut compter qu'au prix de la matière première, au grand dommage de M. Lebrot, architecte, ou de M. de Margerie.

Ces coupes sombres provoquèrent des protestations. La plus longue fut celle de M. Robine, qui refusa en 4 pages de siéger désormais à la sous-commission : « Pour m'avoir fait, en mon absence et sans me consulter, une réduction aussi considérable (55 à 60 %) vous avez dû penser que j'avais voulu frauder ; en conséquence je ne pouvais rester avec vous, car j'ai toujours compris que les membres de la sous-commission ne devaient pas se suspecter les uns les autres. » Elles amenèrent aussi une contre-offensive de nouveaux dossiers et de nouvelles réclamations. M^{me} Nonclère par exemple, qui avait demandé d'abord 7.450 fr., produisit des mémoires attestant qu'elle ne s'en tirerait pas à moins de 15.000.

D'ailleurs les chiffres de M. Arnoult n'étaient pas des mandats. La ville était ruinée plus encore que les particuliers. Les

espérances des Scéens dépouillés se tournaient vers l'état, qui ne se pressait pas. Le dernier et le plus interminable épisode de la guerre, ce fut la lutte des sinistrés contre l'état, dans son éternelle posture de débiteur défaillant, trichant et menaçant.

1871. Le 21 avril, loi sur les loyers : on dressa un dossier des indemnités dues aux propriétaires pour pertes de loyers ; ça ne rapporta rien aux Scéens. Le 6 septembre, loi pour dédommagement aux victimes de la guerre. Le 27 octobre, décret allouant 11.651.200 fr. au département de la Seine. Mais pas d'argent cette année-là.

1872. Le 30 avril un miracle s'accomplit, c'est-à-dire l'ordonnancement des premières indemnités. D'ailleurs les sinistrés durent patienter encore un peu, car les précieux papiers ne parvinrent à Sceaux qu'au mois d'août. Puis ils firent la grimace en constatant que les mandats étaient très loin des sommes accordées par M. Arnoult lui-même. Pluie de réclamations, de supplications, de papier timbré au préfet de la Seine. M. Montagne, propriétaire de plusieurs petites maisons rue Houdan n'obtenait pas de quoi commencer les réparations. M. Reddon, recevant un mandat de 1.705 fr., ne pouvait croire qu'à une erreur : « Je vous serai donc, M. le Préfet, très reconnaissant de vouloir bien faire vérifier mon compte. Le bordereau porte le n° 73 et le mandat celui de 16,049. » Les mines s'allongèrent encore chez le percepteur, quand on reçut en échange du mandat... la liste des contributions en retard. Que devaient penser ceux qui n'avaient même pas de nouvelles de leurs dossiers, comme M. Bertron ou M. le marquis de Trévisé ? Certes la guerre n'était pas achevée.

1873. Une loi du 9 avril accorda une deuxième série d'indemnités. Mais elle fixa aussi une certaine date du 8 juin, passé laquelle toute réclamation nouvelle serait frappée de forclusion. Cela ne laissa pas d'inquiéter M. Bertron, qui ne savait toujours pas le sort de son dossier. Le 6 juin il se permit de rappeler humblement son existence à M. le Préfet de la Seine : « J'ai l'honneur de vous adresser la présente demande, dont je vous prie de vouloir bien m'accuser réception, afin de ne pas encourir la déchéance fixée au 8 juin courant. » Un employé de la préfecture se contenta d'inscrire en marge de la supplique : Joindre au dossier. Et l'année se termina sans rien de plus.

1874. Le 20 juin, il y eut enfin l'ordonnancement de la deuxième série d'indemnités. Au mois d'août les mandats arrivèrent à la mairie. Un certain nombre de Scéens reçurent encore le petit avis tant attendu.

« Vous êtes invité à vous présenter *sans retard* à la Mairie de Sceaux, pour retirer le mandat qui vient d'être délivré en votre nom. Ce mandat vous sera remis en échange de la présente lettre. Recevez l'assurance de ma considération. — Le secrétaire de la commission. »

Ils comptèrent que cette indemnité restait loin de couvrir leurs frais ; mais ils l'acceptèrent comme aubaine inespérée ; ils se blasaient devant la force d'inertie.

1875. Tout à coup vers la fin de l'année, il y eut une dernière explosion. C'était l'état qui se fâchait. Et la Préfecture du Département de la Seine expédia plusieurs avis comminatoires dans ce style :

« Paris, le 5 novembre 1875,

Monsieur Bousso

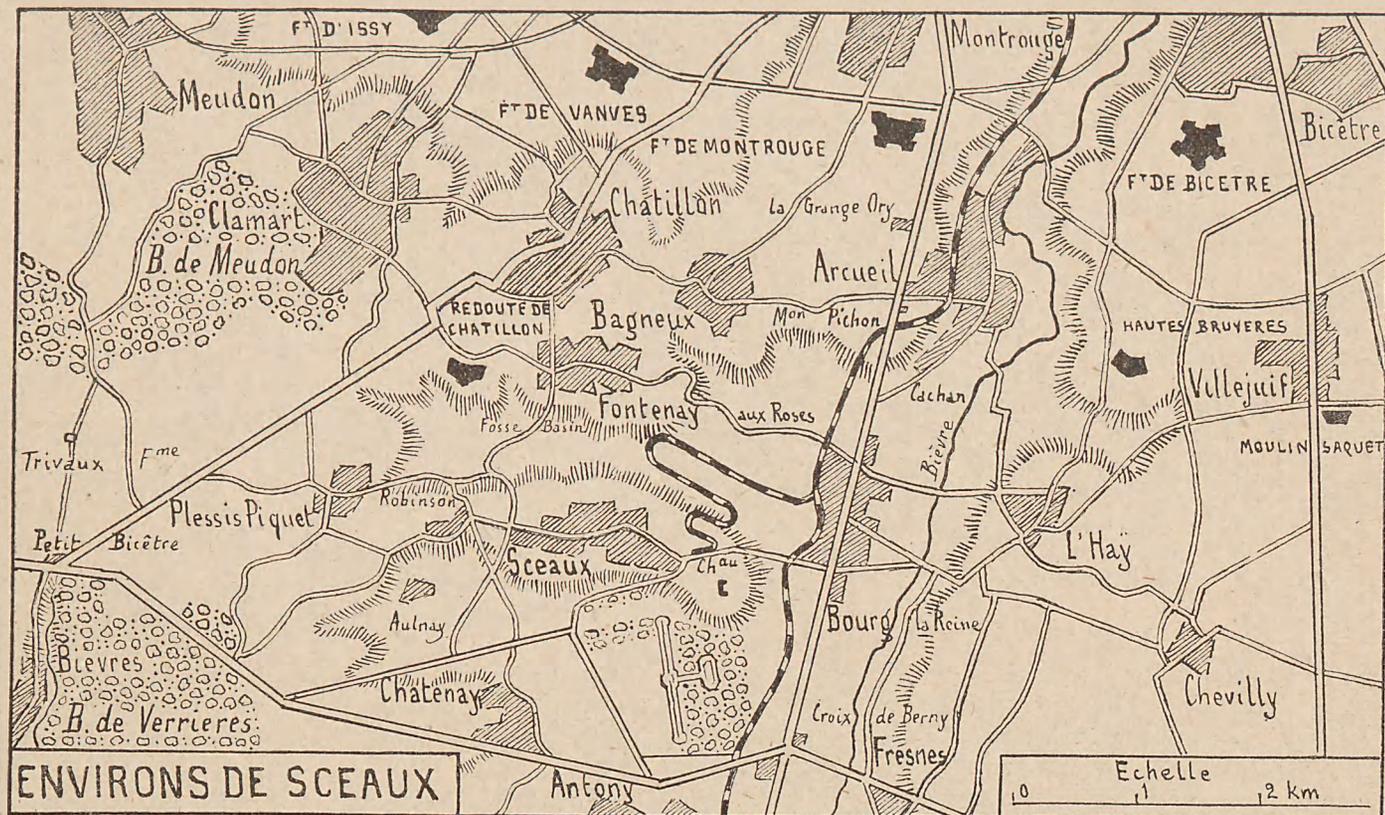
est invité à se présenter sans aucun délai à la Préfecture de la Seine (Bureau des indemnités, 31, rue de Vaugirard) pour affaire qui le concerne.

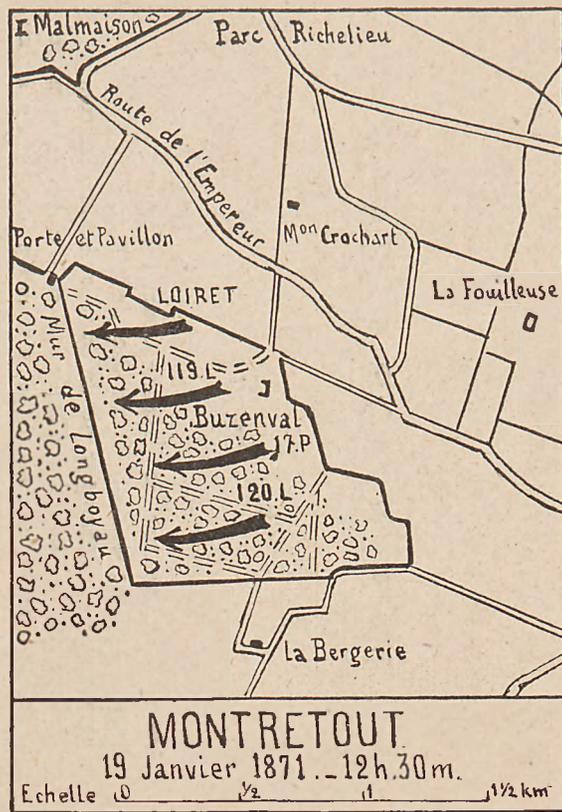
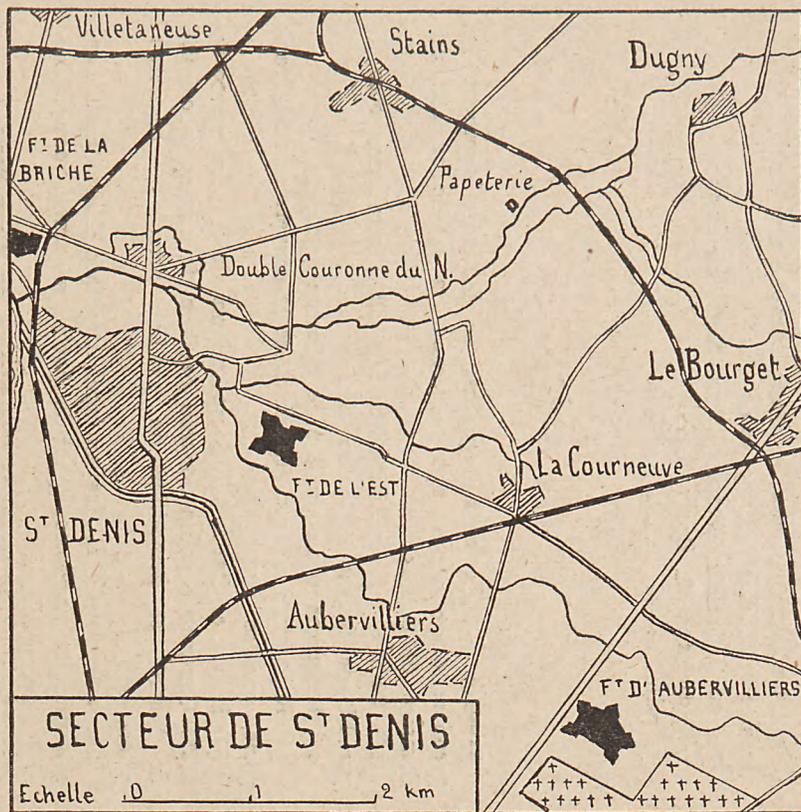
Retirer un mandat d'indemnité urgent pour éviter le dépôt à la Caisse des Consignations.

Il voudra bien rapporter le présent avis et s'adresser à M..... (*en blanc*)

M. Bousso, coiffeur. »

Personne ne réagit. Cette guerre était finie.





ANNALES DE SCEAUX

1927

AVRIL. — Ouverture de l'avenue Charles Péguy.

AOÛT. — Elargissement de la rue de l'Yser.

SEPTEMBRE. — Prolongement de la rue Achille-Garnon.

24 OCTOBRE. — Le plan d'extension et d'embellissement de la ville de Sceaux est mis à la disposition du public à la mairie.

14 DÉCEMBRE. — Election d'une nouvelle municipalité.

Maire : M. Leblanc, 15 voix ;

1^{er} adjoint : M. Dessagnes, non-démissionnaire ;

2^e adjoint : M. Py, 15 voix ;

3^e adjoint : M. Brulé, 14 voix.

1928

JANVIER. — Le conseil général de la Seine approuve la première étape de travaux concernant la remise en état du domaine de Sceaux.

1^o) Remise en état des bâtiments de l'Intendance occupés par M. de Brabander, 94.000 fr.

2^o) Restauration du pavillon de l'Aurore 99.200 fr.

3^o) Réparation de la charpente et de la couverture de l'Orangerie, 390.800 fr.

4^o) Remise en état de la clôture ancienne du château, 75.000 fr.

5^o) Construction d'un nouveau pavillon de garde à proximité de l'entrée et démolition du pavillon actuel du concierge, 50.000 fr.

On estime qu'il faudra au total 4.500.000 francs pour l'architecture et 12.000.000 pour la partie jardinage, massifs boisés et pièces d'eau.

21 MARS. — Visite de la Commission du Vieux Paris.

22 AVRIL. — Elections à la Chambre des Députés.

Inscrits : 1857.

Nomblot 631, Longuet 525, Lacour 246, Veinstein 91, Gri-
vannes 57, divers 5. — Ballotage.

29 AVRIL. — Scrutin de ballotage.

Nomblot 714, Longuet 650, Lacour 265.

M. A. Nomblot est élu au total par 7.542 voix, contre 6.125 à
M. Longuet et 3.014 à M. Lacour.

JUIN. — Apparition, dans le domaine de Sceaux, du premier
panneau annonçant le lotissement.

11 NOVEMBRE. — M. de Brabander, locataire du domaine
de Sceaux, résilie son bail contre indemnité.

ERRATA

Page 12, ligne 40 : septembre

Page 24, ligne 7 : estafettes

Page 38, ligne 4 : brume

Page 61, ligne 2 : hussards

X

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE « LA HAUTE-LOIRE »

LES AMIS DE SCEAUX

STATUTS

ARTICLE 1. — Une Société est créée à Sceaux (Seine) sous le nom « Les Amis de Sceaux ». Son siège est établi à la Mairie.

ARTICLE 2. — La Société « Les Amis de Sceaux » a pour objet:

a) de rechercher, de recueillir, de classer tous documents concernant la ville de Sceaux et de les mettre à la disposition des chercheurs.

b) de fournir aux membres du corps enseignant des documents authentiques se rapportant à l'histoire locale et qui leur permettront de serrer de plus près la vérité historique et de rendre l'enseignement de l'histoire plus concret, plus vivant.

c) d'assurer la protection des sites et monuments intéressants.

d) d'appuyer, dans la mesure de ses forces et de son influence, tous projets dont la réalisation rendrait la Cité plus saine et plus belle.

ARTICLE 3. — La Société ne s'occupera de politique ou de religion qu'au point de vue documentaire, sans discussion.

ARTICLE 4. — Font partie de la Société toutes personnes, admises par le Comité, après ratification à la plus prochaine réunion générale, qui adhèrent aux statuts et versent annuellement une cotisation d'au moins 10 francs.

La cotisation est rachetable moyennant un versement d'au moins 100 frs qui donne le titre de membre perpétuel.

Tout membre exclu ou démissionnaire n'a aucun droit à l'actif social.

ARTICLE 5. — La Société est administrée par un comité composé de 18 membres élus pour 3 ans par les sociétaires réunis à cet effet, renouvelables par tiers (par tirage au sort la première année et la deuxième année) et rééligibles.

Le Comité élit dans son sein, un bureau composé de :

Un Président,
Deux vice-Présidents,
Un Secrétaire Général,
Un Secrétaire Archiviste,
Un Secrétaire Administratif,
Un Trésorier.

ARTICLE 6. — Le Comité est chargé de l'organisation des Conférences, promenades ou expositions, de la surveillance des publications, il convoque les sociétaires une fois par trimestre et plus si c'est nécessaire ; il met à exécution les décisions de la Société, il la représente.

ARTICLE 8. La moitié du capital provenant des fonds de rachat de cotisation sera placée en fonds ou valeurs garantis par l'Etat français et ne pourra jamais être aliénée, sauf en cas de dissolution.

ARTICLE 7. — Les réunions de la Société sont présidées par le Président ou à défaut par un membre du bureau ou un membre du comité.

A chaque réunion les membres présents communiquent à leurs collègues le résultat de leurs recherches et la Société statue sur la suite à donner.

ARTICLE 9. — En cas de dissolution de la Société et après paiement des dettes dans le délai d'un an, le reliquat éventuel serait versé, les documents ou objets remis à la commune ou, en cas de refus, à une institution désignée au cours de la dernière réunion.

ARTICLE 10. — La Société est représentée dans tous les actes de la vie civile par son Président ou à défaut par un des vice-présidents.

ARTICLE 11. — Les statuts ne pourront être modifiés ou la Société dissoute que par l'Assemblée générale réunie spécialement pour cet objet et à la majorité des votants. Le vote par correspondance sera admis dans ces deux cas.

BULLETIN
DES
"AMIS DE SCEAUX"

(SUPPLÉMENT)



SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE SCEAUX



LE PUY-EN-VELAY
IMPRIMERIE "LA HAUTE-LOIRE"
23, BOULEVARD CARNOT, 23

1928

TABLE DES MATIÈRES

L'abbé René Jaguelin, par A. HENTGEN.....	3
Publications de l'abbé Jaguelin.....	12
Iconographie de l'église de Sceaux par l'abbé R. Jaguelin.	13

L'ABBÉ RENÉ JAGUELIN

1875-1928

PAR

IN MEMORIAM

A. HENTGEN

Professeur honoraire d'histoire du Lycée Henri IV
Président des " Amis de Sceaux "

Le dimanche 29 Avril 1928, en fin d'après-midi, la nouvelle se répandit rapidement dans notre ville que l'abbé Jaguelin venait de succomber à une nouvelle hémorragie. Nous le savions souffrant depuis longtemps, souvent arrêté par la maladie dans les manifestations diverses de son activité. Mais, à voir avec quel courage il avait déjà surmonté d'autres crises, ses amis se reprenaient toujours à espérer. Le mercredi précédent, il avait encore tenu à accueillir à sa table S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, « l'ami de toujours de ses oncles », et plusieurs des personnes qui assistèrent à cette réunion m'ont dit combien, malgré ses souffrances, il s'y était montré enjoué et spirituel. Et, le dimanche suivant, la crise le terrassait. Ni les soins les plus attentifs, ni le dévouement si touchant de sa gouvernante n'avaient pu en avoir raison. Ses obsèques eurent lieu le mercredi 2 Mai. Selon ses intentions, révélées par ses proches, elles furent simples. Seule la pompe religieuse revêtit quelque solennité et l'absoute fut donnée par le cardinal-archevêque. La Société des « Amis de Sceaux », dont il avait été un des fondateurs et était le vice-président, dut, pour respecter ses volontés, s'abstenir de déposer sur son cercueil quelques fleurs de souvenir et de témoigner par une allocution ses sentiments d'affection, de respect, de reconnaissance. Mais, le soir même, son bureau se réunit et décida qu'à défaut de ces témoignages immédiats des regrets unanimes de la Société, il serait publié « in memoriam » une notice sur sa vie et son œuvre, illustrée d'une photographie qui conservât ses traits pour ceux qui l'avaient connu et aimé. Cette notice, le président se chargea de la rédiger.

Je le fis d'après les renseignements que j'ai pu recueillir auprès de ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher et de le connaître dans l'intimité, et, pour la dernière partie de sa vie, d'après mes souvenirs personnels (1).

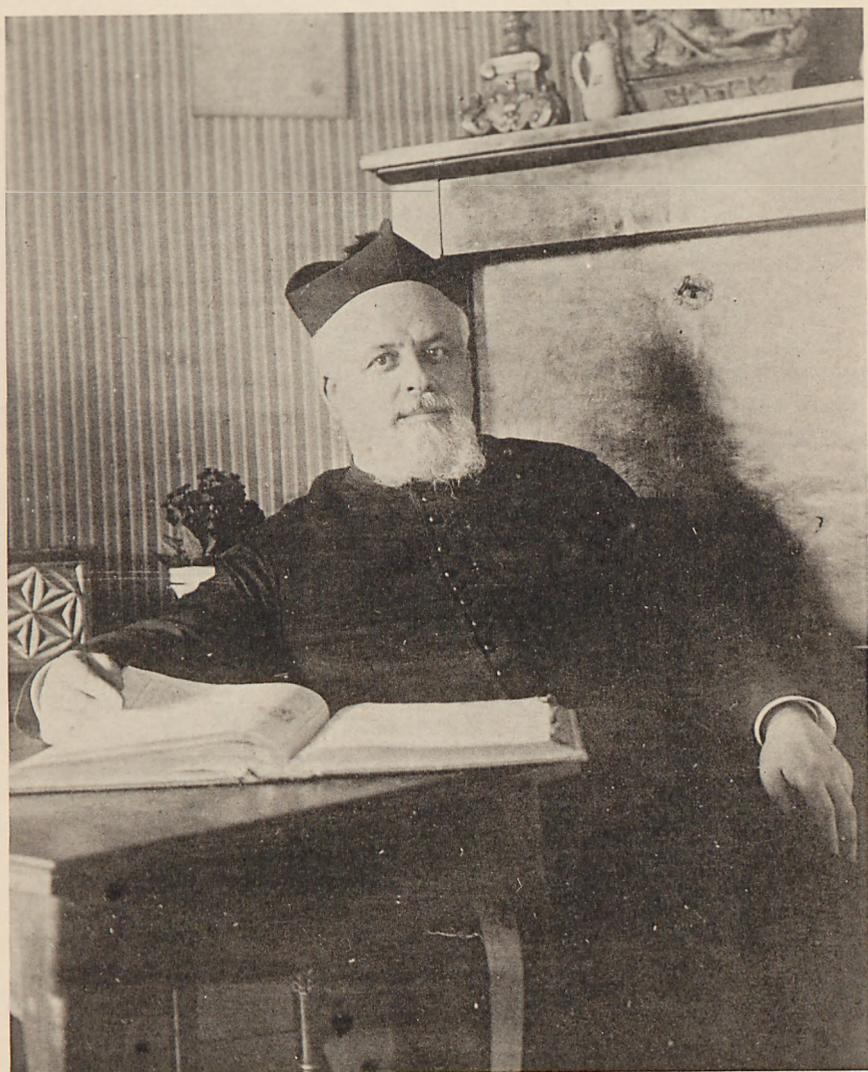
René-Jules-Léon-Marie Jaguelin était originaire du pays manceau. Il naquit le 20 Juillet 1875 dans la Sarthe, à Poillé, en la ferme de Grande Leu. Ses parents étaient des paysans aisés. Il les perdit de bonne heure. Orphelin de mère à cinq ans et de père trois ans plus tard, il fut recueilli et élevé par sa grand'mère maternelle, personne d'une très scrupuleuse piété, qui habitait au bourg de Saint-Pierre des bois, et, après la mort de celle-ci, par une fermière de ce bourg. Que fût devenu ce petit paysan, vif, espiègle, malicieux, un peu libre en ses propos, s'il n'avait eu trois oncles prêtres, esprits distingués, qui se chargèrent de son instruction et de son éducation, qui favorisèrent l'éclosion et l'épanouissement de sa vocation religieuse ? L'abbé Victor Nouet, curé de Saint-Denis d'Orques, « un vieil ami du futur cardinal Dubois, alors vicaire à Brûlon », fut son premier maître de latin et lui fit faire ses classes jusqu'au seuil de la Troisième. Un autre de ses oncles, l'abbé René Nouet, était un orientaliste très érudit qui avait poussé fort loin l'étude de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe; ce fut aussi un constructeur d'écoles, il en fit bâtir une demi-douzaine dans le diocèse du Mans.

Le jeune René Jaguelin avait 14 ans, en Octobre 1889, quand il entra au petit séminaire de Précigné (ancien couvent de Cordeliers). Il y resta jusqu'en Juillet 1892 et y fit la Troisième, la Seconde et la Rhétorique. Ce fut un élève remarquable, non pas seulement un « fort en thème », comme on disait jadis, mais déjà

(1) Je dois exprimer ici toute ma gratitude aux personnes qui ont bien voulu me fournir de précieux renseignements pour écrire la première partie de cette notice, et particulièrement à M. l'abbé Geslin, qui a, pour ainsi dire, vécu étape par étape la vie de l'abbé Jaguelin; à M. l'abbé Dibildos, directeur des externats de lycéens (Gérens, Bossuet, Gerson etc.); à M. le chanoine Grippon, du Mans; à M. le curé de Marolles-les-Braults, la paroisse dans laquelle débuta l'abbé Jaguelin; à M. l'abbé Chaufour, curé de Sceaux; à S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

L'abbé Philippeau, qui a succédé à l'abbé Jaguelin comme vicaire à Sceaux, a écrit sur son prédécesseur une notice qui a paru dans la *Flèche de Sceaux* (n° 42, juin 1928; n° 43, juillet; n° 45, septembre; n° 46, octobre; n° 47, novembre).

Je dois signaler aussi la notice nécrologique (sans nom d'auteur) parue dans la *Semaine religieuse de Paris* du 2 juin 1928 pages 790-791; un article de la *Rive gauche* (E. C.) 5 mai; un article de l'*Echo des boys* n° 3, mai 1928, par l'abbé Henry-René Philippeau.



un esprit très éveillé, très curieux, très fureteur. Tout en se distinguant dans les « disciplines » proprement classiques, il s'aventurait de ci de là, surtout dans le domaine de l'archéologie, pour laquelle il avait une précoce prédilection. Un de ses voisins de classe, devenu et resté son plus fidèle ami, et lui s'étaient procuré deux ouvrages d'archéologie, celui de l'abbé Malet et l'Abécédaire d'Arcisse de Caumont, et, au cours de certaines classes, moins attachantes, j'imagine, que les autres, les deux voisins plaçaient entre eux un de ces ouvrages, le recouvraient en partie du livre de leçon ou d'explication et se plongeaient discrètement et délicieusement dans l'étude de l'archéologie médiévale. Que celui qui n'a jamais commis ce très véniel péché scolaire leur jette la première pierre ! René Jaguelin ne se contentait pas de s'instruire par la lecture, permise ou prohibée. Sa curiosité, éveillée par les livres, il l'appliquait à rechercher autour de lui ce qui pouvait se rapporter à ses études extra-classiques. Tout ce qui était vestige du passé l'intéressait, rien ne lui échappait. N'est-elle pas significative et pleine de promesses, cette petite aventure du jeune René revenant d'une promenade avec certaine partie de son vêtement toute déchirée parcequ'il avait voulu grimper je ne sais où pour déchiffrer une inscription un peu trop haut placée ? Vicaire à Sceaux, l'abbé Jaguelin n'accomplira-t-il pas des exploits du même genre, par exemple pour déchiffrer, couché sur le dos, « à la clef de voute qui pend au-dessus du maître-autel » la date de la reconstruction de l'église de Sceaux après l'incendie de 1530, ou pour risquer dans les combles des voyages d'exploration d'où il rapportait parfois quelque trouvaille intéressante pour l'histoire de l'église ?

En 1892 — il avait 17 ans — il entra au Grand Séminaire du Mans, installé dans un ancien couvent de Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Il continua à fureter partout et sans cesse, à la chasse d'une inscription, d'une moulure. Et puis il avait à sa portée la magnifique cathédrale du Mans qui « — selon l'expression d'un de ses amis d'enfance — est un véritable musée d'art religieux du XI^e au XVI^e siècle et même, par certains détails, au XVII^e et au XVIII^e siècle. » Il la connut bientôt *de fond en comble* — expression tout à fait propre en ce qui le concerne. Ses études au Grand Séminaire furent interrompues par le service militaire (12 Novembre 1896 — 18 Septembre 1897) au 117^e régiment d'infanterie, à la Flèche. Puis il revint au Séminaire faire une cinquième année d'études et de préparation.

Ordonné diacre, il fut nommé professeur d'histoire au collège Saint-Paul de Mamers. Jeune maître de 23 ans, il se fit remarquer — m'écrivit un de ses anciens camarades du Grand Sémi-

naire — par l'étendue et la précision de ses connaissances, par son enseignement toujours vivant, qu'animait sa parole aisée et spirituelle ». Tous ceux qui l'ont connu à Sceaux auront plaisir à trouver là en germe les caractéristiques de son esprit et de son talent. Ordonné prêtre le 17 Décembre 1898, il retourna au collège de Mamers enseigner pendant deux ans encore.

C'est en 1900 seulement qu'il débuta dans les fonctions de prêtre. Il fut envoyé par Mgr. du Mans comme vicaire de son oncle maternel, l'abbé Dubois, curé de Marolles-les-Braults (Sarthe). Personne ne s'étonnera qu'à peine arrivé l'abbé Jaguelin se soit mis à compulsier et à classer « d'antiques documents concernant Marolles ». Il aida aussi de ses conseils son oncle et l'architecte diocésain, M. Vérité, dans la réparation de la nef et de la tour de l'église et dans la construction d'une école de filles. Et je ne jurerais pas que, pour employer une expression un peu triviale, il n'ait pas mis lui-même « la main à la pâte ».

Entre temps il fit en 1904 le pèlerinage de Rome. Le prêtre et l'érudit durent faire là une ample moisson d'émotions profondes et de connaissances de toutes sortes. Je regrette bien vivement de n'avoir pu trouver ni notes, ni lettres pour y recueillir l'écho de ses impressions.

Trop curieux, trop actif pour rester confiné dans sa province, si riche fût-elle en vestiges du passé, l'abbé Jaguelin devait être attiré par le centre incomparable d'études qu'est Paris. Il fut autorisé à s'y rendre en 1907. On peut s'imaginer la joie intellectuelle de ce jeune prêtre érudit de 32 ans, préparé comme il l'était par ses premières études, excité par une insatiable curiosité à tout connaître. L'Institut catholique fut naturellement son port d'attache et de refuge. Mais il fréquenta aussi la Sorbonne, il suivit comme auditeur libre les cours de l'Ecole des Chartes, pour l'enseignement de laquelle ses aptitudes s'étaient de bonne heure éveillées. Il prépara la licence ès lettres-histoire et la licence en droit (il avait un goût marqué pour le droit romain). Il songea aussi et commença à préparer l'agrégation d'histoire ; les réglemens alors en vigueur ne lui permirent pas de s'y présenter. Mais, au vrai, c'était l'étude, la science qu'il aimait et cultivait pour elle-même, sans but précis, d'une façon désintéressée.

Cette existence d'étudiant dura environ deux années, qui furent extrêmement fructueuses pour l'abbé. Puis, après plus de trente ans de séjour au pays mançais, il se fixa dans la région parisienne, où il vécut la dernière partie de son existence. Il aimait la science. Mais il aimait beaucoup aussi la jeunesse et l'enseignement, qui, pour lui aussi, fut « l'amitié ». Successivement

professeur à l'école N.-D. de Boulogne-sur-Seine, « directeur d'études » à l'école Gerson, économe, puis « directeur d'études », à l'école Bossuet, il exerçait une grande action sur les collégiens parcequ'il les aimait et à cause de la vie, de l'entrain qu'il mettait dans ses entretiens avec eux, dans son enseignement. Il était à l'école Bossuet, après avoir été quelque temps mobilisé au Mans et à Paris, pendant les périodes critiques de la guerre, et le paisible quartier où se trouve l'école fut plus d'une fois secoué par les bombardements d'avions et les tirs à longue portée. L'abbé soutenait le moral de l'établissement par son calme et sa bonne humeur confiante. Il ne laissait pas parfois d'étonner et de réjouir les élèves — et aussi ses collègues — comme lorsqu'il traversait la cour de récréation en pantalon rouge et barette en tête ou qu'il se montrait dans le même... costume à une lucarne du toit de l'école pour surveiller, comme il s'entendait à le faire, des travaux en cours d'exécution.

Mais une hémorragie et une opération qu'il subit quelque temps après la guerre lui donnèrent un premier avertissement. Il sollicita en banlieue un poste moins fatigant que ceux d'enseignement ou d'administration, et le 19 Juillet 1922 il était nommé vicaire à Sceaux.

Il n'y était pas depuis longtemps qu'il était déjà connu de tous, j'allais écrire populaire. Sa belle prestance, sa « barbe fleurie », son affabilité, sa simplicité, et, pour ceux qui avaient le privilège de le voir de plus près, le charme de sa conversation, son large libéralisme, avaient attiré sur lui les regards et les sympathies. Et lui, de son côté, ne fut pas long à connaître Sceaux, à être renseigné sur les uns et les autres, sur la valeur, les occupations, les opinions de chacun. Quand on avait l'occasion de l'aborder pour la première fois, on constatait, non sans quelque surprise, qu'il vous connaissait déjà. De plain pied, sans effort, on était en confiance, presque en intimité avec lui. Il avait fait plus de la moitié du chemin, on n'avait pas de peine à faire le reste, et de bonnes relations étaient nouées. Il ne tarda pas non plus, et nul ne saurait s'en étonner, à connaître toutes les ressources archéologiques de la ville, à laquelle tout de suite il s'était attaché en raison de la richesse et de la splendeur de son passé historique : ici des estampes curieuses, là une reproduction de la Bastille, ailleurs une plaque de foyer aux armes de Colbert, etc. Il était arrivé à Sceaux au début de l'automne de 1922. Guère plus de deux ans après, la Société des *Amis de Sceaux* existait. L'idée était née au cours de ses entretiens avec M. Bergeret de Frouville, alors maire de Sceaux, M. Chouteau bibliothécaire municipal, esprit curieux et chercheur, d'autres

encore. Le lundi 27 Octobre 1924, dans la salle du conseil municipal, obligeamment prêtée par la municipalité, eut lieu l'assemblée générale constitutive de la Société, sous la présidence de M. Bergeret de Frouville. Le nombre des premiers adhérents s'élevait à 34 (il dépasse aujourd'hui 200 !). La Société s'organisa rapidement, se donna des statuts, élut un conseil d'administration et celui-ci choisit le bureau. Pour la présider, quelqu'un était tout désigné par sa compétence, son activité et la part prépondérante qu'il avait eue dans sa fondation : c'était l'abbé Jaguelin. Il se refusa pour des raisons diverses et ne voulut être que vice-président. Je présidai, le lundi 1^{er} Décembre 1924, la première assemblée générale statutaire, dans laquelle j'eus le plaisir d'annoncer qu'en un mois environ le nombre des sociétaires avait doublé (en grande partie grâce à l'abbé) et atteignait 67, dont 11 « membres perpétuels ». Cette première séance fut occupée presque tout entière par une conférence, dans laquelle notre très actif vice-président nous fit connaître, d'après ses premières et déjà fructueuses recherches, les « *sources de l'histoire de Sceaux à Sceaux* » et nous exposa tout un programme de travail, de travaux suffisant pour occuper l'activité de la nouvelle Société pendant de longues années. « La duchesse du Maine, disait-il en terminant, avait fondé, en 1703, l'ordre de la *Mouche à Miel* : plaisirs, divertissements frivoles étaient tout le but des chevaliers de cet ordre. Ne vous semble-t-il pas que nous fondons aujourd'hui un nouvel ordre de la Mouche à miel, mais dont tous les membres seraient des abeilles graves et sérieuses qui butineraient surtout dans les champs de l'Histoire ? »

Et l'on se mit à l'œuvre. L'abbé Jaguelin donna l'exemple en étudiant l'église paroissiale. La description qu'il en donna est un modèle du genre par l'étendue et la précision des connaissances, la compétence archéologique de l'auteur, son goût artistique très pur, et, inutile d'ajouter, la piété filiale avec laquelle le sujet fut traité. Il fut d'abord exposé en une conférence, faite l'après-midi du dimanche 28 Novembre 1926, dans l'église même, par l'abbé, très souffrant et qui par moments faisait peine à voir. Cette conférence parut en 1927 sous forme de brochure illustrée, puis figura en Janvier 1928 dans la *Flèche de Sceaux* (n° 37). Enfin elle occupe, mais sans illustrations, une bonne partie du deuxième *Bulletin des Amis de Sceaux*. « Nous avions l'intention, écrivait l'abbé dans ce bulletin, de publier, l'an prochain, les pièces justificatives de cette étude; nous y joindrions l'iconographie et l'épigraphie de l'église de Sceaux ». Il n'a pas eu le temps de réaliser ce dessein. Nous avons cru qu'il était de notre devoir de joindre à cette notice les illustrations qui ornent

la brochure, mais manquent dans le Bulletin des Amis de Sceaux.

Après nous avoir fait connaître à fond notre église, l'abbé se proposait, dans des excursions comme celles qui furent faites par notre Société au domaine de Sceaux et à la Vallée aux loups, de nous emmener visiter les églises de la région, Bagneux, Châtenay, Antony, Arcueil, qui eussent fourni d'intéressants points de comparaison avec celle de Sceaux. Il nous avait promis aussi, en une visite qui eût duré trois heures au moins, nous disait-il, de nous détailler les merveilles de Notre-Dame de Paris. L'état de sa santé et les circonstances ne lui ont pas permis d'exécuter ce projet, et très vifs en sont nos regrets. Que nous eussions eu de plaisir et de profit à l'entendre !

Une société historique et archéologique comme la nôtre ne vit pas seulement par les conférences qu'elle peut donner deux ou trois fois par an, par le bulletin annuel qu'elle publie, par les excursions-visites qu'elle organise. Il est bon, il est utile que le plus grand nombre possible de ses membres s'y intéressent activement et se réunissent régulièrement pour se communiquer, dans des entretiens familiers, le résultat de leurs recherches sur tel ou tel point de détail intéressant le passé de notre ville. L'abbé Jaguelin eut l'idée de pareilles réunions et elles furent fixées au premier mercredi du mois. Sa santé ne lui permit pas toujours d'y assister. Mais, chaque fois qu'il pouvait y venir, il émerveillait ses collègues et auditeurs par l'étendue de son érudition, les aperçus ingénieux qu'il semait au cours de la conversation, le charme enjoué, savoureux, malicieux souvent de sa parole.

L'abbé Jaguelin avait intéressé à son église, pourrais-je dire, le duc de Trévise, président de la « Sauvegarde de l'art français », et il comptait beaucoup sur lui non pas seulement pour faire remettre en place la main de saint Jean-Baptiste, du groupe de Tuby, longtemps conservée à la mairie, mais aussi et surtout pour lui trouver des ressources en vue de réparations plus importantes et de première urgence à exécuter à l'église.

La santé de l'abbé Jaguelin, même depuis son installation au bon air et au calme de notre ville, était restée précaire. Il dut demander à être déchargé des fonctions, plus lourdes qu'on ne pense, de vicaire. L'amitié et la confiance du cardinal-archevêque l'appelèrent à un poste qui semblait bien fait pour sa curiosité insatiable et son érudition étendue et variée. Le 11 Octobre 1925 il était nommé « archiviste du diocèse de Paris ». Cette fonction lui plaisait infiniment et il ne cachait point sa vive satisfaction d'en avoir été investi. C'était pour lui un véritable

enchantement d'aller de découverte en découverte et il aimait à faire part à ses amis, à ses compagnons de voyage — avec lui le trajet paraissait bien court de Sceaux à Paris ! — des trouvailles dont chaque séance d'archives lui réservait la surprise. Dans cette besogne de bibliothécaire-archiviste, qui n'était point nouvelle pour l'ancien auditeur de l'École des Chartes, il se perfectionna par la lecture d'ouvrages spéciaux que j'ai vus sur la table de travail qu'il a quittée pour toujours. De l'activité qu'il déploya dans ses nouvelles fonctions les traces sont nombreuses. Il présida à la réorganisation de la bibliothèque de l'archevêché en réunissant tous les livres qui se trouvaient indument dans les services administratifs. Il fit exécuter, en y collaborant lui-même, un certain nombre d'installations matérielles. Il elabora un plan de classement méthodique des archives qu'il se disposait à publier. Il mena à bonne fin le classement d'une abondante documentation sur les paroisses de Paris. Il collectionnait tous les articles de journaux qui pouvaient intéresser le bibliothécaire-archiviste. Il entretenait une correspondance très active avec des prêtres de toute la France, à qui il demandait ou fournissait des renseignements de toutes sortes. Sa santé lui faisait désirer de pouvoir s'établir à demeure dans le voisinage immédiat de son « laboratoire », pour éviter la fatigue de fréquents déplacements. Il n'eut pas le temps de réaliser ce rêve, et Sceaux devait le conserver jusqu'à ses derniers moments.

Dans le courant de Février dernier, je reçus avis de la *Commission du Vieux-Paris* qu'elle comptait venir prochainement visiter Sceaux et m'exprimait le désir d'être accompagnée dans cette visite par quelques membres de la Société des « Amis de Sceaux ». Je répondis immédiatement que notre Société avait un vice-président particulièrement qualifié pour lui servir de guide averti et compétent. Et le mercredi 21 Mars, par un temps pluvieux et maussade à souhait, avec son amabilité et son entrain habituels, l'abbé nous fit « faire le tour » de son domaine archéologique : les Imbergères, la propriété l'Escalopier, l'ancienne sous-préfecture, la maison Degas, l'église, la Faïencerie, le « Jardin de Sceaux ». Comme il se dépensa, comme il s'épuisa en explications abondantes et précises ! Quel service il rendit ce jour là à notre Société en faisant connaître en haut lieu qu'elle existait, et qu'à en juger par la compétence et l'activité de son vice-président elle était en mesure de faire œuvre utile. Il fut vivement remercié par les chefs de la délégation de la Commission. Ce fut son dernier acte comme vice-président et membre des « Amis de Sceaux ». Cinq semaines plus tard il n'était plus ! Sa disparition fut pour notre Société une perte très

dure. Tous mes collègues seront d'accord avec moi, j'en suis sûr, si je dis qu'il en fut vraiment l'animateur, qu'il en fut l'âme. Il a contribué à la constituer. Il lui a donné l'exemple du travail. Il lui laisse un programme d'activité dont longtemps encore elle devra s'inspirer dans ses recherches.

En terminant cette notice sur l'abbé Jaguelin, j'ai conscience et j'ai le regret de n'avoir pas dit de lui tout ce qui aurait pu le faire mieux connaître et mieux aimer. Ecrivant au nom de la Société des « Amis de Sceaux », j'ai eu surtout le dessein de m'occuper de lui comme vice-président et membre de cette Société. Sur tout ce qu'il a fait pour les Scouts scéens, pour le retour et la réinstallation des reliques de saint Mammès, sur son action morale dans divers établissements scéens d'autres plumes plus qualifiées pour celà que la mienne ont déjà écrit ou écriront tout ce qu'il y a à dire. Aux traits de la physionomie de l'abbé que j'ai indiqués au cours de cette notice, je dois cependant en ajouter encore un : sa bonté foncière et inépuisable, non pas seulement celle qui donne, mais celle qui console. A toutes les époques et dans toutes les circonstances de sa vie (c'est le témoignage unanime de ceux qui l'ont connu), il fut bon et serviable. Il le fut avec passion, il le fut avec discrétion. Combien de ceux qui l'ont pleuré ont pleuré en lui un bienfaiteur et un consolateur !

Longtemps encore nous retrouverons dans notre mémoire les traits de sa personnalité si sympathique et si attachante : son beau regard bon et malicieux tout ensemble ; son abord si aimable et si gai ; sa franchise parfois un peu brusque, mais tempérée par une charitable courtoisie ; sa simplicité « bon enfant » qui lui faisait dédaigner le « qu'en dira-t-on » et accomplir parfois sans fausse honte les besognes les plus humbles ; son intelligence ouverte à toutes les curiosités ; son érudition prodigieuse sans le moindre pédantisme ; le charme de sa conversation substantielle, toute de vie et de précision, toujours instructive sans jamais lasser ; le réel libéralisme qui apparaissait dans ses relations et ses discussions avec ceux d'une autre opinion que la sienne ; sa bonté profonde, ingénieuse à dépister les misères physiques et morales, délicate dans la manière de les soulager !

PUBLICATIONS DE L'ABBE JAGUELIN

1° L'abbé R. Jaguelin. *L'église Saint Jean-Baptiste de Sceaux* 1927, Bourg-la-Reine, brochure de 20 pages avec de nombreuses illustrations et le plan de l'intérieur de l'église.

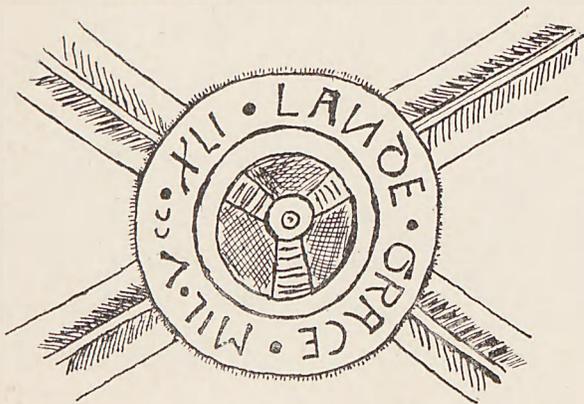
2° Dans le *Bulletin des Amis de Sceaux* : Abbé R. Jaguelin. Les sources de l'histoire de Sceaux à Sceaux (1^{re} année 1925) — id. l'église de Sceaux (2^e année 1926).

3° Sous les initiales R. J. dans la *Semaine religieuse de Paris* 7, 14, 21, août 1926, le Jubilé épiscopal de S. E. (le cardinal Dubois) au Mans, la ville de son sacre, le dimanche 25 juillet 1926 — id. 11 septembre 1926. Les fêtes du Jubilé de S. E. se terminent à Saint-Calais, sa ville natale.

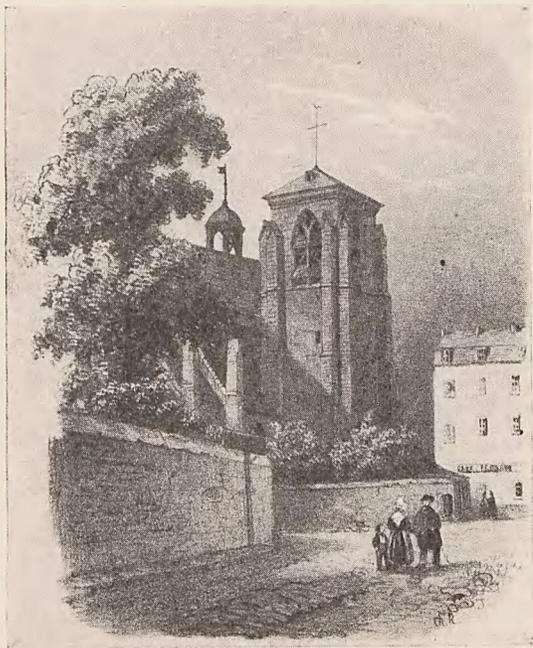
4° Dans la *Flèche de Sceaux*, bulletin paroissial (mensuel) de Saint Jean-Baptiste de Sceaux, un article dans chaque numéro depuis le n° 1, janvier 1925 (sauf les n°s 14 et 22 et jusqu'au n° 41 inclus) sur l'histoire de la paroisse, la description et l'épigraphie de l'église de Sceaux.

5° L'abbé R. J., a terminé un travail commencé par l'abbé Albert Coutard : *les seigneurs manceaux à la troisième croisade* 1190-1192 (la Province du Maine t. X, 1. 70-74 et 195-201).

ABBÉ R. JAGUELIN
ICONOGRAPHIE DE L'ÉGLISE DE SCEAUX



Clef de voûte datée de 1541.



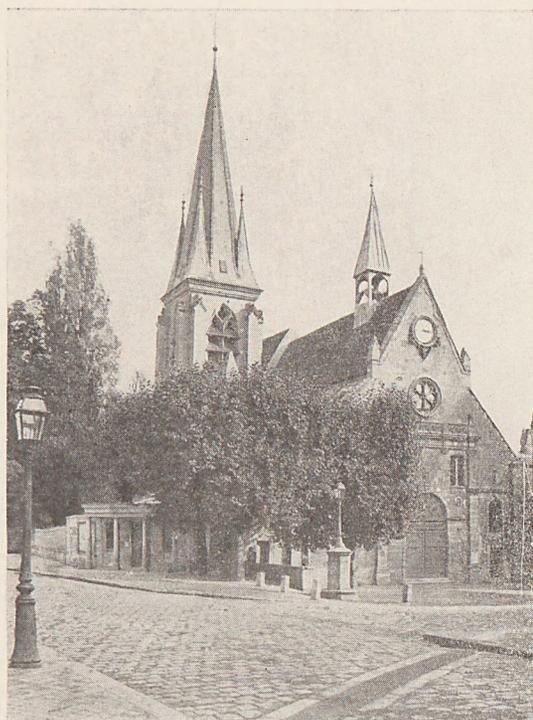
L'église de Sceaux après la Révolution (le clocher a été détruit).



L'église de Sceaux pendant l'hiver de 1829.



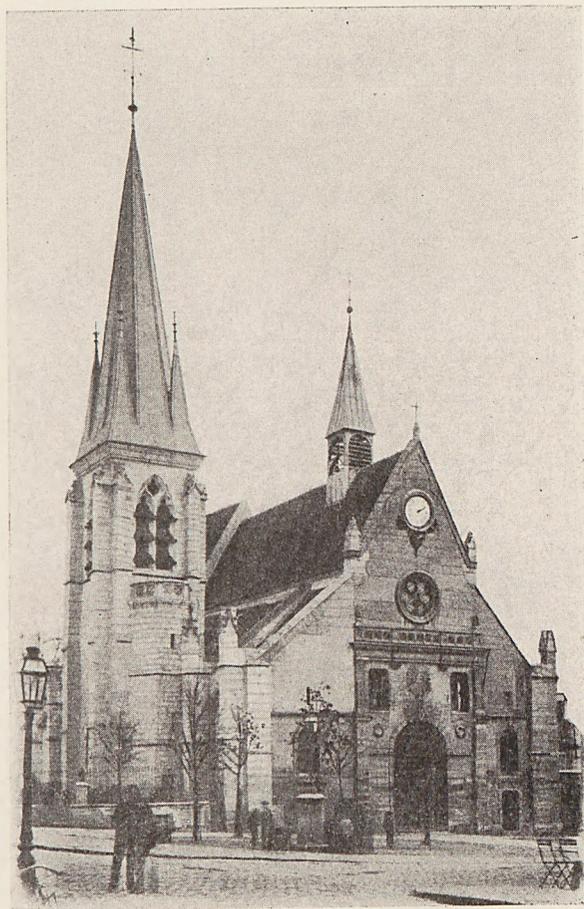
L'église de Sceaux en 1835 (le corps de garde a été construit en 1833).



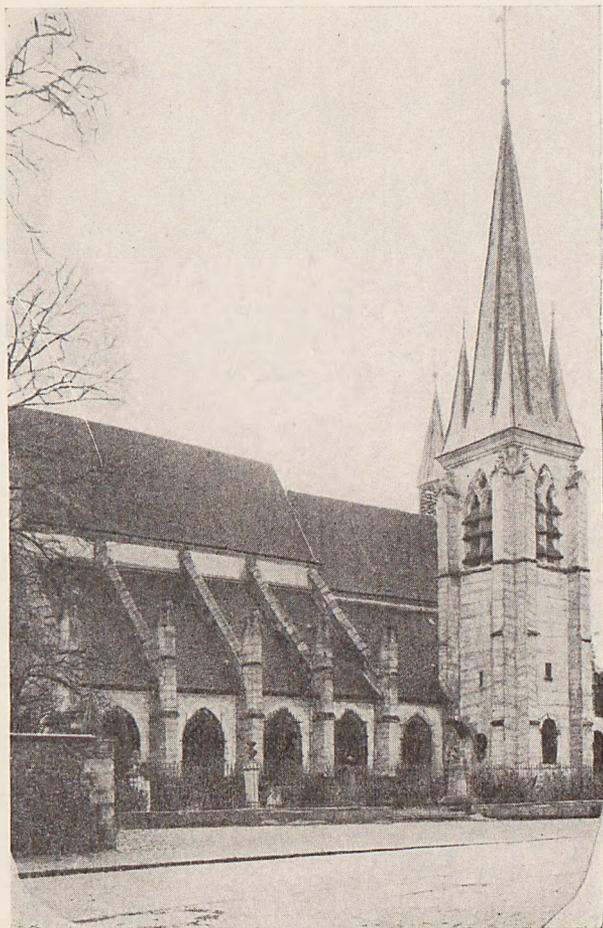
L'église
de
Sceaux
en
1890
(extérieur).



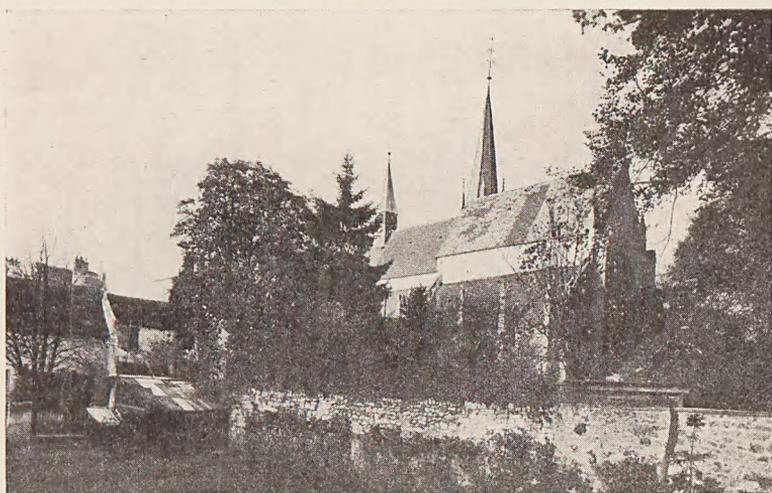
L'église
de
Sceaux
en
1890
(intérieur).



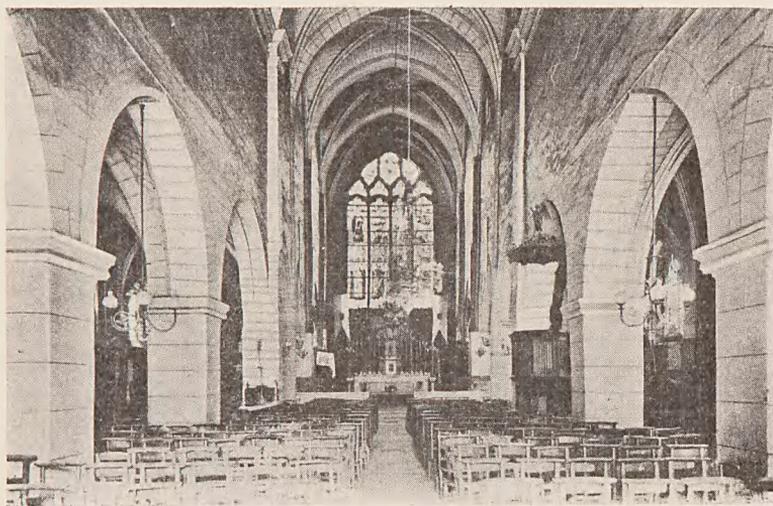
L'église de Sceaux en 1926 (façade).



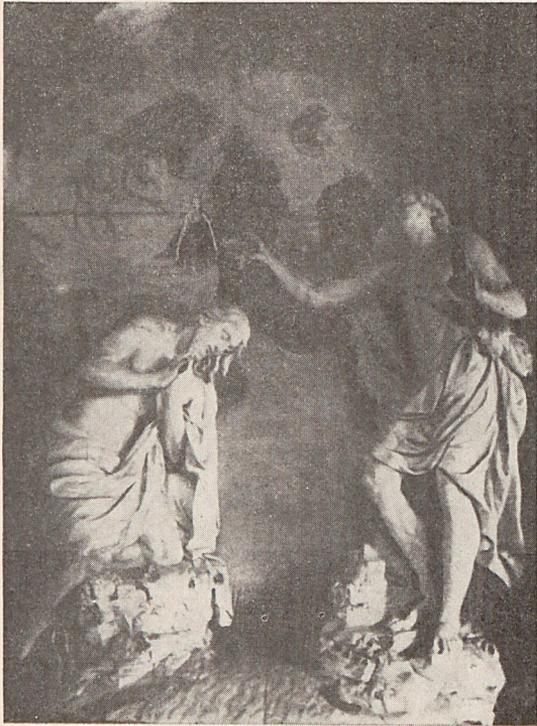
L'église de Sceaux en 1926 (côté nord).



L'église de Sceaux en 1926 (côté sud et chevet).



L'église de Sceaux en 1926 (intérieur).



Tuby. — Le baptême du Christ.



Reliquaire
de
Saint Mammès.



Médaille de marbre blanc attribué à Coysevox et provenant
de la chapelle de Lorette à Issy.



L'abbé Cauvin, curé de Sceaux de 1843 à 1857.